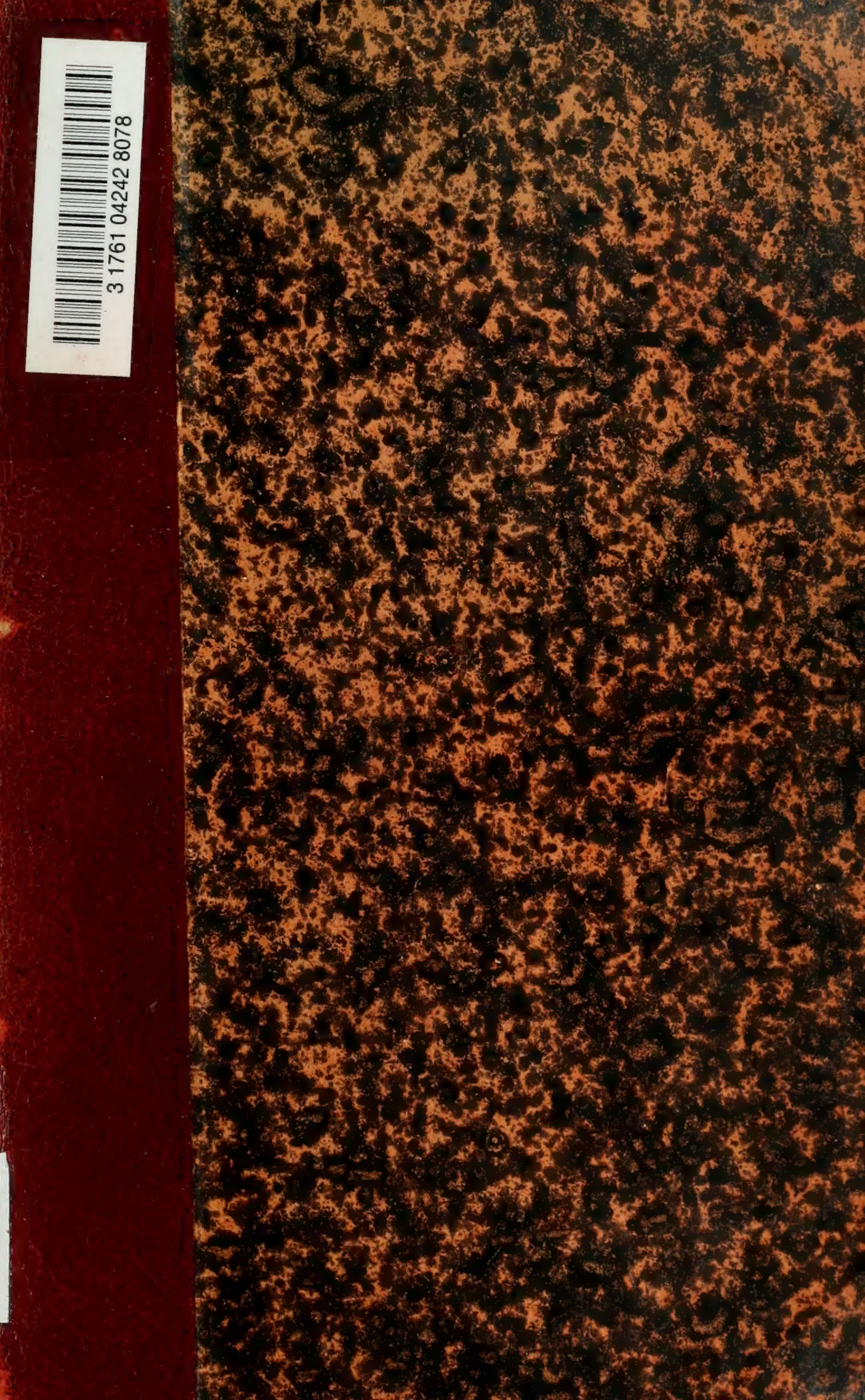
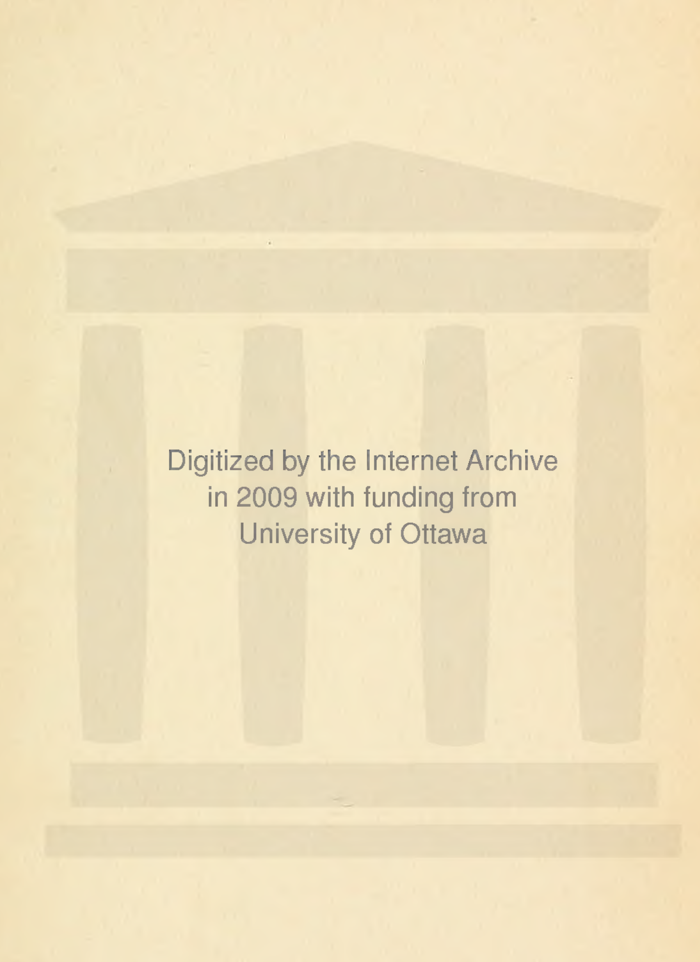

3 1761 04242 8078







LAMENNAIS

ET

VICTOR HUGO

RÉCENTES PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

La Clef de « Volupté » (*Lamennais et Sainte-Beuve*). — 1 vol. in-8. Paris, Arthur Savaète, éditeur. 1905 . . . . 1 fr. 50

Un correspondant inconnu de Lamennais. *Lettres inédites de Lamennais à Mme Clément.* — 1 brochure in-8. Paris, A. Colin, éditeur. 1905.

Sous Presse

Pour paraître incessamment à la Librairie BLOUD et Cie

F. de La Mennais. *Essai d'un Système de Philosophie catholique* (1830-1831). Ouvrage inédit recueilli et publié d'après les manuscrits, avec une *Introduction*, des notes et un *Appendice*, par Christian Marechal.

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

N° 10 Collection Arthur Savaète a 2 francs

Politique et Littérature, Arts, Sciences, Histoire, Philosophie et Religion

LAMENNAIS

ET

VICTOR HUGO

PAR

Christian MARECHAL

Agrégé de l'Université
Professeur de Philosophie au Lycée de Saint-Omer

PARIS
ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR
76, RUE DES SAINTS-PÈRES, 76

Lamennais et Victor Hugo

Quand on s'est montré sévère pour le caractère de Victor Hugo, quand on a signalé avec insistance ses ambitions, son orgueil, sa personnalité écrasante, son égoïsme, on s'est trop exclusivement attaché à ses années de pleine maturité. Celles-ci en jetant un reflet fâcheux sur sa jeunesse, ont presque effacé les premières grâces de son adolescence. Je voudrais en appeler du jugement porté ; je voudrais, et pourquoi m'en détendrais-je ? — faire sentir ce que j'ai moi-même éprouvé en voyant se lever le passé à la lumière de ces documents réunis sans autre intention que de rappeler des amitiés illustres. Puissé-je évoquer avec cette période de lutte, d'amour et d'ascension dans la foi, l'attrait singulier et comme le pénétrant parfum qui en émane, et qui toujours inclinera vers le récit qu'il faudrait en faire les âmes autrefois tourmentées de négations hâtives : heureuses si, à travers les premiers troubles du cœur, elles ont comme le poète, un jour du moins, revu la lumière ! En ce commencement d'un siècle où le passé renaît sous les coups, il est consolant pour ceux qui s'attachent à y lire, curieux de savoir et croyants à la fois, l'avenir, de s'attarder à cette première étape du grand écrivain, qui aurait suffi même à des immortalités moins illustres. Et ce qui se mêle en cette étude de secrète amertume et de mélancolie par la considération des suites,sera, je pense, amplement compensé par le profit moral qu'on en peut tirer : si tant d'innocence et de beauté intérieure, si tant de hautes et nobles aspirations

jointes à une si ferme volonté s'égarèrent, avec quelle crainte et quel tremblement ne devons-nous pas nous observer nous-mêmes ! Puis, lorsqu'on vient à songer à ce qu'eût été cette existence si elle eût conservé sa voie, à ce que cette pureté qui illumine d'une si tendre et adorable lumière ses débuts, aurait ajouté de beauté ferme et durable au rayonnement de la fin, comment ne pas s'abandonner au courant de la rêverie ? Mais qu'elle nous conduise à découvrir vers quelles rives insoupçonnées, et si pareilles à celles que nous entrevoyons aujourd'hui, cette alliance de deux génies faillit un jour entraîner notre littérature, qu'elle nous montre dans ce qui fut jadis, comme une aube de ce que l'on attend et de ce que tout fait maintenant pressentir, quelle surprise ! et comment ne pas rechercher curieusement alors le guide de ces belles années, son influence sur la vie de son disciple et sur ses œuvres, et les raisons qui les séparèrent ?

Je dirai donc comment, à deux reprises, Lamennais sut faire de Victor Hugo un chrétien. Que Châteaubriand ait contribué à lui livrer cette âme, qui en doute ? Mais aussi quel biographe expert des troubles intérieurs dont il retrouve les trop sensibles indices dans l'existence de Victor Hugo, croira que le *Génie du Christianisme* ait pu opérer seul une révolution si complète ? Laissons donc le poète, au temps où ce qui fera la matière de ce récit n'était déjà plus à ses yeux qu'un passé de faiblesse et d'enfantillage aboli, dicter à son secrétaire, cependant bien instruit, la légende qu'il accrédita. Sans doute le *Génie du Christianisme*, en démontrant la poésie de la religion catholique, avait pris le bon moyen de la persuader aux poètes. Il était naturel que Victor acceptât peu à peu cette croyance qui se confondait avec l'architecture des cathédrales, avec les grandes images de la *Bible* ; il devait passer sous cette influence du royalisme voltairien de sa mère au royalisme chrétien de Châteaubriand [1].

[1] *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, 2 vol. in 8. Paris, 1863 (3e éd.), t. II, p. 4-5.

Ajoutons : il fallait aussi que plus tard, sincèrement, certes, mais sous l'influence d'un milieu trop différent de celui qui avait guidé, soutenu ses premiers triomphes, il oubliât totalement et ses convictions premières, et le prêtre qui, plus encore que Châteaubriand, les avait cultivées et développées en son âme. Oubli trop compréhensible, hélas, chez celui qui veut s'excuser d'une *défaillance* après tout passagère : rien de plus délicat lorsqu'on a connu ces bouleversements intérieurs, que d'en assigner exactement les causes ; rien de plus difficile surtout si de nouvelles expériences et des entraînements durables ont conduit celui qui les évoque à l'encontre des premières attitudes qu'il rappelle. Tel était bien le cas de Victor Hugo à l'époque où parut le récit de son biographe : détaché de l'Eglise, il ne tenait guère à rappeler quels liens solides l'y avaient jadis enchaîné. Nul pourtant ne saurait faire que ces liens n'aient existé. Et quelle heure serait plus propice que celle de la renaissance chrétienne à laquelle, de toutes parts, les catholiques convient aujourd'hui la pensée, pour montrer qu'en réalité, la conversion de Victor Hugo fut moins superficielle et moins simple qu'il ne l'a plus tard insinué ? Si la séduction artistique y contribua, — le fait ne saurait être nié — elle ne fut ni le seul, ni même le plus engageant attrait ; véritable révolution intérieure, elle retentit profondément dans l'œuvre du poète et s'y inscrivit d'une manière durable ; et l'auteur des Martyrs, dont l'influence initiale ne doit pas être méconnue, y eut pourtant moins de part qu'un cœur troublé auquel Lamennais parla.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉTAPES DE LA CONVERSION

(1819-1823)

—

CHAPITRE PREMIER

La première étape. — Du voltairianisme au royalisme chrétien. — Le *Génie du Christianisme ;* les premiers troubles du cœur et *l'Essai sur l'Indifférence.*

(1815, décembre 1819).

Nos directions nous viennent aujourd'hui plus des morts que des vivants ; les habitudes religieuses de ces longues séries d'ancêtres volontairement modelés à la forme des croyances communes, que nous le voulions ou non, ayant pétri notre chair et fait couler notre sang, sont nos convictions profondes. Si nous n'agissons pas à leur mode, nous sommes agis par elles, ce qui, en tout état de cause, est pire. On étonnerait plus d'un apôtre de l'individualisme en lui montrant sous ses pensées en apparence les plus affranchies, les habitudes de sa race et de sa lignée, qui sont ses instincts, fabricateurs souverains de ces idées qu'il croit siennes. Il faut s'être cherché longtemps à travers les inquiétudes laborieuses de notre génération pour sentir la vertu secrète et puissante de ces mots qui nous orientent : « nous sommes le prolongement et la continuité

de nos pères et mères ». Qu'une éducation nourrie de verbalisme et d'abstractions nous ait momentanément entraînés hors de notre sphère, c'est en cette formule magique que nous nous lisons nous-mêmes.

Victor Hugo devait subir par son père et par sa mère les mêmes influences puissantes. Exemple bien remarquable : car son père et sa mère, sous l'action du milieu, sont tous deux sortis de leur voie. Il y rentrera cependant : ainsi le veulent ces humbles Lorrains, ses ancêtres paternels, qui ont fait la vocation de sa cousine germaine, carmélite à Tulle, et de son neveu, Jules Hugo ; ainsi le veulent ces bourgeois de Nantes, les ancêtres de sa mère, qui déterminèrent dans la famille Trebuchet tant de vocations religieuses, et les déterminent encore [1]. La foi lui vint en héritage des deux parts : et cet héritage, il n'est point donné, même à ceux qui le renient, de ne le point transmettre.

Si quelqu'un, cependant, eût pu réaliser ce prodige, c'était bien le général Léopold-Sigisbert Hugo et Sophie Trebuchet, sa femme. Nuls, à la faveur de bouleversements sociaux sans précédent, n'avaient été jetés plus loin, ni plus complètement dépossédés de ce legs traditionnel. Le premier avait échangé sous la Révolution son prénom pour celui de Brutus [2] et fait preuve d'un républicanisme farouche jusqu'à la cruauté : signataire de jugements rendus par le conseil militaire du Château d'Aux condamnant à mort les femmes coupables de royalisme [3], on juge quelles dispositions religieuses accompagnaient de tels exploits. Quant à sa femme, ses lectures l'avaient complètement affranchie de toute croyance : restée monarchiste, elle était devenue Voltairienne, et son mariage purement civil ne reçut pas la consécration religieuse par suite de son indifférence [4].

L'éducation des trois fils nés de ce mariage, Abel, Eugène,

[1] Biré, *V. Hugo av. 1830*, p. 37-39 (2e éd.).

[2] *Ibid.*, p. 30.

[3] *Ibid.*, p. 35-36.

[4] *V. Hugo raconté*, I, 17.

Victor Hugo, après les premiers voyages en Corse[1], puis en Espagne[2], et le séjour au collège des nobles[3], fut, par suite des campagnes du général, puis du désaccord entre les époux rendant la séparation nécessaire, confiée sans réserve à leur mère. En de telles mains, elle fut tout ce qu'elle pouvait être : sévère pour la conduite et le travail, mais d'un libéralisme, disons d'une licence extrême pour la pensée. « Les livres n'ont jamais fait de mal », proclamait Mme Hugo ; et, sincèrement, elle le croyait. Liseuse infatigable, ses fils étaient ses pourvoyeurs ; elle les envoyait dans l'entresol de son loueur, Royol, un singulier bonhomme, qui pêle-mêle avait entassé chez lui les romans et toute la philosophie du XVIIIe siècle ; cependant, il avait mis sous clef « les ouvrages d'une philosophie trop hardie ou d'une moralité trop libre pour être exposés à tous les yeux» ; la mère fit donner la clef à ses fils. Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Diderot, et, mieux encore, Faublas et les *Contemporaines* de Restif de la Bretonne[4].

Les fruits de cette « éducation en liberté » sont bien connus. Royaliste et Voltairien, tel se révélait, de 1815 à 1818, Victor Hugo, cet enfant prodige qui, à Paris, sur les bancs de la pension Cordier, écrivait des tragédies, remplissait des cahiers de ses vers, et concourait avec succès à l'Académie française. La tragédie d'*Irtamène* racontait une restauration. La pièce sur le *Bonheur de l'Etude*, qui reçut une mention en 1817, renferme des vers passionnément royalistes, mais garde en matière religieuse un silence significatif[5]. Dans une *Epître à M. Ourry*, Victor nous dit :

> « ... J'ai seize ans
> Je respecte la Charte et son frein salutaire ;
> Je lis l'*Esprit des Lois* et j'admire Voltaire[6]. »

[1] *V. Hugo raconté*, I, 31.
[2] *Ibid.*, I, 128 et seq.
[3] *Ibid.*, I, 188 et seq.
[4] Cf. *Ibid.*, t. I, p. 213-215, et Edm. Biré. *V. Hugo avant 1830*, p. 56-58.
[5] Edm. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 104-105.
[6] *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 308.

« Le dimanche, pendant la messe que la pension allait entendre à Saint-Germain-des-Prés, il employait tout le temps à ruminer des vers, souvent fort peu orthodoxes : épigrammes, odes galantes traduites d'Horace,élégies, contes » [1]. Et voici un specimen de ces vers :

« Là, sans aigreur, des moines, bonnes âmes
Brûlaient en chœur, pour le sauver des flammes,
Un homme atteint d'avoir mangé du gras.
Hurlant plus loin, maints furieux apôtres
En bonnets noirs, en soutane, en rabats,
Se déchaînaient pour le grand Saint Thomas,
Et, glapissant d'obscures patenôtres,
Ennuyaient tout du bruit de leurs combats [2]. »

L'enfant, docile aux enseignements qu'il a reçus, et qui « ne voit que sa mère au monde [3] », est, comme elle, avec toute l'ardeur de son âge, incroyant et royaliste.

Il est remarquable que, pendant ces années d'école, il lit Châteaubriand et l'admire. C'est à la date du 10 juillet 1816 qu'il a noté sur un de ses cahiers : *Je veux être Châteaubriand ou rien*[4]. L'élégie intitulée *la Canadienne*, écrite durant cette période, est une imitation d'un fragment d'*Atala*[5]. Et nous savons que, pendant son année de mathématiques spéciales, le *Génie du Christianisme* était son livre de chevet[6]. Premier éveil d'une conscience qui, lasse des abstractions vides, pressent et cherche déjà des aliments plus solides. La nourriture est-elle encore trop légère ? Ces lectures, à en juger par les productions qui les accompagnent, ne paraissent pas avoir eu sur les convictions de Victor Hugo une bien sérieuse influence. Je sais que ces transformations du sentiment religieux qui se font sourdement en nous, s'y préparent par des voies insensibles, et que nous parlons encore une langue profane quand nos cœurs sont déjà gagnés. Mais quelques indices, au moins, annoncent ces renversements inté-

[1] *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 308-309.
[2] *Ibid.*, p. 309-310.
[3] *Ibid.*, p. 304.
[4] Edm. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 91.
[5] *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. I, p. 292.
[6] *Ibid.*, p. 406.

rieurs : l'attitude est plus recueillie, le langage moins agressif et moins railleur, certaines expressions sont proscrites : rien de pareil, semble-t-il, chez l'élève de la pension Cordier. Est-ce jeunesse trop verte encore ? incapacité de sentir les secrètes profondeurs du livre ? L'éducation révolutionnaire agit toujours ; l'intelligence est séduite, mais le cœur n'est point gagné.

On peut avoir une intelligence relative des beautés du christianisme, les sentir même profondément, et rester en dehors de la pensée qu'elles traduisent. Le mode d'apologétique adopté par Châteaubriand offrait pour ses lecteurs ce défaut[1] qui, plus tard, ne lui fut pas inutile. Lorsque la pensée du siècle s'émancipa des directions catholiques, les écrivains mêmes qui les avaient d'abord acceptées, se soucièrent peu d'évoquer la sincérité de leurs primitives convictions. En les attribuant au seul charme du *Génie du Christianisme*, ils espéraient en faire excuser l'origine en même temps qu'en atténuer la portée. Quant à rappeler l'influence de cette philosophie de Lamennais pour laquelle l'éclectisme n'avait pas assez de mépris, et dont l'intelligence était désormais perdue, il eût fallu presque du courage pour l'oser : car c'eût été attribuer à la réflexion ce qu'on prétendait ne rapporter qu'au sentiment, et convenir qu'on s'était laissé prendre à ce que l'on considérait désormais comme de trop grossiers sophismes. La critique, peu bienveillante ou mal avertie, suivit docilement les indications que les écrivains lui donnaient, et le silence se fit sur un passé compromettant.

On le prouvera cependant, cette philosophie des Bonald, des de Maistre et des Lamennais dont s'inspirent avec tant d'éclat, de nos jours, des publicistes de génie, et qui — nous osons du moins l'espérer — aura bientôt sa renaissance, cette philosophie sociale et chrétienne à la fois, c'est-à-dire catholique, au début du XIXe siècle,

[1] Je ne veux pas dire qu'il n'y eût pas autre chose — et de plus profond — dans l'apologétique de Châteaubriand. Mais je dis que beaucoup de ses contemporains n'y virent guère autre chose. — Qu'ils aient eu tort en cela, c'est du reste ce qui nous sera incessamment démontré. On sait que M. Victor Giraud prépare sur le *Christianisme de Châteaubriand* un ouvrage de longue haleine très impatiemment attendu.

disciplina les plus hautes pensées. Celles-ci, après avoir vu, s'inclinèrent un temps ; la logique passionnée de l'*Essai sur l'Indifférence* avait forcé l'attention de tous. Le livre avait paru dans les derniers jours de 1817 ; mais Victor Hugo ne semble pas en avoir eu connaissance avant sa sortie de la pension Cordier, en août 1818. L'enfant voltairien dont nous avons entrevu les dispositions, le lecteur de l'*Esprit des Lois*, ne devait pas si aisément aborder un ouvrage d'apologétique ; l'éclat même d'un succès sans précédent n'aurait pas suffi à l'entraîner ; et si Lamartine, qui, cependant, obéissait à des influences pieuses, n'ouvrit l'*Essai* qu'en avril 1818 [1], combien de temps n'aurait-il pas fallu pour décider le Victor Hugo de 1817 à l'imiter ?

Mais il sort de la pension en août 1818 [2]. Et s'il faut, pour qu'il écoute un prêtre, lise une œuvre catholique et s'incline vers la foi, que des sentiments nouveaux et puissants l'aident à faire table rase de ses préventions anciennes, les jours sont proches où cette crise salutaire se produira enfin dans son cœur. Car l'enfance est une matière molle, et sur laquelle tout cachet porte : matière heureusement plastique, et qui plus tard reviendra des déformations subies. Cependant il y faut quelque aide : les crises de l'adolescence sont propres à la lui donner. Aimer, c'est renaître à soi-même.

Victor Hugo avait joué avec Adèle Foucher tout enfant. Entre eux et leurs frères, dans la grande allée verte du jardin sauvage, aux Feuillantines, c'étaient alors des parties sans fin. Mais déjà l'enfant est un adolescent rêveur et passionné ; la petite fille est une jeune fille charmante, « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses » [3]. Et quand leurs mères leur ont dit d'aller courir ensemble, les jeux ont eu moins d'attrait pour eux que la promenade exquise, où l'on va lentement en se parlant tout bas. Futiles et graves causeries, les petits oiseaux, l'étoile qu'on voit au loin, le couchant vermeil derrière les arbres,

[1] *Correspondance de Lamartine*, t. II, p. 214.

[2] *V. Hugo raconté*, t. I, p. 409.

[3] *Dernier jour d'un condamné*, chap. XXXIII.

ou bien ses amies, sa robe et ses rubans : menus propos pleins de charmes ! [1] Que de choses obscurément, avec ces troubles inconnus, ces rougeurs pour un mot innocent, s'éveillent maintenant en eux-mêmes. L'hiver arrive, et, délivré du joug de la pension depuis trois mois déjà, Victor, presque tous les soirs, accompagne son frère et sa mère à l'hôtel des Conseils de guerre où M. Foucher, ancien greffier du Conseil, a gardé son appartement. Soirées silencieuses : la santé du maître de la maison se prête peu au mouvement. Dans la chambre à coucher à alcôve profonde de Mme Foucher, Mme Hugo s'est assise, au coin de la cheminée, vêtue d'une robe de mérinos amarante que recouvre un cachemire à palmes, et, sans ôter son chapeau, elle a tiré son ouvrage de son sac et s'est mise à ses points. En face d'elle, M. Foucher a près de lui, sur une étagère, sa tabatière et sa bougie. Entre lui et Mme Hugo, autour d'un guéridon, travaillent à l'aiguille Mme Foucher et sa fille. Eugène, Victor et Victor Foucher ferment le cercle. On se tait ; et des propos inentendus, et peut-être ignorés d'eux-mêmes, s'échangent entre cette jeune fille qu'on dirait si attentive à son ouvrage sur lequel elle s'incline, et ce jeune homme immobile sur sa chaise mal rembourrée, et qui contemple à la dérobée, muet et ravi, celle qu'il aime [2].

Ils ignorent tout de leur cœur. Le printemps amènera les aveux. Aveux naïfs et charmants ; — ne faut-il pas qu'on cède un jour à ce que tout inspire ? — Adèle eut cette hardiesse étonnante de demander un soir à Victor — c'était le 26 avril 1819 — son plus grand secret ; et, afin d'être plus sûre d'obtenir la confidence, elle lui avait promis de lui confier le sien en échange. Il hésita quelques minutes avant de lui livrer toute sa vie, puis il avoua en tremblant qu'il l'aimait : « Mon plus grand secret, répondit-elle aussitôt, c'est que je t'aime » [3]. Elle avait seize ans, lui dix-sept.

Ces chastes amours qui s'ignorent presque au début s'épanouissent ardemment dans la joie des premières certitudes. Et si les premiers

[1] *Dernier jour d'un condamné*, chap. XXXIII.
[2] *V. Hugo raconté*, t. I, p. 410-412.
[3] *Lettres à la fiancée*, 26 avril 1821 et commencement d'avril 1820.

échanges en sont gauches, embarrassés[1], celui qui connut l'allégresse d'entendre un pareil aveu, enveloppe d'une reconnaissance attendrie tout ce qui touche à celle qui l'osa pour lui. Ce n'est plus seulement la beauté qui le charme dans la jeune fille, mais cette candeur de l'âme, dont tant de confiance est l'indice. Une sympathie l'incline alors vers ce qui sut produire et conserver tant de pureté : même incroyant, quel intérêt va s'attacher pour lui aux croyances de celle qu'il aime !

Elevée par un père catholique, et qui pratiquait, Adèle Foucher était pieuse. Elle communiait fréquemment. Elle avait toutes les pudeurs et toutes les tendresses sérieuses de la jeune fille qui s'est uniquement réservée, selon l'enseignement de sa religion, pour l'époux qu'elle a choisi ; elle en avait aussi tous les scrupules, et cette vague inquiétude de la croyante en face de celui qui n'a pas la foi[2]. Double raison pour que Victor Hugo se sentît porté à connaître cette doctrine qui avait formé l'âme exquise de sa fiancée.

Puis un trouble si profond,effaçant son éducation,le ramenait à sa nature. Un sentiment qui rythmait son sang aux battements plus précipités de son cœur,balayant toute cette poussière voltairienne, en dégageait les secrètes vertus de son être. La voix d'un double passé, lointain et présent tout ensemble à chaque fibre,appuyait d'un retentissement singulier les exhortations de l'amie. Quand elle disait : « crois comme moi, puisque tu crois en moi », ou le priait puisqu'elle l'aimait, de faire au moins un effort vers son Dieu, sa double lignée Bretonne et Lorraine semblait emprunter cette bouche charmante pour lui dicter ses lois. Et s'il lui échappait dans une lettre ou même en causant quelque parole indiscrète qui pût lui sembler un blasphème, le désaccord avec sa fiancée et le reproche pressenti étaient

[1] Cf. dans l'élégie de *Raymond d'Ascoli* :

« Les doux aveux de notre amour
A peine ont effleuré nos lèvres innocentes ;
Un mot faisait tous nos discours. »

Conservateur littéraire, juillet 1820, t. II, p. 209.

[2] Cf. L'introduction des *Lettres à la fiancée*. éd. in-4, p. 3 et 4.

pour lui comme une expression saisissante d'une discordance en lui-même dont il souffrait, et qui lui dictait aussitôt le mot apaisant par qui notre orgueil humain se renonce : « Pardonne » [1].

Il n'eût point été de son temps s'il n'eût pas cherché des raisons, prétextes si l'on veut, et cependant nécessaires à justifier cette renaissance. N'allons pas croire que dès lors qu'il s'en enquérait, il dût les trouver aisément : obéir avec joie à nos primitives impulsions, et dans l'air vivifiant de la pensée natale, se ressaisir en reconnaissant son passé, n'était pas le fait d'un esprit déformé par les *philosophes*. Il a fallu la tradition qui, par Auguste Comte, va de Joseph de Maistre à Taine, pour rendre à quelques-uns possible la franchise de cette attitude. D'autres réclament d'autres soins : tous les réclamaient alors.

Un livre, après le *Génie du Christianisme*, contraignait les esprits vers Dieu. Ce que Châteaubriand, ouvrant les portes du temple, avait fait dans le domaine de l'art pour la pensée chrétienne, Lamennais, armé d'une dialectique redoutable, l'accomplissait dans l'ordre philosophique et social : à l'indifférence du siècle il opposait la nécessité de la religion, à l'orgueil de la raison abstraite, l'obligation pour la raison vivante de se soumettre ou de mourir. Lui aussi, mais à la française, il venait d'écrire sa *critique de la raison pure*.

Un succès sans précédent ne doit pas nous faire illusion : toutes les profondeurs du livre ne furent pas senties d'abord : les royalistes y virent surtout, après le motif esthétique signalé par Châteaubriand, la raison politique de faire profession catholique. Victor Hugo saisit cette occasion de s'expliquer les mouvements d'une sympathie dont son éducation voltairienne lui faisait sans doute éprouver quelque surprise, et, je le croirais volontiers, quelque gêne. Quand l'intelligence a subi des déformations trop sensibles, il

[1] *Lettres à la fiancée*, 28 mars 1820. Il écrit : « Je m'efforce de devenir meilleur pour être plus digne de toi... *Je ne fais rien qui ne soit à ton intention...* » Plus tard, s'il lui parle de « ses moments d'humeur contre Dieu », il ajoutera entre parenthèses : « pardonne » ; ce qui prouve qu'elle s'en attristait et l'appelait à la foi. *Lettre à la fiancée* du 26 avril 1821.

faut être descendu jusqu'au cœur de la doctrine pour apprendre à n'en point rougir : Victor Hugo n'en était pas là.

Quoiqu'il en soit, il lut l'*Essai*, avec quelle sympathie, le *Conservateur littéraire*[1] nous le dit, en même temps qu'il témoigne du profit qu'il en sut tirer. Le poète était, avec son frère Abel, le principal et presque l'unique rédacteur de ce journal qu'il avait fondé pour venir en aide à sa mère[2]. Il y publia, dans la première livraison, en décembre 1819, un article dans lequel il prenait occasion de la 5e édition de l'*Essai sur l'Indifférence* pour louer ardemment les doctrines de son auteur. Il l'approuve sans réserve de briser « tour à tour tous les sophismes de la philosophie »[3] trompeuse qui conduit la société à repousser « les croyances divines » ; car celles-ci sont « seules capables de la défendre contre les opinions politiques qui menacent de la dévorer. » Lamennais lui a montré, et maintenant il aperçoit en tremblant, dans la philosophie incrédule, le plus actif dissolvant de la société ; de ces doctrines de mort aux révolutions, il n'y a qu'un pas : « La dissolution du corps social, commencée par l'indifférence religieuse, s'achèvera par le délire populaire »[4]. Le jeune royaliste amoureux s'éveille donc de ses négations ; il approuve l'auteur religieux qui est venu étonner « la conscience des peuples et la sagesse des rois par un livre effrayant d'avenir[5] ». Il a lu que la philosophie, en produisant l'anarchie, détruirait la société[6], que la Religion seule, au contraire, met l'ordre dans les pensées, dans les affections et dans les actions de l'homme[7], et qu'ayant le même principe que la société, Dieu, et le même terme, l'homme[8], elle est nécessaire à la vie et à la prospérité des peuples[9], puisque seule

[1] 3 Vol. in-8, Paris, décembre 1819-1821.

[2] Cf. Edmond Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 156-157 et Souriau, *V. Hugo rédacteur au Conservateur littéraire* (Annales de la Faculté des lettres de Caen, 1887).

[3] *Conservateur Littéraire*, t. I, 1re livraison, p. 11, décembre 1819.

[4] *Ibid.*, p. 9.

[5] *Conservateur littéraire*, t. I, 1re livraison, p. 9.

[6] *Essai sur l'Indifférence*, éd. Garnier, in-18, 1859, I, 302.

[7] *Ibid.*, I, 381 et seq.

[8] *Ibid.*, I, 313.

[9] *Ibid.*, I, 317.

« elle les conserve et les conduit au bonheur » [1]; qu'en un mot elle est « l'unique et nécessaire fondement de tout ordre social » [2]. C'est donc par esprit de conservation sociale et par attachement aux Bourbons qu'il accepte les conclusions de Lamennais, menaçantes pour une royauté incrédule. Et si, dans l'article sur les *Méditations*, comparant Lamartine à Chénier, il condamne l'amour constamment profane chez l'un, tandis que chez l'autre « la passion terrestre est presque toujours épurée par l'amour divin » [3], s'il célèbre les vers dans lesquels Lamartine expose la raison « du déplorable aveuglement des athées » [4], s'il vante une satire contre les *Missionnaires de l'irréligion*, et loue son auteur d'opposer « aux principes destructifs des soi-disant philosophes des doctrines fondées sur la raison et la vérité » [5]; s'il consacre un long article à une traduction des *Psaumes* [6]; s'il est déjà revenu de ses préventions d'enfance contre le Christianisme, enfin, c'est qu'il reconnaît maintenant que sans religion il n'y a pas de société constituée, et par conséquent point de monarchie. On l'a dit excellemment : sa pensée se caractérise pendant cette période de collaboration au *Conservateur Littéraire*, parce que, « toujours plus politique que religieux, il voit dans la religion le rempart de la légitimité contre la Révolution » [7]. Et tandis que, fort de ce livre, il adresse un pressant appel « à la conscience des peuples et à la sagesse des rois », sans doute il s'explique tout bas par sa logique de royaliste la renaissance de sa foi.

C'est dire qu'avec son temps il a d'abord compris ceci dans l'*Essai sur l'Indifférence* : que le catholicisme, pour le gouvernement des peuples, a bien son utilité.

[1] *Essai sur l'Indifférence*, I, 260.

[2] *Ibid.*, I, 323.

[3] *Conservateur littéraire*, I, 379, avril 1828. 8e livraison.

[4] *Ibid.*, I, 380.

[5] *Ibid.*, I, 2e livr., p. 79, décembre 1819.

[6] *Ibid.*, II, 350-358-19e livr., t. II, août 1820.

[7] Souriau, *La Préface de Cromwell*, 1 vol. in-18, Paris, p. 56.

CHAPITRE II

L'amour contrarié. — Progrès religieux. — Ses lacunes.

(1819-1820).

Cependant son amour croissait. Adèle s'était d'abord enhardie, et souvent, dans le jardin de l'hôtel Toulouse [1], les grands marronniers devaient abriter, au printemps de 1820, les deux petits amoureux. Puis, aux réceptions du soir qu'on donnait maintenant chez M. Foucher, le couple avait ses retraites pour y échanger ses espoirs. Entretiens furtifs et rapides, mystérieux billets qu'on se glissait dans la main en tremblant d'être surpris [2], entrevues craintives et si douces, mais qui n'étaient pas sans remords. Ces scrupules sont la joie et le tourment du jeune homme ; il veut les calmer, en triompher quelquefois ; ils lui ont arraché déjà, dans l'automne de 1819, l'élégie le *Premier soupir* [3]. Mais d'autres inquiétudes surviennent. Si quelque faveur, en récompense d'une si patiente et si éloquente tendresse, — un baiser peut-être — a été accordée, elle redoute qu'il la méprise [4]. Il souffre de ce soupçon, lui qui la respecte tant qu'il n'ose

[1] L'hôtel des Conseils de guerre, où habitait M. Foucher.

[2] *Lettres à la fiancée,* éd. in-4, p. 3. Cf. aussi *Lettre à la fiancée* du 28 décembre 1821. et *Dernier jour d'un condamné, XXXIII.*

[3] *Odes et Ballades*, ed. Hetzel *ne varietur*, in-8, 1880, p. 341, liv. V, ode I, décembre 1819.

[4] Cf. *Lettre à la fiancée* du 28 mars 1820 — et *Lettres à la fiancée*, p. 4.

même réclamer son dû [1] ; il s'efforce de la rassurer. Ainsi leur trouble grandit avec leur tendresse.

Ils allaient bientôt vibrer à des douleurs plus cruelles. Les parents d'Adèle Foucher s'inquiétaient des assiduités de Victor Hugo. Sans doute un pareil mariage ne leur aurait pas déplu ; mais comment laisser ces deux cœurs se prendre sans être sûr qu'une inclination si vive aboutirait à l'union rêvée ? M. Foucher voulut cette certitude ; il alla voir Mme Hugo. Celle-ci ne soupçonnait rien ; très autoritaire, tenant sévèrement ses fils, elle rêvait pour eux de brillantes alliances. Adèle Foucher était sans dot. La mère du poète, sous le coup de la surprise, s'en ouvrit si vivement à M. Foucher que toutes relations furent brusquement rompues entre les deux familles, le 26 avril 1820 [2].

Qu'on juge de leur désespoir! Il souffrit et pleura beaucoup. Puis, son énergie reprit ses droits, toute sa vaillance reparut : « Reçois ici mon inviolable promesse de n'avoir jamais d'autre femme que toi, avait-il écrit alors qu'il pressentait déjà la crise prochaine. On peut nous séparer, mais je suis à toi, éternellement à toi ! » [3] Il tint parole ; il se réfugia dans le travail qui lui assurerait un jour l'indépendance ; mais ce fut avec une sympathie plus vive, avec une inclination plus profonde vers cette religion d'amour, ignorante des ambitions humaines, vers la foi de celle qui souffrait avec lui et pour lui.

Le conflit qui les séparait, s'il n'altérait en rien le respect et l'affection de Victor pour Mme Hugo, enlevait cependant à la mère une partie de son influence. Ses idées sur l'éducation avaient moins d'attrait depuis que tant de libéralisme aboutissait à un acte d'autorité qu'à part lui le jeune écrivain trouvait certainement bien injuste. Le royalisme n'apparaissait plus comme une religion suffisante à ce cœur blessé par la dureté maternelle : cette sécheresse de la raison appelait les tendresses de la foi.

[1] Cf. dans l'élégie de *Raymond d'Ascoli :*

> « ... ces baisers que ta pudeur craintive
> Me refuse de jour en jour. »

[2] *Lettres à la fiancée*, p. 9.

[3] *Lettres à la fiancée*, 18 avril 1820.

On mesurera les rapides progrès de ses convictions récentes en lisant l'article qu'au plus fort de cette crise, au mois d'août 1820, il consacre au 2e volume de l'*Essai sur l'Indifférence.* Il montre — ne vient-il pas d'en faire l'épreuve? — quel vide immense, irréparable, creuse dans l'âme la philosophie humaine, et que peut seule combler la philosophie religieuse, en sorte que « la croyance d'un Dieu est nécessaire à tout esprit sensible »[1]. Puis, acceptant pleinement la thèse de Lamennais, que « l'indifférence n'est que l'athéisme qui a changé de nom »[2], c'est avec une conviction plus ardente qu'il plaide la cause du catholicisme au nom de l'intérêt social, et qu'il s'adresse aux gouvernements; il les conjure de se sauver eux-mêmes et de sauver la société par le retour aux communes croyances : « Le livre de M. de Lamennais qui a tant attiré l'attention du public, semble appeler principalement les méditations des gouvernements. Chaque jour les dangers qui menacent les liens sociaux deviennent plus visibles et plus imminents. Ceux qu'une longue habitude de l'observation et que la science de nos folies ont rendus clairvoyants, aperçoivent distinctement la société prête à se dissoudre. *In se magna ruunt.* L'excès de la civilisation en amènera la ruine. Le temps n'est pas loin peut-être où il faudra se déclarer. Deux partis seront à choisir, attaquer ou défendre; alors, tandis que les assaillants, divisés par les moyens, mais unis par le but, marcheront sous divers étendards, une seule bannière réunira les défenseurs de la société, la croix; un seul mot sera le ralliement, Dieu...[3] »

Mais surtout il ne croit plus que la monarchie, pas plus que l'empire ou la république, suffise à faire vivre les peuples : à la seule religion il reconnaît cette vertu. Aussi le progrès religieux devient surtout sensible en ces lignes où décidément et pour la première fois Victor Hugo met le christianisme hors d'atteinte, plus haut, plus loin que les formes changeantes des sociétés politiques qu'il

[1] *Conservateur littéraire,* t. II, livraison du mois d'août 1820, art. sur le 2e vol. de l'*Essai sur l'Indifférence,* p. 349.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*, p. 350.

domine et qui ne vivent que de sa vie : « Il faut qu'une voix divine ordonne aux hommes de se soumettre à la nécessité, aux inégalités qui constituent toutes les sociétés ; car il ne faut pas s'y tromper, *ce ne sont ni l'empire, ni la république, ni la monarchie représentative, qui font vivre les peuples, c'est la religion*... Si jamais, après la ruine des sociétés, un architecte couronné entreprenait la reconstruction de l'édifice social, le premier ouvrier qu'il appellerait serait un prêtre, comme le seul ciment qui consoliderait la base serait la religion » [1]. Fait essentiel, et qui n'a pas été assez remarqué : l'idée religieuse, dès à présent, commence à dominer, chez V. Hugo, l'idée monarchique.

L'esthétique chrétienne qui tout d'abord — on ne saurait en douter — produisit chez lui des prédispositions favorables à la religion, passe au second plan désormais, car si elle l'a conduit au seuil, elle était impuissante à l'entraîner dans le sanctuaire. Les éloges qu'il décerne à l'*Essai* rappellent sans doute l'admirateur de Châteaubriand ; mais le rapprochement qu'il établit entre Lamennais et l'auteur du *Génie du Christianisme* est purement littéraire : c'est un grand mérite à ses yeux d'avoir « su revêtir un sujet abstrait et sévère d'images brillantes », dont quelques-unes « semblent empruntées au pinceau de l'auteur des Martyrs [2] » ; rien n'indique pourtant dans ces lignes qu'il considère Châteaubriand comme ayant eu quelque sérieuse influence sur ses convictions présentes. Et loin que le Christianisme tire à ses yeux sa valeur de son caractère poétique, la poésie ne se justifie que comme expression de cette religion nécessaire à l'existence de la société : « Le besoin de rendre grâces à un Dieu bienfaisant dans une langue digne de lui, fit naître la poésie. Elle partagea, dès sa naissance, les triomphes de la religion qui rassembla les premières sociétés et commença la civilisation du monde. Aujourd'hui que, pour détruire la société, on s'attaque à la religion, seul frein des hommes, seul lien durable des sociétés, nous ne sommes pas surpris qu'on ait cherché un auxiliaire dans

[1] *Conservateur littéraire*, p. 350-351.
[2] *Ibid.*, t. I, p. 350.

la poésie elle-même. Mais la Muse divine ne sait point trouver des inspirations dans le néant[1] ». Victor Hugo, échappant par la grâce de son amour aux influences de sa première éducation, n'est déjà plus voltairien et vendéen comme sa mère ; « royaliste avec Châteaubriand », il est « catholique avec Lamennais »[2].

Quels que soient cependant les progrès signalés plus haut de sa naissante religiosité, et la tendance sensible de son catholicisme à prendre le pas sur ses habitudes monarchistes, le royalisme est encore chez lui plus solidement assis que le catholicisme[3], le dévouement et l'admiration pour l'auteur du *Génie du Christianisme*, plus fort que son mennaisianisme naissant. Quand les divergences de vues qui se manifestèrent entre ses rédacteurs amenèrent la suspension du *Conservateur*, une partie d'entre eux, Châteaubriand à leur tête, crut pouvoir se rapprocher du ministère, tandis que les autres, parmi lesquels Lamennais, demeurés irréductibles, entraient dans l'opposition ultra-royaliste et fondaient le *Défenseur*. Victor Hugo crut devoir prendre la défense de Châteaubriand contre ce nouveau journal. Après avoir fait remarquer combien il était surprenant de lire sur l'affiche de l'ouvrage « que le *Défenseur* était entrepris par les rédacteurs les plus distingués du *Conservateur* », comme si l'on pouvait oublier sitôt « que M. de Châteaubriand n'écrivait plus » ; il ajoute, non sans avoir protesté de sa « profonde estime pour les deux hommes éminemment distingués qui figurent à la tête des auteurs du *Défenseur* », qu'il refuse de voir autre chose qu'une faute d'impression « dans ce qui aurait été l'inconvenance la plus grave, pour ne pas dire plus, de la part de ses rédacteurs[4] ». Surtout il ne peut souffrir qu'ils aient osé s'étonner (IIe livraison, p. 517) de l'hommage rendu par les *Débats* à l'immense supériorité de Châ-

[1] *Conservateur littéraire*, t. II, 173, 14e livr., juin 1820.

[2] Edm. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. 201.

[3] Son but est, dit-il, « de servir, autant qu'il sera en nous, le trône et la littérature », et de « propager le royalisme » ; la religion n'est donc considérée par lui que comme un moyen (*Conservateur littéraire*, t. II, préface, avril 1820, p. 1).

[4] *Conservateur littéraire*, t. II, p. 246, 16e livr., juin 1820.

teaubriand [1]. Comme M. de Corbière, dans un discours récent, avait placé « l'illustre pair » à la tête des royalistes de France ; le *Défenseur* avait déclaré « hyperboliques » ces qualifications « de chef et de maître prodiguées à M. de Châteaubriand ». — Victor Hugo proteste hautement contre ces critiques ; les éloges du ministre ne lui semblent pas excessifs : « Certes, dit-il, il l'a amplement mérité et chèrement payé, ce titre si beau et si dangereux, celui qui a été, quoique semble encore dire le *Défenseur* (p. 504), la plus forte colonne du *Conservateur*, ouvrage qui, suivant notre duc de Berri, sauvait la monarchie. Oui, nous le disons hautement, il est bien notre *chef*, l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons*, de la *Monarchie selon la Charte*, de la *Notice sur la Vendée*, des *Mémoires sur Mgr le duc de Berry* [2] ». N'est-ce pas là d'ailleurs l'opinion européenne ? Nul n'ignore que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'a besoin d'être défendu que parce qu'il est trop fort pour se défendre lui-même : « Nous rappellerons surtout à ceux qui s'élèvent contre lui, ajoute-t-il, ce que le noble pair a pu oublier lui-même, mais ce dont ils devraient éternellement se souvenir, les services qu'il a rendus aux royalistes en général, et les obligations que lui ont en particulier ces mêmes écrivains qui se montrent ainsi doublement ingrats envers lui : qu'ils pèsent bien nos paroles. » Puis, repoussant la distinction mennaisienne des *opinions* et des *doctrines* admise par le *Défenseur* : « Nous sommes partisans, dit-il, de toutes *les opinions vraiment généreuses, monarchiques et constitutionnelles* [3] ». Que les *ultra* se le tiennent pour dit. Et sans doute il finit par déclarer que « les hommes supérieurs qui brillent au premier rang » parmi les rédacteurs du *Défenseur* « et dont le caractère n'est pas moins honorable que le talent [4] », n'ont point eu part à la faute, ni par conséquent au blâme qu'il inflige à la rédaction du journal ; on avouera bien cependant qu'une si grande colère contre ses amis n'est pas sans rejaillir sur Lamennais en quelques éclaboussures.

[1] *Conservateur littéraire*, t., II, 16e livr., p. 247.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*, t. II, 16e livr., juin 1820, p. 247-248.

[4] *Ibid.*

Mennaisien peu fervent encore, Victor Hugo est catholique de bonne volonté, mais, hors de rares moments, sans ardeur. Il n'a pas éliminé toutes traces de philosophisme. Je ne lui reprocherai pas de condamner « la déplorable révocation de l'édit de Nantes »[1] ; mais d'insister hors de toute mesure sur *la tolérance* avec laquelle il expose ses opinions religieuses. — Ce ne sont guère encore, en effet, que des opinions ; aussi, après avoir vanté la puissante dialectique de Lamennais qui brise successivement tous les sophismes de la philosophie, le jeune critique fait-il des réserves expresses sur « un esprit de prosélytisme qu'on ne doit pas craindre, dit-il, car il n'est que l'expression de la bonne foi, mais qu'on ne saurait approuver entièrement, car il n'est déjà plus l'expression parfaite de la vérité »[2]. A se dire catholique avec Lamennais comme avec Chateaubriand, l'orgueil humain trouvait son compte. Puis se proclamer tel par raison d'Etat et du reste « avec tolérance », était une concession bien grave à la pléiade philosophique. Mais qui n'a pas renié trois fois ses croyances, avant d'en vivre ?

On devine qu'il manque au nouveau converti ce que les livres n'enseignent pas, et ce que la bonne volonté ne suffit pas à donner : le sens des secrètes vertus de la foi[3] ; ses relations directes avec Lamennais lui vaudront cette seconde initiation.

[1] Souriau, *La Préface de Cromwell*, p. 57.

[2] *Conservateur littéraire*, t. I, p. 9-14, 1er livr., décembre 1819.

[3] C'est bien là le Christianisme « de convenance et vague sentiment » don parle Sainte-Beuve (*Port. Cont.*, I, 409).

CHAPITRE III

La mort de la mère. — Fiançailles. — Première rencontre avec Lamennais : progrès décisifs de la foi chez Victor Hugo.

(Février 1821. — Janvier 1822).

Les jours passaient, cependant, et les amoureux étaient toujours séparés. L'un d'eux a noté quelque part tout ce qu'ils souffraient l'un de l'autre : « Oh ! qu'il est cruel d'aimer alors qu'on est séparé de l'être qu'on aime ! écrit Victor Hugo en évoquant ces souvenirs. Bien peu de cœurs ont connu cette douleur dans toute son étendue parce que bien peu de cœurs ont connu l'amour dans toute sa profondeur. Alors, étranger en quelque sorte à sa propre existence, on se crée pour soi-même une solitude morne, un vide immense, et, pour l'être absent, je ne sais quel monde, effrayant de périls, de monstres et de déceptions ; les diverses facultés qui composaient notre nature se changent et se perdent en un désir infini de l'être qui nous manque ; tout ce qui nous environne est hors de notre vie. Cependant on respire, on marche, on agit, mais sans la pensée. Comme une planète égarée qui aurait perdu son soleil, le corps se meut au hasard, l'âme est ailleurs [1] ».

[1] *Han d'Islande*, chap. XVII, p. 211-212. Ce roman, écrit de mai 1821 à janvier 1823, est un document de premier ordre pour la connaissance des sentiments intimes de Victor Hugo durant cette période : « Il n'y a dans *Han d'Islande* qu'une chose sentie, l'amour du jeune homme ; qu'une chose observée, l'amour de la jeune fille », écrit Victor Hugo en 1833. Les expressions suffisent à légitimer l'usage que nous en faisons ici, et que nous en ferons dans la suite. Cf. p. l. p. 35 et seq.

L'amour est ingénieux, quand il souffre tant de l'absence, à en abréger la durée. A de pareils tourments, Victor Hugo ne sut pas résister. En février 1821, après un trop long bannissement, il avait fini par chercher à rencontrer son Adèle. Elle allait, seule, presque tous les matins, en voisine, prendre des leçons de dessin chez une amie. Victor se trouva sur sa route ; il lui parla, et pendant deux mois ils échangèrent à la dérobée des lettres et des serments. Rencontres d'abord joyeuses, et toutes au bonheur, bientôt tourmentées d'inquiétudes, car la réputation de la jeune fille courait des risques à ce jeu [1]. Elle obtint de les rendre plus rares ; un accident cruel vint soudain les faire cesser tout à fait.

Le 27 juin 1821, Victor Hugo perdait sa mère. Déjà malade, au commencement de l'année, elle avait quitté son 3e étage de la rue des Petits-Augustins, où des raisons d'économie l'avaient confinée, pour s'installer rue de Mézières, n° 10, où elle eut un jardin. Une imprudence détermina une seconde fluxion de poitrine. Ses fils la soignaient. Un jour, vers midi, en s'approchant d'elle, ils admiraient le calme de son sommeil et la sérénité empreinte sur tous ses traits. Victor se pencha pour l'embrasser. Le visage était déjà froid ; elle s'était doucement éteinte [2].

Le coup fut terrible pour lui : sa mère était toute sa vie. A sa direction intelligente, au libéralisme de son éducation, aux encouragements dont elle s'était montrée prodigue pour ses essais, il devait tout ce qu'il était, tout ce qu'il allait devenir peut-être. Il lui devait surtout la volonté tenace et cette continuité dans l'effort qui allait le faire grand. Il l'aimait profondément. Elle disparaissait le laissant orphelin, plus seul que s'il n'avait pas eu son père. Trois semaines après la mort de sa femme, le général Hugo lançait un avis singulier, annonçant qu'il venait de faire légaliser les liens purement religieux qui l'unissaient à la comtesse de Salcano [3]...

Une crise de sombre découragement commence alors pour le

[1] *Lettres à la fiancée*, p. 12.

[2] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II, p. 16-17.

[3] Edm. Biré, *Victor Hugo av. 1830*, p. 232-233.

poète. — L'amour même, sa jeune et virginale passion, semble d'abord lui faire défaut. Le 29 juin, le soir même de l'enterrement de sa mère, il est venu machinalement errer sous les fenêtres de l'hôtel des Conseils de guerre. Il les a vues éclairées, il est monté sans bruit, et, par une baie vitrée, il a aperçu son Adèle chérie qui dansait et qui riait. Le lendemain, tout s'est expliqué : M. Foucher avait caché à sa fille la mort de Mme Hugo, ne voulant pas la priver d'un plaisir ; Victor comprit qu'elle ne savait rien : « Ils se mirent à sangloter ensemble, et ce furent leurs fiançailles [1] ». — L'ébranlement douloureux était cependant produit et ne devait pas se calmer si vite. La situation même de Victor Hugo, inconsistante et douteuse, alimente ses tristesses [2] ; un grand vague règne sur son avenir, car s'il a toutes les promesses de la gloire, aucune voie nettement tracée ne s'ouvre encore devant lui.

Le tournant est difficile ; va-t-il se laisser aller ? Il ne s'abandonnera pas, et d'abord son amour le fait se reprendre à la vie. M. Foucher a voulu l'éloigner de sa fille, il est parti pour Dreux avec sa famille le 13 juillet, afin d'y passer l'été, « à 25 lieues et à 25 francs de Paris [3] ». Belle distance, pour un amoureux ! En trois jours, Victor Hugo couvre l'étape à pied, et, résolument, il demande la main de celle qu'il aime. Touché de son courage et de sa constance, M. Foucher lui répond par des promesses fermes pour l'époque où sa position serait un peu plus assurée. Espoir lointain encore et combien précaire ! Il y puisera cependant toute sa force : pendant deux ans, pour conquérir son amie, il va tenter tous les chemins, journal, roman, théâtre, odes [4]. Où trouvera-t-il cependant une direction et son appui ? Son âme blessée cherche un refuge à la source de toute consolation : c'est vers Dieu qu'il tourne les yeux.

[1] *V. Hugo raconté*, t. II, p. 19-20.

[2] Son père lui a offert une pension à la condition qu'il se résolve à suivre une carrière plus sûre que celle des lettres ; il a refusé. Cf. *Lettres à la fiancée*, p. 21 et *V. Hugo raconté*, t. II, p. 29.

[3] *Lettres à la fiancée*, p. 21-22.

[4] *Victor Hugo raconté*, II, 30.

Le duc de Rohan eut le mérite de lui indiquer la voie du christianisme pratique. L'histoire vaut d'en être contée.

M. Foucher avait ramené sa famille à Paris, et Victor, naturellement, retrouvé ses entrées chez lui. Mais ce bonheur dura peu ; pour la seconde fois il dut partir et quitter sa fiancée : heureux départ, cependant, qui devait le conduire à Dieu.

Le duc de Rohan avait accompagné à l'église et au cimetière le convoi de Mme Hugo. Quelques jours après la cérémonie il fit demander à Victor Hugo la permission d'aller le voir. Victor s'empressa de le prévenir [1]. Le duc avait alors trente ans. Des mousquetaires rouges où il servait brillamment, il avait été jeté au séminaire par un accident affreux, la mort d'une femme charmante, et qu'il aimait, brûlée vive presque sous ses yeux ; au moment de partir pour le bal, sa robe de gaze avait pris feu. Le désespoir de Victor Hugo devait trouver là son écho. Invité par le duc à lui rendre visite dans ses terres, à la Roche-Guyon [2], le souci même de son avenir imposait au poète d'entreprendre ce voyage si pénible pour lui puisqu'il entraînait une séparation nouvelle. Un soir du mois d'août, il vint donc dire adieu au père de sa fiancée ; mais écoutons maintenant son récit :

« [Victor] [3] était dans l'antichambre solitaire... sans savoir de quel côté se diriger. La soirée était avancée et la salle obscure ; il ouvrit une porte au hasard et se trouva dans un corridor éclairé seulement par la lune, qui courait rapidement à travers de pâles nuées... Une porte était entr'ouverte ; une jeune fille, agenouillée... récitait à demi-voix les litanies de la Vierge ; oraison simple et sublime où l'âme qui s'élève vers la Mère des Sept-Douleurs ne la prie que de prier.

Cette jeune fille était vêtue de crêpe noir et de gaze blanche, comme pour faire deviner, en quelque sorte, au premier aspect, que ses jours s'étaient enfuis dans la tristesse et dans l'innocence. Même,

[1] *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 21-22.

[2] *Ibid.*, p. 22-23.

[3] Ordener, dans le texte.

en cette attitude modeste, elle portait dans tout son être l'empreinte d'une nature singulière. Ses yeux et ses longs cheveux étaient noirs, beauté très rare dans le Nord ; son regard élevé vers la voûte paraissait plutôt enflammé par l'extase qu'éteint par le recueillement... [Victor] tressaillit et fut prêt à défaillir, car il reconnut celle qui priait. »

Il s'éloigne dans l'antichambre pour ne pas troubler la prière de sa fiancée ; bientôt, celle-ci vient de son côté : « Il s'arrêta, car il éprouvait une des plus violentes émotions de la vie ; il s'adossa à l'obscure muraille ; son corps était faible, et les os de ses membres s'entrechoquaient dans leurs jointures, et, dans le silence de tout son être, les battements de son cœur retentissaient à son oreille.

Quand la jeune fille passa, elle entendit le froissement d'un manteau et une haleine brusque et précipitée.

— Dieu ! cria-t-elle.

[Victor] s'élança ; d'un bras il la soutint, de l'autre il chercha vainement à retenir la lampe, qu'elle avait laissée échapper, et qui s'éteignit.

— C'est moi, dit-il doucement.

— C'est [Victor] ! dit la jeune fille, car le dernier retentissement de cette voix... était encore dans son oreille.

Et la lune qui passait éclaira la joie de sa charmante figure...

... Elle rompit la première le silence :

— Comment donc êtes-vous ici ?

— Faites-moi merci si ma présence vous afflige. J'étais venu pour parler [à] votre père.

— Ainsi, dit [Adèle] [1] d'une voix altérée, vous n'êtes venu que pour mon père.

Le jeune homme baissa la tête, car ces paroles lui semblaient bien injustes. »

Passons sur la jolie querelle d'amoureux qui résulte de cette méprise ; elle ne dure guère, ainsi qu'il convient.

[1] Ethel, dans le texte. « Cette Ethel, c'est toi. » *Lettres à la fiancée*, jeudi (29 août 1822).

« Le jeune homme se leva violemment, et ne put s'empêcher de la presser sur son cœur dans un ravissement convulsif.

— Eh bien ! mon [Adèle] adorée, nomme-moi ton [Victor]. dis-moi, — et il attacha un regard brûlant sur ses yeux mouillés de larmes, — dis-moi, tu m'aimes donc?

Ce que dit la jeune fille ne fut pas entendu, car [Victor], hors de lui, avait ravi sur ses lèvres avec sa réponse cette première faveur, ce baiser sacré qui suffit aux yeux de Dieu pour changer deux amants en époux. »

Mais l'heure de la séparation a sonné : « Mon [Adèle], il faut que je vous quitte ce soir. Je vous reverrai demain, et demain je vous quitterai encore, jusqu'à ce que je revienne pour ne plus vous quitter.

— Hélas ! interrompit douloureusement la jeune fille, absent encore ! [1] »

Mieux que tous les commentaires cette page nous laisse deviner quels sentiments de douleur et d'amour durent animer Victor Hugo pendant son séjour à la Roche-Guyon. Ses réflexions, son attitude, y furent assurément moins railleuses que le témoin de sa vie ne veut le laisser entendre [2]. Il y apportait un cœur inquiet, blessé par le malheur et par la solitude ; du haut de cette tour de Guy, le primitif manoir de la Roche-Guyon, qui bientôt, dans son roman, deviendra la Tour de Vermund le Proscrit, il cherche les lumières de Paris où celle qu'il aime est restée : absence qui le désespère : « Ma pauvre machine est bien fatiguée, écrit-il le 14 août 1821, je suis matériellement dégoûté de tout... Me voilà seul, et j'ai toute une longue vie à traverser, à moins que... » Il songe à la mort possible [3].

Adèle Foucher partage ses tourments, privée du « véritable compagnon de sa vie » ; elle a déjà compté quatre jours longs et monotones depuis qu'elle erre seule dans le jardin de l'hôtel

[1] *Han d'Islande*, p. 51-57.

[2] *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 21 et seq.

[3] Edm. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 233-234.

Toulouse. « Hélas ! pour la seconde fois son [Victor] était absent ; et, au lieu de couler près de lui des heures bien courtes, mais toujours renaissantes, dans de saintes caresses et de chastes embrassements, elle passait les nuits et les jours à pleurer son absence et à prier pour ses dangers[1] ». Il n'est pas surprenant qu'une séparation si douloureuse ait été de courte durée.

— Du moins, fut-elle mise à profit. Victor Hugo éprouva-t-il alors, dans ce manoir religieux, toute la douceur de prier ? Eut-il le vif sentiment qu'en Dieu seul les cœurs éloignés se retrouvent, et que les mains tendues vers lui sont aussitôt unies par lui ? Je le croirais volontiers ; un moment vint où le poète trouva tout naturel que son noble ami, de retour à Paris, se préoccupât de lui chercher un confesseur. L'abbé Frayssinous, alors le prédicateur à la mode, fut d'abord écarté : sa direction parut trop mondaine et trop commode. L'abbé de Lamennais fut choisi.

Le duc de Rohan avait lié connaissance avec Lamennais le 8 décembre 1818 : ce jour-là, le grand seigneur avait fait célébrer dans sa terre, située à quinze lieues de Paris, un service en mémoire de l'abbé Teysseyrre, cet ancien polytechnicien devenu Sulpicien, intelligence d'élite, et qui avait, d'une prise si forte avec l'abbé Carron, achevé d'entraîner Lamennais vers l'Eglise, en domptant ses hésitations. Une affection profonde unit Teysseyrre et Lamennais qui, en amitié, ne se liait jamais à demi : c'était assez pour justifier une invitation du duc de Rohan au meilleur ami du défunt, invitation que Lamennais ne pouvait décliner[2]. De ce jour datèrent leurs relations.

Le duc voulut conduire lui-même Victor Hugo aux Feuillantines où Lamennais logeait encore au mois d'octobre 1821.

« Ils montèrent dans un cabriolet qui se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Victor aperçut un grand arbre qui dominait la cour des sourds-muets.

[1] *Han d'Islande*, p. 210-211.

[2] *Rev. du clergé français*, *15 mai 1896*. Laveille, *Lamennais, directeur des âmes*, p. 508.

— Voici un arbre, dit-il au duc, qui est une vieille connaissance pour moi. J'ai passé dans ce quartier la meilleure partie de mon enfance. Est-ce que l'abbé de Lamennais loge près d'ici ?

— Nous arrivons.

Le cabriolet entra dans le cul-de-sac des Feuillantines. Il s'arrêta devant la grille.

— Comment ! s'écria Victor, c'est aux Feuillantines que loge l'abbé de Lamennais !

— Mais oui, qu'y a-t-il là qui vous étonne ?

Victor lui expliqua que c'était précisément aux Feuillantines qu'il avait passé son enfance. Ils entrèrent dans l'appartement qu'avait occupé Mme Hugo. Rien n'y était changé, sinon qu'en cet instant tout y était en désordre ; la salle à manger et le salon étaient encombrés de malles et de paquets, parmi lesquels allait et venait un petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, et dont le nez dissimulait presque le menton. Ce qu'il avait de plus frappant, c'était le contraste de l'expression presque enfantine de sa bouche avec les autres traits de son visage, tourmentés et nerveux.

Ce petit homme était pauvrement vêtu. Il portait une redingote usée de gros drap gris qui laissait voir une chemise de toile bise et une cravate, autrefois de soie noire, qui était maintenant une ficelle ; le pantalon écourté atteignait à peine la cheville amaigrie et se continuait par des bas bleus déteints ; à chaque pas on entendait sonner le triple rang de clous qui consolidait grossièrement des souliers de paysan.

— Mon cher abbé, dit le duc, je vous amène un pénitent.

Il nomma Victor, auquel M. de Lamennais tendit la main. »

Victor tombait mal pour se confesser au milieu d'un déménagement. L'abbé Carron venait de mourir, et l'auteur de l'*Essai*, qui logeait chez lui, s'en allait le soir : « Il donna sa nouvelle adresse et prit rendez-vous.

Victor se confessa fort sérieusement et avec tous les scrupules des examens de conscience [1]. »

[1] *Victor Hugo raconté*, II, 49-50.

Le souvenir de ces entrevues décisives, Victor Hugo semble l'avoir consigné dans ce roman de *Han d'Islande* où il épanchait alors tout son cœur. Il l'avait commencé au mois de mai 1821 [1] alors que, séparé violemment de celle qu'il aimait, il cherchait un confident muet de son amour, de sa douleur et de ses rêveries. La pièce intitulée *Premier soupir* [2], nous l'avons vu, l'élégie de *Raymond d'Ascoli* [3] avaient été des messages amoureux. Le *Conservateur littéraire* cessant de paraître, *Han d'Islande* tient désormais sa place : Le besoin d'épancher certaines idées qui lui pèsent, et que notre vers français ne reçoit pas, lui fait alors entreprendre cette espèce de roman en prose. Son âme est pleine d'amour, de douleur et de jeunesse ; il n'a plus son amie, il n'ose en confier les secrets à aucune créature vivante : il choisit un confident muet, le papier. Il cherche à déposer quelque part les agitations tumultueuses de son cœur neuf et brûlant, l'amertume de ses regrets, l'incertitude de ses espérances. Il veut peindre une jeune fille qui réalise l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que son enfance l'a rêvée, telle que son adolescence l'a rencontrée, pure, fière, angélique ; c'est son Adèle bien aimée, qu'il veut peindre, afin de se consoler tristement en traçant l'image de celle qu'il a perdue, et qui n'apparaît plus à sa vie que dans un avenir bien lointain. Il nomme cette héroïne Ethel, germanisme d'Adèle. Il place près de cette jeune fille un jeune homme, non tel qu'il est, mais tel qu'il voudrait être [4]. Cet Ordener, obligé de conquérir la fameuse cassette à laquelle est liée la destinée de celle qu'il aime, c'est donc Victor Hugo lui-même cherchant à obtenir, par son labeur acharné, la main de son Adèle. Les pages d'amour que nous connaissons tous, et qui se dissimulent dans le roman sous la violence volontairement exagérée des autres, une lectrice du moins ne s'y fût point trompée, et tandis qu'il les écrivait, déjà son cœur y répondait. « Ce livre, dira son auteur en 1833, ce livre représente assez

[1] *Victor Hugo raconté*, II, 40.

[2] *Odes et Ballades*, l. V. Ode I, décembre 1819, p. 341.

[3] *Conservateur littéraire*, t. II, p. 209, juillet 1820.

[4] *Lettres à la fiancée*, février 1822.

bien l'époque de la vie à laquelle il a été écrit, et l'état particulier de l'âme, de l'imagination et du cœur dans l'adolescence, quand on est amoureux de son premier amour, quand on convertit en obstacles grandioses et poétiques les empêchements bourgeois de la vie, quand on a la tête pleine de fantaisies héroïques qui vous grandissent à vos propres yeux, quand on est déjà un homme par deux ou trois côtés et encore un enfant par vingt autres [1]. » — Et voilà comment le général Hugo est transformé en vice-roi, comment l'ancien greffier du Conseil de guerre devient un chancelier en disgrâce, comment, sans doute, la seconde femme de son père a fourni plus d'un trait à la comtesse d'Ahlefeld. Avertis ainsi de lire entre les lignes, nous comprenons que l'expédition d'Ordener à travers les monts du Drontheimhus [2] n'est autre que le voyage de Victor à la Roche-Guyon, symbole de son expédition à travers le roman, le théâtre, le journal et les odes. Nous savons que le roman interrompu presque à son début par la mort de Mme Hugo, n'a été repris que plusieurs mois après [3] ; et si Ordener, au cours de ses pérégrinations, rencontre un saint prêtre, comment oublier que Victor Hugo, quand il en fait le récit, vient de rencontrer Lamennais ? « De retour à Paris, écrira-t-il à sa fiancée en février 1822, je m'arrachai à ma longue apathie ; l'espoir d'être à toi m'était revenu. Je travaillai assidument à mon ouvrage jusqu'au mois d'octobre dernier (1821) où j'achevai le quinzième chapitre [4]. » Or, que lisons-nous à la fin du quatorzième chapitre écrit sans doute aussi pendant ce mois d'octobre 1821 qui vit naître les relations de Lamennais et de Victor Hugo ? Ordener a entrevu dans la tour de Vygla l'aumônier Athanase Munder [5] qui tient — c'est du moins probable — la place de Lamennais dans le récit : et comme Lamennais à la veille de se retirer à la Chênaie, a dû prolonger un peu son séjour pour lier connaissance avec Victor Hugo, l'aumônier dit aux voyageurs

[1] *Han d'Islande*, éd. Hetzel (*ne varietur*), in-8, p. 3.
[2] *Han d'Islande*, p. 134 et seq.
[3] *Lettres à la fiancée*, février 1822.
[4] *Ibid.*
[5] *Han d'Islande*, p. 147 et seq.

Ordener et son compagnon : « Mes chers enfants, c'est pour vous que je reviens sur mes pas, et le Seigneur ne permettra pas que mon absence, prolongée dans une intention de charité, soit préjudiciable à ceux auxquels ma présence est utile [1] ». Victor Hugo, sans doute, répondit à tant d'empressement et de simplicité par des assurances de dévouement : « Seigneur ministre, répondit Ordener, nous serions heureux de pouvoir vous servir en quelque chose [2] ». Et Lamennais, protestant à son tour de son désir d'être utile au jeune poète, s'enquit, assurément, de la position de Victor Hugo, de ses espoirs et de ses ambitions : « C'est moi au contraire, noble jeune homme, qui veux vous servir. Daignerez-vous me dire quel est le but de votre voyage [3] ? » Mais Victor Hugo n'osa pas, dans ces premières rencontres, livrer au prêtre tout son cœur : « Je n'ai point osé vous parler jusqu'ici de ce qui remplit mon existence, lui écrira-t-il le 1er septembre 1822, quelques jours avant son mariage. Tout mon avenir était alors en question, et je devais respecter un secret qui n'était pas le mien seulement. Je craignais d'ailleurs de blesser votre austérité sublime par l'aveu d'une passion indomptable quoique pure et innocente [4] ». Il refusa donc de tout dire, même à celui qui pouvait tout entendre : « Révérend aumônier, je ne puis », répond Ordener au prêtre qui l'interroge. Et celui-ci, sans s'étonner d'un refus pourtant assez dur, se borne à faire, à cette occasion, un humble retour sur lui-même : « Je désire qu'en effet, mon fils, il y ait de votre part impuissance et non défiance. Car alors malheur à moi ! malheur à celui dont l'homme de bien se défie, même quand il ne l'a vu qu'une fois. » Admirable mouvement de charité chrétienne qui édifia V. Hugo : « L'humilité et l'onction du prêtre touchèrent vivement Ordener [5] ».

Recueillons précieusement cet aveu : Victor Hugo fut ému, et de

[1] *Han d'Islande*, p. 189.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid*, p. 190.
[4] *Corresp. de V. Hugo* (1815-1835), p. 30.
[5] *Han d'Islande*, p. 190.

cette émotion profonde ses lettres les plus intimes portent la trace, comme ses œuvres.

On devine sans peine, en effet, quels entretiens précédèrent et suivirent cette confession. Victor Hugo dut parler du catholicisme en poète. Et Lamennais dut lui montrer qu'il ne suffit pas, pour être chrétien et catholique, de comprendre les beautés du culte et le rôle politique de l'Eglise ; que même une foi de vague sentiment n'est pas plus désirable pour l'homme qu'une religion de convenance ; mais qu'il faut, par un acte de volonté virile qui ressaisit la vie tout entière, s'attacher au sens profond, intime, de la doctrine, afin d'élever son âme à ces hauteurs où la raison et le sentiment, le culte intérieur et la pratique se confondent.

Chose étrange, et bien digne de méditation : nous savons que Victor Hugo, soit timidité, soit crainte de blesser l'austérité de Lamennais, lui cacha, dans ces premiers entretiens, sa passion. Et cependant la démonstration fut si forte qu'elle lia étroitement chez Hugo l'amour à la foi naissante. Fait essentiel. Tant que notre intelligence n'a pas, dans cette voie du salut, rencontré notre cœur et ne s'est pas, pour ainsi dire, fondue en lui ; tant que la lumière intérieure qui nous éclaire n'a pas illuminé d'un même rayon notre vie sentimentale et les décrets de notre pensée, nous pouvons bien multiplier nos affirmations : rien n'est gagné. Il faut, pour qu'une conversion soit complète, que nous ayons senti l'étroite et subtile liaison qui unit ce que nous devons croire à notre être le plus intime et à nos actions journalières comme à nos plus chères tendresses. Car si, agissant, de ce que nous pensons vrai notre action est fortifiée et comme guidée d'une main plus sûre ; si, dans un autre domaine, tout ce que nous aimons s'ennoblit à nos yeux et se purifie ; surtout si nous sentons quelle assurance nouvelle, quelle fermeté notre foi donne aux espoirs que nous échangeons ; alors, une évidence plus pénétrante s'insinue dans nos primitives convictions ; la vérité est devenue pratique. Ainsi l'amour humain chez le jeune homme est souvent l'épreuve de la foi ; mais dans une nature saine le premier et définitif amour de la jeune fille choisie produit souvent aussi la certitude religieuse, parce que la religion seule éternise et

sanctifie l'union que l'amour espère, et seule encore a des retraites dignes des rêves qu'il a formés.

Cette conviction profonde et pratique qu'une religion « humaine parce qu'elle est divine », peut seule produire en se mêlant à notre existence entière, cette foi véritable, Lamennais l'alluma chez Victor Hugo. Les *Lettres à la fiancée* en portent le témoignage. A dater du 20 octobre 1821, c'est-à-dire à partir de ses premières rencontres avec Lamennais, des pensées graves et religieuses vont désormais se mêler aux tendresses passionnées du jeune poète amoureux : « Ecoute, écrit-il à Adèle, il y a au dedans de nous un être immatériel qui est comme exilé dans notre corps auquel il doit survivre éternellement. Cet être, d'une essence plus pure, d'une nature meilleure, c'est notre âme. C'est l'âme qui enfante tous les enthousiasmes, toutes les affections, qui conçoit Dieu et le ciel... L'âme, si au-dessus du corps auquel elle est liée, resterait sur la terre dans un isolement insupportable, s'il ne lui était permis de choisir en quelque sorte parmi toutes les âmes des autres hommes une compagne qui partage avec elle le malheur dans cette vie et le bonheur dans l'éternité... Alors il s'établit à jamais entre elles une union ardente et pure comme elles, union qui commence sur la terre pour ne pas finir dans le ciel. Cette union est *l'amour*... C'est l'amour tel que tu me l'inspires. » Et il ajoute, avec la charmante naïveté du jeune homme dont c'est la candeur même d'ignorer toutes les chastes ignorances de sa fiancée : « Le bon Dieu a senti que, sans l'union intime des corps, l'union des âmes ne pourrait jamais être intime, parce que deux êtres qui s'aiment doivent vivre en quelque sorte en commun de pensées et d'actions... [1] » Le 26 octobre, il écrit encore : « Autant on doit mépriser les avantages périssables comme la beauté, le rang, la fortune, etc..., autant on doit respecter en soi-même les dons impérissables de l'âme. Ils sont si rares !... Cet orgueil-là est juste et utile... Il élève ensuite tellement l'âme qu'elle devient inaccessible à toutes les ambitions de rang et de gloire. Quand on n'a pour pensée unique qu'une éternité d'amour et de bonheur, on

[1] *Lettre à la fiancée*, 20 octobre 1821.

voit toutes les choses de la terre de si haut qu'elles semblent bien petites [1] ».

Au ton si nouveau et si religieux de ces lettres d'amour, on devine quel progrès décisif vient de s'accomplir en Victor Hugo.

Lamennais fit plus que prodiguer au jeune poète ses exhortations et ses conseils. L'aumônier Athanase Munder, dans *Han d'Islande*, remet à Ordener, avant de le quitter, une passe qu'on nous dira plus tard être celle d'un certain Christophorus Nedlam (anagramme fantaisiste de Lamennais) et qui sauve la vie de son possesseur [2]. Je soupçonne donc que l'influence de Lamennais, mise au service de Victor Hugo, ne lui fut pas inutile. Et je croirais assez volontiers trouver dans la lettre suivante le mot de cette énigme ; à peine arrivé à la Chênaie, le solitaire écrivait au baron de Vitrolles : « Je n'ai pas pu vous voir, mon ami, avant de quitter le gîte de l'abbé Carron et Paris. Je suis parti avec une impression douce et charmante au cœur. Car j'ai reçu la visite d'un jeune écrivain qui a déjà le bruit et qui aura la gloire. Mais ce n'est pas ce qui m'a doucement ému : M. Victor Hugo (c'est lui que je viens de connaître), a l'âme la plus pure et la plus calme que j'aie rencontrée dans le cloaque de Paris. Il est confiant et simple. Il m'a rencontré pour la première fois dans la maison même où il a vécu près d'une mère aimée. Cette circonstance a facilité nos premières paroles. D'ailleurs, M. Hugo comprend la religion, ou plutôt y entre de plain-pied par l'arc divin de la poésie. Je souhaite qu'il soit toujours dans le sentiment qu'il a sur les choses spirituelles. Il donnera des ailes à la pensée catholique que nos écrivains pieux traînent souvent sur les pavés et même dans les ruisseaux de la rue... [3] »

Une sympathie si hautement affirmée dut assurer au jeune poète la situation exceptionnelle qu'il acquit dans cette *Société royale des Bonnes Lettres* fondée en 1821, et qui comptait parmi ses sociétaires

[1] *Lettres à la fiancée*, 26 octobre 1821.
[2] *Han d'Islande*, p. 190-191.
[3] *Eclair*, 28 février 1902.

fondateurs Châteaubriand, Berryer, le baron de Vitrolles, destinataire de la lettre précédente, et parmi ses membres Bonald, le marquis de Coriolis d'Espinousse, Genoude, Laurentie, tous amis et correspondants de Lamennais. Il n'est donc pas improbable que celui-ci ait puissamment contribué par de tels éloges à faire adopter Victor Hugo comme le poète du parti *ultra*, de ce parti que dirigeaient alors si habilement Vitrolles et Frayssinous [1]. Victor Hugo lui aurait dû indirectement plus d'une protection efficace ; et, par exemple, le jour où, par une généreuse imprudence, il offrit un asile chez lui à son ancien camarade Edouard Delon, condamné à mort pour sa participation à la conspiration de Saumur [2], on peut croire sans trop s'aventurer que la protection du baron de Vitrolles le préserva des suites fâcheuses de son étourderie. Quand Ordener, dans *Han d'Islande*, tombe à l'aveugle au milieu des conspirateurs, n'est-ce pas la passe du prêtre qui lui sauve la vie [3] ? La pension sur la cassette royale qui rendit possible son mariage fut due sans doute aussi à des démarches auxquelles Lamennais ne resta certainement pas étranger. Et l'on s'expliquerait alors ces lignes de *Han d'Islande* : « Ordener, si miraculeusement protégé, baissa la tête et s'humilia ; car il se rappelait combien il avait dédaigneusement accueilli le vœu touchant de l'aumônier Athanase Munder [4]. »

[1] Edm. Biré, *V. Hugo avant 1830*, p. .

[2] *Lettres à la fiancée*, 4 janvier et 1er février 1822.

[3] *Han d'Islande*, p. 372.

[4] *Ibid.*

CHAPITRE IV

Inquiétudes d'avenir. — Lamennais directeur de Victor Hugo.
La préface des *Odes*.

(*Janvier-Juin 1822*).

Depuis les premiers jours de 1822, l'impatience s'est accrue autour de Victor Hugo, dans la famille de sa fiancée, et par conséquent en lui-même. Sans doute il affecte pour rassurer son amie une sécurité qu'il n'a pas : qu'est-ce que les quelques mille francs et le consentement de son père qui leur manquent pour être heureux ? [1] La surprise et l'extrême joie qu'il manifeste le 13 mars en recevant le consentement du général Hugo [2] montrent combien, à cet égard du moins, ses doutes avaient été grands. Le sont-ils moins par rapport à cette pension dont il a recueilli la promesse ? est-il aussi sûr qu'il le dit de se créer une existence indépendante ? Hélas ! tous les succès qu'il espère, tous les éloges dont on le comble, cette « éclatante illustration » qu'on lui promet [3], sont de bien fragiles appuis contre les inquiétudes de son entourage, contre les doutes de sa fiancée même ; car nos plus secrètes, nos plus accablantes angoisses, dans ces luttes acharnées qu'il faut soutenir non pas pour soi — ce serait peu — mais pour les êtres que nous aimons, les blessures les plus cruelles nous viennent des mains les plus chéries. Ses fiançailles rendues officielles, l'immense joie de voir tous les jours son Adèle, et bientôt, à partir du 6 mai 1822, la joie plus grande encore d'ha-

[1] *Lettres à la fiancée*, mardi 8 janvier 1822.
[2] *Ibid.*, 13 mars 1822.
[3] *Ibid.*, mardi 8 janvier 1822.

biter à la campagne, à Gentilly, sous le même toit qu'elle[1], ne rendront que plus poignantes les incertitudes de sa situation. Il veut croire que la félicité qu'il espère lui sera donnée, il veut le croire, car autrement il fuirait devant ce long avenir qui lui reste encore à parcourir. Mais pourquoi, si ce bonheur lui est réservé, l'attend-il encore? [2] Qui n'a connu ces heures de désespoir d'autant plus cruelles que le bonheur attendu est là, plus près de nous, et que la chute toujours possible est par conséquent plus haute et plus redoutable ? Mais aussi, qui n'a trouvé sur son chemin, en ces moments découragés, celui qui vous ranime en vous montrant le ciel ?

Victor Hugo n'a pas fait exception à la commune destinée : c'est vers Lamennais que son cœur troublé cherche naturellement un refuge. Son appel est entendu, les réponses viennent de la Chênaie, abondantes en consolations. Nul mieux que Lamennais ne savait opposer la paix des espérances éternelles à ces désolations intérieures qu'il connaissait si bien, les ayant lui-même éprouvées. C'est alors qu'il obligeait ceux qu'il voulait guérir à détourner les yeux de ce monde matériel qui met l'âme en désordre, quand elle s'y laisse absorber, pour les reposer dans la contemplation de ce qui ne passe point. Pourquoi ces tourments? Laissez cela aux rois et aux grands, tout pleins de ce monde changeant, et auxquels il est si difficile de prêcher l'Evangile ; car ils ont peur du ciel, il faut des ménagements extrêmes, à ce qu'on dit, pour ne pas les effrayer du calme qu'on doit y goûter. Imitez au contraire les pauvres, auxquels il est si doux de parler de Dieu, que la situation la plus enviable « est celle d'un curé de village, dans les pays où le peuple est encore bon et simple ». Soyez donc semblable aux pauvres, que le nom seul de Dieu « console et ravit » [3]. Ayez confiance, et vous irez en paix ; car « cette simplicité n'est pas le défaut de lumières : c'est le calme de l'esprit qui se repose dans la vérité et dans l'innocence » [4]. La pos-

[1] *Victor Hugo raconté*, II, 59-60.

[2] *Lettres à la fiancée*, 28 mai 1822.

[3] *Lettre de Lamennais à V. Hugo*, 26 mars 1822. — *L'amateur d'autographes*, juin-juillet 1876.

[4] *Ibid.*

sédez-vous, cette vérité ? Ce que vous désirez est-il louable ? — On devine ce que devait répondre le poète qui avait placé si haut son amour pour Adèle Foucher, Victor Hugo si profondément respectueux de celle qu'il aimait, et pour laquelle il luttait avec une si opiniâtre ardeur. — Ayez donc foi en Dieu, croyez, et vous serez consolé ; abandonnez-vous à ses volontés toutes puissantes qui ne sauraient vouloir que votre bien, ayez cette confiance qui, aux heures inquiètes, est toute la force du chrétien : « Personne ne connaît mieux que moi les embarras dont je voudrais vous voir affranchi » [1]. Mais nul aussi ne sait mieux que Dieu vous en délivrera : « J'éprouve une grande douceur à m'abandonner à la Providence ; elle est si bonne pour ses enfants ! et pourtant nous nous inquiétons comme si nous étions orphelins. Un de mes amis dans l'émigration avait épuisé toutes ses ressources ; il ne lui restait plus qu'une petite pièce de monnaie, il la regarde ; il y lit ces mots : *Deus providebit* ; à l'instant, sa confiance renaît, et, quoiqu'il ait dans la suite éprouvé bien des traverses, jamais le nécessaire ne lui a manqué » [2].

Sous l'inspiration de cette lettre, Victor Hugo écrivit sans doute ce chapitre XXVI de *Han d'Islande*, dans lequel il s'efforce de donner une signification morale à son œuvre : « Oui, une raison profonde se dévoile souvent dans ce que les hommes nomment hasard, dit-il comme s'il répondait à Lamennais. Il y a dans les événements comme une main mystérieuse qui leur marque, en quelque sorte, la voie et le but. On se récrie sur les caprices de la fortune, sur les bizarreries du sort, et tout à coup il sort de ce chaos des éclairs effrayants, ou des rayons merveilleux ; et la sagesse humaine s'humilie devant les hautes leçons de la destinée » [3].

Le poète est donc persuadé par les exhortations de Lamennais. Celui-ci sait y joindre, du reste, des confidences affectueuses qui en augmentent l'intérêt et le prix ; mais s'il se plaint des longueurs

[1] *V. Hugo raconté*, II, 58, *Lettre de Lamennais à V. Hugo*, La Chênaie, 9 juin 1822.

[2] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, II, 58-59, La Chênaie, 9 juin 1822.

[3] *Han d'Islande*, p. 314.

obligées de sa tâche, de cet *Essai sur l'Indifférence* auquel les nécessités de la polémique le forcent d'ajouter deux volumes qui lui coûteront aux moins dix-huit mois de travail, c'est pour faire remarquer que l'amitié surtout souffrira de ce surcroît de labeur. Quel regret d'être éloigné de ceux qu'on aime : « Il faut que je me redise de temps en temps que Dieu le veut, et il est vrai que ce mot répond à tout et console de tout. Priez pour moi, mon cher Victor. Je ne vous oublie point à l'autel, et votre souvenir est partout un des plus doux de mon cœur »[1].

Victor Hugo est sensible à de tels encouragements. Le 17 mai 1822, quelques jours avant la publication de ses *Odes*, il écrit à la Chênaie pour annoncer l'ouvrage, et pour exprimer à Lamennais la joie et la consolation qu'il doit à ses derniers conseils, le charme même qu'il éprouve à voir son âme, si forte et si profonde dans ses ouvrages, devenir si douce et si intime dans ses lettres : « Quand je pense que c'est pour moi que vous êtes ainsi, ajoute-t-il, en vérité, je suis tout fier. Je voudrais que quelqu'un pût vous dire là-bas quel vide je vois depuis votre absence parmi tous ceux que j'aime, et avec quel sentiment de reconnaissance et de joie impatiente je reçois de vos nouvelles »[2]. Du fond du cœur, il remercie celui qui trouve toujours des paroles d'amitié tendres et simples, la consolation qu'il faut précisément à la souffrance qu'il éprouve, celui qui sait le confirmer dans cette conviction qui lui est venue depuis longtemps, « qu'un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son cœur ». C'est donc à lui, toujours, qu'il fait appel, dans sa persistante détresse : « écrivez-moi, lui dit-il, vos lettres me font tant de bien !... Mêlez quelquefois mon souvenir à vos pensées et mon nom à vos prières »[3]. Victor Hugo est conquis ; de toute son âme, il est spiritualiste, disciple de Lamennais et chrétien.

Aussi attend-il avec impatience le troisième volume de l'*Essai*.

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, II, 58-59. La Chênaie, 9 juin 1822.

[2] *Cor. de V. Hugo* (1815-1835), p. 27-28.

[3] *Ibid.*, p. 27-28.

Mais déjà l'inspiration de l'ode intitulée *Vision* [1], condamnation passionnée du XVIII[e] siècle, qu'il place dans la bouche de Dieu lui-même, surtout la préface des *Odes* [2] qui parurent au mois de juin 1822, attestent l'influence bienfaisante de Lamennais sur Victor Hugo : le poète déclare que « l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses » [3]. Et s'il se dit idéaliste, s'il proclame que « sous le monde réel il existe un monde idéal qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumés à voir dans les choses plus que les choses [4], ne nous y trompons pas : ce monde réel, ces « choses », ce sont les objets matériels, physiques, sensibles. Comment ne pas nous rappeler alors que Lamennais a flétri, dans l'*Essai sur l'Indifférence*, « l'abject matérialisme » de son temps, la faiblesse de l'esprit asservi au corps, et qui, « subjugué par les sens », « s'habitue à ne juger que par eux ou sur leur rapport », à ne voir « de réalité que dans ce qui les frappe », à n'exister, en un mot, « que dans le monde physique » [5]. Le Christianisme, au contraire, dépassant le monde sensible, « doctrine éminemment spirituelle », et qui familiarise l'homme avec « les plus hautes pensées » [6], lui fait atteindre l'essence de tout ce qui est beau, sublime, utile et par là même plein de réalité » [7]. Voilà pourquoi la poésie, selon Victor Hugo, « n'est pas dans la forme des idées elles-mêmes », c'est-à-dire dans la réalité spirituelle qu'elles expriment ; voilà pourquoi « la poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime dans tout » [8].

Cette petite préface de la première édition des *Odes* obéit donc fidèlement aux suggestions mennaisiennes ; et comme la restaura-

[1] *Odes et Ballades*, éd. Hetzel, *ne varietur*, in-8, l. I, ode X, p. 105.
[2] *Ibid.*, p. 5-6.
[3] *Ibid.*, p. 5.
[4] *Ibid.*, p. 6
[5] *Essai sur l'Indifférence*, II, Intr. p. 5 (éd. Garnier, in-18, 1859).
[6] *Ibid.*, t. I, p. 39.
[7] *Ibid.*, t. I, p. 8.
[8] *Odes et Ballades*, p. 6.

tion du spiritualisme dans la société par la religion était un des thèmes principaux de l'*Essai sur l'Indifférence*, la restauration du spiritualisme dans la poésie par la foi est le motif essentiel des quelques lignes qui précèdent le premier recueil poétique de Victor Hugo. Elles sont le premier gage des croyances maintenant maîtresses de son âme et de son inspiration.

CHAPITRE V

Le mariage de Victor Hugo. — La Muse française et les nouvelles Odes. — Victor Hugo catholique mennaisien.

(*Juillet 1822. — Décembre 1823*).

Il manque encore à cette foi, pour être fermement assise, la sécurité que le bonheur seul des espérances réalisées peut donner à nos convictions. Tant qu'un avenir incertain menace encore notre porte, le doute l'accompagne au seuil. Mais après les heures d'angoisse à travers lesquelles la foi dans la Providence, jointe à un ferme vouloir, nous a portés, c'est au foyer enfin trouvé, près de celle dont la destinée sera désormais la nôtre, que nos trop faciles critiques et nos derniers blasphèmes se taisent, et que nos croyances s'accotent d'une assiette plus sûre. Dès lors que les événements, guidés par notre patience, ont déterminé notre sort, des idées religieuses, des idées graves nous unissent : douleurs ou plaisirs, étant communs, seront également des joies. Plus de pensées solitaires ; nos décisions ont moins de promptitude et nos actions moins d'audace ; des responsabilités pressenties nous surprennent ; le sens des développements lents, la crainte des critiques hâtives s'éveille en nous.

Victor Hugo va parcourir les phases de cette initiation : d'abord, l'allégresse triomphante de la certitude acquise, quand la Providence met entre ses mains les ressources qui lui manquaient ; puis, « le bonheur le plus doux et le plus complet », auquel il ne voit pas

« de terme dans l'avenir[1] » ; bientôt après, des inquiétudes partagées, maladie d'un frère aimé, naissance d'un fils, et la première grande douleur, la mort du premier enfant. Ainsi dans la joie et les larmes, deux existences après s'être longtemps cherchées se confondent ; deux volontés ne font qu'une volonté ; les habitudes de l'une deviennent les pensées de l'autre ; la même prière, soir et matin, soutient les mêmes espoirs et console les mêmes tristesses ; et la même foi, devenue commune, est le vrai gage de la durée d'une commune tendresse.

Le poète eut un guide, dans cette existence nouvelle : à peine eut-il obtenu cette pension de mille francs sur la cassette royale, qui lui permit d'épouser Adèle Foucher, son premier mouvement fut d'en informer Lamennais : « Il faut que je vous écrive, mon illustre ami, lui dit-il, le 1er septembre 1822 ; je vais être heureux. Il manquerait quelque chose à mon bonheur si vous n'en étiez le premier informé. Je voudrais plus que jamais que vous fussiez à Paris pour connaître l'ange qui va réaliser tous mes rêves de vertu et de félicité... Je ne doute pas que tout ce qu'il y a de tendre dans votre âme ne s'intéresse à un amour aussi ancien que moi, à un amour né dans les premiers jours de l'enfance et développé par la première affliction de la jeunesse[2] ».

Quelle fraîcheur exquise d'impressions dans ces lignes, comme à travers l'élan spontané des paroles transparaît la pure joie du premier et unique amour, si courageux et bientôt triomphant ! J'en appelle à quiconque a, comme le poète, à cet âge où l'on entrevoit l'avenir à travers bien des songes, espéré la même félicité, rencontré les mêmes obstacles ou des obstacles semblables, et à force d'énergie dans ces luttes obscures contre soi-même et contre les choses ennemies, qui d'un adolescent font un homme, réalisé ses volontés. J'en appelle à ceux-là surtout qui, plus sages que lui, ou plus heureux, peut-être, ne sont pas descendus plus tard des hautes régions de leur premier amour, et demeurés innocents en acquérant l'indul-

1 *Lettre au général Hugo*, 19 octobre 1822.
2 *Cor. de V. Hugo*, (1815-1835), p. 30-31.

gence, s'en tinrent toute leur vie à leurs premiers rêves. Ils se rappelleront sans doute avec émotion quelques-unes de ces naïvetés de leur jeune allégresse dont le souvenir cependant leur plaît, car elles ont fait résonner leur candeur : elles en sont maintenant à leurs yeux l'irrécusable témoignage. Peut-être, eux aussi, dans la joie des récentes certitudes, ils ont écrit d'une plume trop profane à quelque ami pieux et cher, et qu'ils vénéraient cependant. Mais lui, après avoir appelé les bénédictions de Dieu sur leur union préparée « par une tendresse mutuelle aussi pure que douce », souriant avec indulgence à cette petite erreur qui ne lui paraît pas sans beauté, peut-être il leur a répondu, comme Lamennais à Victor Hugo : « Sanctifiez ce bonheur même par des réflexions sérieuses sur les devoirs qui vous sont imposés. Ce n'est plus un amour de jeune homme qui convient à votre état présent, mais un sentiment plus solide et plus profond, quoique moins impétueux. Vous êtes époux, vous serez père, songez, songez souvent à tout ce que ces deux titres exigent de vous. Vous ne l'oublierez jamais, si vous vous souvenez que vous êtes chrétien, si vous cherchez dans la religion la règle nécessaire de votre vie, la force de supporter les peines dont nul n'est exempt, et celle même d'être heureux. La joie que vous ressentez est légitime, elle est dans l'ordre de Dieu, si vous la lui rapportez... Mais... c'est une joie du temps, et fugitive comme lui. Il y a une autre joie dans l'éternité, et c'est celle-là qui doit être l'objet de tous les désirs de votre âme. » Puis, craignant tout à coup d'avoir parlé un langage trop austère, avec une simplicité charmante et délicate, le conseiller s'incline vers celui qu'il aime comme un fils selon l'esprit : « Que le ciel cependant, cher ami, répande sur vous et sur celle dont le sort ne sera plus désormais séparé du vôtre, tout ce qu'il y a de plus doux dans les grâces qu'il accorde aux jeunes époux. Qu'il daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis[1]. »

[1] *V. Hugo raconté*, t. II, p. 65-66. 6 oct. 1822.

Bientôt après, Lamennais revint à Paris ; il fournit à Victor Hugo le moyen de suppléer au défaut de son acte de baptême en attestant que la cérémonie avait eu lieu en pays étranger [1], le confessa et lui donna le billet dont il avait besoin pour se marier. Il lui fit même promettre de venir l'année suivante lui rendre sa visite en Bretagne ; et l'idée de voir les monuments de Lokmariaquer, les pierres de Carnac avec son illustre ami n'avait pas un médiocre attrait pour le jeune auteur des *Odes* [2].

Lamennais, à dater de ce jour, va prendre sa part de tous les événements intimes, heureux ou malheureux, de la vie du poète, part d'autant plus complète, exclusive, que depuis l'élévation de Châteaubriand au ministère, ses relations avec Victor Hugo subissent un refroidissement sensible [3]. Eugène Hugo avait été atteint d'une crise de folie le soir même du mariage ; après une amélioration passagère, le mal avait repris plus violent en décembre 1822, au point de nécessiter l'internement du malade dans une maison de santé ; cet événement attristait le récent bonheur du ménage [4]. Le 16 janvier 1823, Lamennais écrit à Victor Hugo pour le consoler du chagrin qu'il éprouve [5]. Après les couches laborieuses de sa femme [6], le 23 juillet de la même année, il trouve encore un instant pour lui dire quelle part il prend à ses premières joies de père : « Les inquiétudes qui y sont mêlées, ajoute-t-il, appartiennent à notre malheureuse condition terrestre qui n'admet rien de pur. *Omnis creatura ingemescit*. Ainsi, tout nous rappelle à une autre vie, nos joies et nos douleurs [7]. » Du reste, il l'entretient avec con-

[1] *Lettre de V. Hugo à son père*, 13 sept. 1822.

[2] Lettre de V. Hugo à Adolphe Trebuchet, 23 septembre 1822. *Cor. de V. Hugo* (1815-1835), p. 31.

[3] Cf. *Lettre de V. Hugo à son père* du 27 juin 1824. *Cor. de V. Hugo* (1815-1835), p. 203-204.

[4] Le 20 décembre 1822, V. Hugo annonce au général Hugo la crise de folie d'Eugène Hugo. Cf. *Corr. de V. Hugo* (1815-1835), p. 178-179.

[5] *L'Amateur d'autographes*. Juin-juillet 1876.

[6] Cf. *Lettre de Victor au général Hugo*, le 24 juillet 1823 (*Corr. de V. Hugo*, 1815-1835), p. 188-190.

[7] *L'Amateur d'autographes*. Juin-juillet 1876. Je dois à M. A. Feugère, un men-

fiance de ses plus hautes préoccupations, et par exemple dans sa lettre de janvier, il lui fait part de ses inquiétudes relativement à l'ordre politique et social [1].

Il réclame, en même temps, la deuxième édition de ses *Odes* [2]. Cette lecture dut lui causer une bien vive satisfaction. Le foyer que Victor Hugo s'est conquis a développé chez lui le sentiment chrétien, et dans ce milieu nouveau, si favorable à sa foi, l'influence de Lamennais a pu s'exercer pleinement. Aussi les *Odes* de l'année 1822 ont-elles un caractère religieux : *L'homme heureux* [3] oppose les inquiétudes du païen comblé par la fortune au bonheur du martyr chrétien ; Napoléon, dans *Buonaparte* [4], nous est présenté comme l'instrument et le jouet de la toute-puissance divine ; *La Lyre et la Harpe* [5] met en contraste l'inspiration païenne et l'inspiration chrétienne ; *Jéhovah* [6] est une prière et un hymne au Créateur. La préface de la deuxième édition des *Odes* [7], qui parut en décembre 1822, en nous expliquant les intentions de cette poésie grave et pensée, accuse une intelligence déjà plus complète et un sentiment plus profond de la doctrine enseignée dans l'*Essai*. Tandis que la première préface marquait surtout la préoccupation de la spiritualité, c'est l'idée plus austère de *l'utilité* morale de la poésie dont celle-ci fait le commentaire. Lamennais avait déclaré que la Religion chrétienne n'est « que l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités *utiles* à l'homme [8] » ; il avait montré « qu'en matière de doctrine la vérité est inséparable de l'utilité » [9] ; il avait approuvé Rousseau

naisien très averti qui prépare une bibliographie complète de la *Correspondance de Lamennais*, l'indication de plusieurs lettres intéressantes ; qu'il veuille bien trouver ici l'expression de mes remerciements.

1 *L'Amateur d'autographes*. Juin-juillet 1876.

2 *Ibid.*

3 *Odes et Ballades*, éd. déf. p. 285.

4 *Ibid.* 111 — Mars 1822.

5 *Ibid.* 251 — Avril 1822.

6 *Ibid.* 335 — décembre 1822.

7 *Ibid.*, p. 6-8, décembre 1822.

8 *Essai sur l'Indifférence*, I, 11.

9 *Ibid.*, IV, 84 et II, Préf. 18.

d'avoir considéré l'erreur comme essentiellement nuisible [1] ; surtout il avait pris soin d'unir indissolublement le beau, le sublime et l'utile [2]. Aussi Victor Hugo se déclare-t-il maintenant « convaincu que tout écrivain... doit avoir pour objet [principal d'être utile [3] ». Comment donc remplira-t-il ce devoir ? Il nous l'a dit en des termes trop évidemment empruntés à l'*Essai sur l'Indifférence* pour que nous méconnaissions à quelle source il s'est inspiré : il prétend substituer « aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne », et faire parler ainsi à l'Ode « ce langage austère, consolant et religieux dont a besoin une vieille société qui sort encore toute chancelante des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie [4] ».

Ces expressions dénotaient à l'égard des doctrines mennaisiennes une bien complète et bien ardente adhésion. La publication des tomes III et IV de l'*Essai sur l'Indifférence*, le 19 juillet 1823 [5], fournit à Victor Hugo l'occasion de la manifester plus clairement encore. Il inséra dans la *Muse Française* un article élogieux, et, plus que cela, tout imprégné du sentiment sincère et religieux des vérités qu'il exposait. La forme même de ces pages montre à quel point le poète s'était assimilé la pensée et jusqu'au langage de son illustre ami. Que le lecteur veuille bien en juger lui-même :

VICTOR HUGO.—Est-il vrai «qu'il existe dans la destinée des nations un moment où les mouvements du corps social semblent ne plus être que les dernières convulsions d'un mourant ? [6] »

LAMENNAIS. — « Lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, et que l'haleine du moribond ne ternit plus le miroir qu'une curiosité inquiète

[1] *Essai sur l'Indifférence*, I, 86 et 96.
[2] *Ibid.*, I, Introd. 8.
[3] *Odes et Ballades*, préf. 6.
[4] *Odes et Ballades*, préf. 7.
[5] Date de l'annuaire de la librairie.
[6] *Muse française*, t. I, juillet 1823, p. 91. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 259.

approche de sa bouche, qu'attendre alors qu'une prochaine et inévitable dissolution ?[1] »

Victor Hugo. — « Alors, disent les voix prophétiques, le bien et le mal, la vie et la mort, l'être et le néant sont en présence ; et les hommes errent de l'un à l'autre comme s'ils avaient à choisir[2] ».

Lamennais. — « Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard[3] ».

Victor Hugo. — « L'action de la société n'est plus une action, c'est un tressaillement faible et violent à la fois, comme une secousse de l'agonie. Les développements de l'esprit humain s'arrêtent, ses révolutions commencent... La pensée, la volonté, la liberté, ces facultés divines concédées par la toute-puissance divine à l'association humaine, font place à l'orgueil, à la révolte, à l'instinct individuel[4] ».

Lamennais. — « En considérant la société sous un point de vue plus général, il est impossible de n'y pas remarquer un principe de division qui en pénètre toutes les parties, et par conséquent une cause très active de dissolution. Deux doctrines sont en présence dans le monde : l'une tend à unir les hommes, et l'autre à les séparer ; l'une conserve les individus en rapportant tout à la société, l'autre détruit la société en ramenant tout à l'individu. Dans l'une, tout est général, l'autorité, les croyances, les devoirs ; et chacun n'existant que pour la société, concourt au maintien de l'ordre... Dans l'autre, tout est particulier ; et les devoirs, dès lors, ne sont plus que les intérêts... Chacun, maître de sa raison, de son cœur, de ses actions, ne connaît de loi que sa volonté, de règle que ses désirs, et de frein que la force[5] »...

1 *Essai sur l'Indifférence*, I, Introd. p. 3.
2 *Muse française*, t. I, p. 92, *Littérature et philosophie mêlées*, p. 259-260.
3 *Essai sur l'Indifférence*, I, Introd., p. 3-4.
4 *Muse française*, t. I, p. 92. *Littérature et phil. mêlées*, p. 260.
5 *Essai*, II, Préf., p. 13-14.

Victor Hugo. — « A la prévoyance sociale succède... (la)... cécité animale. La lutte des intérêts passagers remplace l'accord des croyances éternelles [1] ».

Lamennais. — Quand les rapports sociaux sont détruits « on ne connaît plus d'autre droit des gens que l'intérêt particulier de chaque nation, ni d'autre droit de la guerre que la force [2] »...

Victor Hugo. — « Quelque chose de la brute s'éveille dans l'homme, et fraternise avec son âme dégradée ; il abdique le ciel et végète au-dessous de sa destinée [3] ».

Lamennais. -- Remarquez « la brutale insouciance » de l'homme. « Quel avilissement incompréhensible ! Son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus... Dernier excès de dépravation intellectuelle où il lui soit donné d'arriver [4]... Son âme s'est dégoûtée d'elle-même ; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir... Si, trompant sa destinée, elle pouvait en effet conquérir la mort, le moyen qu'elle a pris serait infaillible [5] ».

Victor Hugo. — « Alors les événements qui se précipitent avec une rapidité toujours croissante s'imprègnent de plus en plus d'un sombre caractère de providence et de fatalité [6] ».

Cependant Victor Hugo ne veut pas désespérer. L'enthousiasme avec lequel ont été accueillis, dit-il, « les premiers chants de poésie religieuse que ce siècle a entendus, prouve qu'il y a encore une âme dans la société [7] ». Tous les esprits vraiment supérieurs, toutes les pensées nobles et de haut vol tendent aujourd'hui « à fortifier ce souffle divin, à ranimer cette flamme céleste... et, grâce à leur

1 *Muse française*, t. I, p. 92. *Litt. et phil. mêlées*, p. 260.
2 *Essai sur l'Indifférence*, I, 281.
3 *Muse française*, t. I, p. 92. *Litt. et phil. mêlées*, p. 260.
4 *Essai sur l'Indifférence*, I, Introd., 4.
5 *Essai sur l'Indifférence*, I, Introd., 5.
6 *Muse française*, t. I, p. 93. *Littérature et philosophie mêlées*. p. 260-261.
7 *Ibid.*

généreuse activité, l'édifice social peut se reconstruire rapidement [1] ». On sent avec quelle jeune ardeur et quelle conviction il se range au nombre de ces écrivains méditatifs et de ces poètes inspirés, qui, à la suite de Lamennais, « génération sérieuse et douce, pleine de souvenirs et d'espérances », s'éloignent des « prétendus philosophes » du XVIIIe siècle. C'est sa profession de foi qu'il inscrit dans ces lignes où il proclame sa génération « pure, et par conséquent indulgente même pour ces vieux et effrontés coupables », mais pleine d'horreur pour leurs crimes. C'est lui-même, qui, disciple de Lamennais, ne veut pas baser son existence sur des abîmes, sur l'athéisme et sur l'anarchie ; » lui, qui « répudie l'héritage de mort dont la révolution le poursuit » ; lui, qui « revient à la religion parce que la jeunesse ne renonce pas volontairement à la vie », et qui ne doute pas qu'au poète la société de son temps ne « demande des croyances [2] ». Car, à défaut des lumières que nous ont apportées les pages de cette étude qui précèdent, l'accent du jeune écrivain suffirait pour en témoigner — c'est en lui que Lamennais a « le plus puissamment contribué à éveiller... cette soif d'émotions religieuses [3] » qu'il sait si bien étancher. Comprenons donc l'hommage discret et reconnaissant qu'il rend à « ce prêtre vénérable » qui « semble n'avoir rencontré la gloire humaine qu'en passant [4] ». Et s'il déclare que « l'époque de l'apparition de l'*Essai sur l'Indifférence* sera une des dates de ce siècle », rappelons-nous qu'elle fut d'abord une date dans l'existence de Victor Hugo. Il nous signale, en un langage trop personnel et trop ému pour qu'il nous soit permis d'en douter, le mystère de ce livre « que nul ne peut lire sans espérance ou sans terreur, comme s'il cachait quelque haute révélation de notre destinée », et qui s'adresse « au cœur par toutes les tendresses, à l'esprit par tous les artifices, à l'âme par tous les enthousiasmes [5] ». Recueillons surtout précieusement cet aveu,

[1] *Muse française*, t. I, p. 93. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 261.

[2] *Muse française*, t. I, p. 94. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 261-262.

[3] *Muse française*, t. I, p. 94. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 262.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 95.

déjà vérifié dans ce qui précède, mais que la suite de cette étude mettra plus encore en valeur : « *Sa pensée laisse toujours dans les esprits trace de son passage* [1] ». « Chose frappante ! ajoute-t-il, ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès ! C'est la première fois sans doute que la mode aura été du parti de l'éternité [2] ». Il est si convaincu de la vérité de cette « grande pensée », que Lamennais, « aidé dans sa force par la force d'en haut », porte, « sans perdre haleine, d'un bout à l'autre de son immense composition », il a tellement foi en cette « idée fondamentale, vaste et unique [3] », que « chacun en particulier, dit-il, aurait dû adresser à sa conscience » les reproches qu'il a faits à l'auteur. « Tous ces vices qu'il voulait bannir du cœur humain ont crié comme les vendeurs chassés du Temple [4] ». Et Victor Hugo, après avoir admiré surtout dans l'ouvrage « les chapitres étonnants sur les *prophéties* et les *miracles* [5] » proclame sa foi solide, il en expose les raisons en des termes bien propres à réjouir l'auteur d'une conversion si complète et si fermement assise : « Un des bienfaits de ces sortes d'ouvrages, dit-il, c'est qu'ils dégoûtent profondément de tout ce qu'ont écrit de dérisoire et d'ironique les chefs de la secte incrédule. Quand une fois on est monté si haut, on ne peut plus redescendre aussi bas. Dès qu'on a respiré l'air et vu la lumière, on ne saurait rentrer dans ces ténèbres et dans ce vide [6] ». Hélas ! il devait y rentrer un jour ; qui l'eût dit, quand il encourageait Lamennais en ces termes : « Ceux qui apportent aux nations enivrées par tant de poisons la véritable nourriture de vie et d'intelligence, doivent se confier en la sainteté de leur entreprise. Tôt ou tard les peuples désabusés se pressent autour d'eux, et leur disent comme Jean à Jésus : « *Ad*

[1] *Muse française*, t. I, p. 95. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 262.

[2] *Muse française*, t. I, p. 95. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 262-263.

[3] *Muse française*, t. I, p. 96-97. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 263.

[4] *Muse française*, t. I, p. 95. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 263.

[5] *Muse française*, t. I, p. 97 : « C'est surtout, ce nous semble, dans les chapitres étonnants sur les *prophéties* et les *miracles*, que ce talent brille à un éminent degré », écrit-il. En recueillant son article en mars 1834, dans *Littérature et philosophie mêlées*, V. Hugo a, bien entendu, supprimé ce passage compromettant.

[6] *Muse française*, t. I, p. 104. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 264.

quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes. A qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle [1] ».

C'est pour avoir payé d'exemple, pour être allé à Lamennais en cette année 1823, et sans réserve avoir mis son âme entre ses mains, que l'inspiration religieuse domine désormais la poésie de V. Hugo. Il s'adresse à ses odes pour les encourager au bon combat :

« Il faut combattre les méchants,
C'est un sceptre aussi que la lyre !
Dieu, dont nos âmes sont l'empire,
A mis un pouvoir dans les chants [2] ».

Il voit un rayon du ciel plonger à travers la nuit de l'histoire, sous les destins apparemment désordonnés du monde il découvre la Providence, « et dans tous les chemins montre le pas de Dieu [3] ». Dans le *Dernier chant* [4] il se déclare inspiré de Dieu qui lui a donné « le don de la parole » pour y faire résonner son nom : « Car son peuple l'oublie en un lâche sommeil », le sommeil de l'indifférence en matière de religion ; mais du moins, s'écrie-t-il, « mes chants volent vers Dieu, comme l'aigle au soleil [5] ». Il évoque avec une religieuse terreur la future venue de l'antéchrist [6]. En juin, il s'adresse à son âme, « passagère immortelle, esclave de la vie », « reine de l'éternité », et dont le souffle a visité sa lyre, « chaste sœur des harpes de Sion [7] ». Avec elle, il parcourt la création divine dont il rappelle les phases selon les *Livres saints*, et décrit depuis le Paradis terrestre jusqu'à la descente du Christ aux enfers, l'histoire de

1 *Muse française*, t. I, p. 105. *Littérature et philosophie mêlées*, p. 264-265.

2 *Odes et Ballades*, p. 123-124. Je suis heureux de me trouver d'accord avec M. Ernest Dupuy, qui dans son livre récent, plein de finesse et d'une information très pûre, *La jeunesse des romantiques*, signale en 1823 l'influence de Lamennais sur Victor-Hugo. (*La jeunesse des romantiques*, Paris, société française d'imprimerie et de librairie, p. 60.)

3 *Ibid.*, p. 125-127 : *L'Histoire.*

4 *Ibid.*, p. 173-176.

5 *Odes et Ballades*, p. 174.

6 *Ibid.*, p. 313-318.

7 *Ibid.*, 290-295.

l'humanité [1]. En juillet, il oppose la prétendue liberté apportée par la révolution, qui n'était que la pire des tyrannies, à la Liberté véritable, fille de ce Dieu qui « du joug du mal a délivré le monde », et son ode tout entière n'est que le développement de cette devise, si souvent répétée et commentée par Lamennais, de cette devise qu'il inscrit en tête : *Christus nos liberavit* [2]. En août, il prend conscience d'avoir été marqué « par le Seigneur » parmi ses frères, d'un « signe funeste et beau [3] », la colombe du Christ et l'aigle des prophètes » visitent ses nuits, et, poète, armé « d'un sacerdoce auguste », « il apporte d'en haut à l'homme qui menace — la prière du Tout-Puissant [4] ». Ou bien, descendant de cet imposant piédestal, penché sur le berceau de son nouveau-né, il écrit ces *Actions de grâces* dont l'allégresse est si religieuse :

« Voici la vérité qu'au monde je révèle,
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu ;
Louez Dieu ! la brebis vient quand l'agneau l'appelle,
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu [5] ».

Deux mois après, en octobre, quand le petit cercueil qui contenait ses premières espérances a passé sa porte, c'est à l'ombre du même enfant qu'il adresse des vers dont l'inspiration est chrétienne encore [6]. En décembre, l'ode sur la mort de Mlle de Sombreuil est toute remplie de la pensée de Dieu [7].

Victor Hugo est sincèrement et profondément catholique, et catholique mennaisien.

[1] *Ibid.*, 291-293.

[2] Cf. *Essai sur l'Indifférence*, I, 55-56, et surtout 325, 326, 328 où se trouve la formule qui sert d'épigraphe à l'Ode. Cf. aussi *Drapeau Blanc*, 22 juillet et 4 août 1823, art. sur la *Tolérance*, par Lamennais, qui ont pu inspirer cette ode (2es mélanges, p. 374).

[3] *Odes et Ballades*, p. 147-153.

[4] *Ibid.*, p. 245-249. Le poète.

[5] *Odes et Ballades*, liv. V, Ode XIV, p. 383-386.

[6] *Ibid.*, liv. V, Ode XVI, à l'Ombre d'un Enfant, p. 389-390.

[7] *Ibid.*, liv. II, Ode IX, p. 167-172.

DEUXIÈME PARTIE

LES RÉSULTATS

(1824-1828)

CHAPITRE PREMIER

La préface des Nouvelles Odes. — Vérité religieuse et Vérité littéraire. — Premier effort de Victor Hugo pour accorder mennaisianisme et romantisme.

(*Janvier-Mars 1824.*)

L'on a vu, dans la première partie de cet ouvrage, comment, à la faveur des premiers troubles de sa jeunesse, la lecture d'abord, puis la rencontre et la direction de Lamennais avaient pu porter tous leurs fruits, et à travers un développement religieux dont nous avons indiqué les phases, conduire Victor Hugo au catholicisme. Ses œuvres seront désormais marquées au coin de ses croyances nouvelles, et l'examen des *Odes* et des *Nouvelles Odes* nous l'a déjà fait pressentir. Mais en même temps que sa pensée religieuse, ses amitiés littéraires ont évolué ; s'il ne s'avoue pas romantique, il l'est du moins de cœur ; nous assisterons donc maintenant à l'effort du poète incliné vers le romantisme pour y entraîner les mennaisiens à sa suite ; et peut-être n'est-ce pas le spectacle le moins curieux que cet espèce de choc en retour, que cette conversion littéraire tentée, et réussie, par le néophyte, sur ceux mêmes qui l'ont converti.

Après la *spiritualité*, après *l'utilité*, c'est en effet à la *Vérité* de la doctrine et de la poésie que Victor Hugo s'attache à présent ; point

de vue plus profond, dénotant une intelligence plus complète, une conviction plus enracinée ; point de vue du reste qui embrasse les autres dans le système mennaisien, puisque la *spiritualité* et *l'utilité* n'y sont que des indices de la *vérité* : « En matière de doctrine, la vérité est inséparable de l'utilité..., toute doctrine avantageuse au genre humain, et à plus forte raison toute doctrine nécessaire est une doctrine vraie » [1]. Le bien social n'est-il pas « la vérité réalisée par la constitution, les mœurs et les lois ? [2] » C'est donc toujours sur les traces et selon les conseils de Lamennais, qu'après avoir voulu faire de la poésie *idéaliste*, puis de la poésie *utile*, l'auteur des *Nouvelles Odes* veut écrire des poésies *vraies*.

Cette recherche de la vérité littéraire se présente à lui sous un angle spécial, qu'il convient tout d'abord de déterminer exactement : la littérature, selon Victor Hugo, n'est vraie qu'à la condition d'être l'expression fidèle de la société dans laquelle elle a pris naissance. Et sans doute cette conception était celle de la jeune école littéraire ; mais, le fait est remarquable, les mennaisiens pouvaient aussi en revendiquer la paternité pour leurs chefs. Ainsi s'explique que l'action dont nous allons suivre les progrès se soit tout d'abord engagée sur ce terrain.

Je n'ignore pas qu'on a attribué [3] à l'influence de la *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, la déclaration suivante de Victor Hugo dans sa préface de mars 1824 : « Il est reconnu que chaque littérature s'empreint plus ou moins profondément du ciel, des mœurs et de l'histoire du peuple dont elle est l'expression. Il y a donc autant de littératures diverses qu'il y a de sociétés différentes [4] ». Mais cette conception chère aux romantiques, ne devait pas l'être moins aux mennaisiens, et doit être attribuée en partie chez Victor Hugo à une influence dérivée de celle de Lamennais, avec laquelle se confond du reste l'influence de Bonald.

[1] *Essai sur l'Indifférence*, I, IV, 84 ; v. aussi *ibid.*, I, 100 ; II, préf. 18 ; II, 60, etc.

[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, 265.

[3] Edm. Biré, *V. Hugo av. 1830*, p. 363.

[4] *Odes et Ballades*, préf. p. 12.

Je ne sais pourquoi l'on fait honneur à Mme de Staël de la théorie qui met en rapport les genres littéraires et les institutions sociales. L'idée mère de sa *Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, qui parut en 1800, était formulée par Bonald, dès 1796, dans sa *Théorie du Pouvoir Politique et Religieux*. Traçant d'avance le plan de l'ouvrage que devait écrire Mme de Staël, après avoir déclaré que « la littérature est l'expression de la société, comme la parole est l'expression de l'homme », Bonald ajoutait : « Ce serait, ce me semble, le sujet d'un ouvrage de littérature politique bien intéressant, que le rapprochement de l'état des arts chez les divers peuples, avec la nature de leurs institutions.

... L'auteur trouverait peut-être dans la mollesse des institutions politiques des Etats d'Italie, le motif de *l'afféterie* qui domine dans leurs arts ; dans l'imperfection des institutions despotiques, aristocratiques, presbytériennes des peuples du Nord, le secret principe du peu de goût et de naturel de leurs productions littéraires du genre noble ; dans la constitution mixte de l'Angleterre, la cause de ces inégalités bizarres, de ce mélange d'une nature sublime et d'une nature basse et abjecte, que l'on remarque dans ses poètes ; il rejetterait le principe secret de ces imitations exagérées, de cette grandeur gigantesque que l'on aperçoit dans les productions de la littérature espagnole, et jusque dans le caractère de ce peuple, sur les événements extraordinaires au milieu desquels cette société a vécu, et qui n'ont pas permis d'en limiter assez le pouvoir par des institutions politiques ; il n'oublierait pas surtout de remarquer que les arts en France s'éloignaient de la nature noble et perfectionnée, pour descendre à une nature simple, champêtre, enfantine, familière, depuis que la société politique penchait vers la révolution, qui devait la ramener à l'état primitif des sociétés domestiques, par l'extinction du pouvoir monarchique et la dissolution de tous les liens publics [1] ».

Il est probable que l'influence de Bonald s'exerça d'abord sur Victor Hugo par l'intermédiaire et sous le couvert de Lamennais :

[1] *Th. du Pouv.*, I, IV, V, éd. Le Clere, in-8, 1843, p. 346.

sans doute Sainte-Beuve prétend que lorsque le poète entra en relation avec Lamartine en 1821, « il voyait déjà Bonald, surtout l'abbé de Lamennais [1] ». Affirmation un peu en l'air et qu'il nous est permis de contester, puisque, en ce qui concerne l'auteur de *l'Essai*, elle est formellement inexacte. Tout porte à croire, au contraire, que Lamennais aurait conduit Victor Hugo à Bonald, j'entends, à ses ouvrages, il lui devrait donc, au moins autant qu'à Mme de Staël, l'idée que la littérature exprime la société.

Au reste, il convient de n'exagérer ni dans un sens ni dans l'autre, et je ne m'étonnerais vraiment pas qu'à cette époque Victor Hugo n'eût la connaissance directe ni des ouvrages de Mme de Staël, ni même de ceux de Bonald. Il n'est pas trop malaisé, en effet, de découvrir la source à laquelle il a puisé : c'est un article du *Mémorial Catholique*, qui parut en janvier 1824 dans la première livraison du recueil, et dont l'abbé de Salinis est vraisemblablement l'auteur [2]. Cet article contient deux références essentielles : l'une qui renvoie au livre *de l'Allemagne*, de Mme de Staël, pour la définition du romantisme [3] ; l'autre rappelle que Bonald a depuis longtemps signalé les rapports entre le développement de la littérature et celui de la société [4]. En croyant apercevoir dans cette préface des *Nouvelles Odes*, publiée en mars 1824, l'influence de Mme de Staël, n'aurait-on pas été dupe d'une de ces documentations de seconde main dont il faut toujours se méfier avec Victor Hugo ?

N'oublions pas, en effet, qu'au début de 1824 le Cénacle de la *Muse française* tient des réunions plus régulières et plus fréquentes, réunions qui, à dater de la nomination de son chef Nodier comme bibliothécaire à l'Arsenal, iront se multipliant. Victor Hugo, Alexandre Soumet, Jules Lefèvre, Jules de Rességuier, Gaspard de Pons, Alfred de Vigny, Adolphe de Saint-Valry, Ulric Guttinguer, Chênedollé, Emile Deschamps et Delphine Gay faisaient partie de cette petite société de poètes qui, échappés au classicisme et ralliés

[1] *Port. contemp.*, I, 402.
[2] *Memorial Catholique*, t. I, janvier et février 1824, p. 49-60 et 96-101.
[3] *Ibid.*, p. 96-97.
[4] *Ibid.*, p. 99.

au romantisme, joignaient à un caractère royaliste et religieux, au mépris de la révolution et à la haine de la *vulgarité* libérale, le culte fervent du Moyen Age. Les première ballades de Victor Hugo [1], le *chant du Cirque* [2], le *chant du Tournoi* [3], accusent cette nouvelle influence. Le poète fit alors de vifs efforts pour mettre d'accord la jeune école de Lamennais, qui, au mois de janvier 1824, fondait le *Mémorial Catholique* sous ses auspices, et le groupement du premier Cénacle auquel il se rattachait.

Ces considérations seules permettront d'avoir l'entente exacte de la Préface des *Nouvelles Odes* [4]. Il faut se reporter, pour la comprendre, à l'article de la première livraison du *Mémorial Catholique* auquel il a été fait allusion plus haut ; car cet article dut s'imposer à l'attention de Victor Hugo, non seulement par son titre significatif : *De l'autorité en littérature,* mais encore parce qu'il contrariait les projets du poète ; surtout il semblait le mettre en contradiction avec lui-même par le conflit qu'il établissait entre les deux objets de ses plus vives sympathies : mennaisianisme et romantisme.

Il est aisé d'apercevoir, disait l'auteur, les rapports nécessaires qui existent entre les objets de la pensée et de l'activité humaine : dans les lettres comme dans la philosophie, on découvre deux doctrines en conflit. *Les mêmes germes de révolution se font sentir dans la littérature d'une part, de l'autre dans la religion et la société. Dans le monde littéraire, la révolution agit plus ouvertement qu'ailleurs ;* il s'y élève — et l'auteur le prouve par des citations du *Mercure*, du *Constitutionnel* et des *Tablettes universelles,* une *secte d'indépendants* qui « ne prétend à rien moins qu'à tout refaire, et qui, si elle vient à bout de ses desseins, perdra tout, là comme ailleurs, sous prétexte de tout renouveler ». De là la nécessité de résoudre une question première, « la question de la règle du goût ». Cette question, dit l'auteur qui transpose évidemment ici les doctrines religieuses et

1 *Une fée* (1824), *le Sylphe* (1823), *la Grand'mère* (1823). *Odes et Ballades*, p. 435 et seq.

2 *Ibid.*, t. IV, ode XI, p. 303-306, janvier 1824.

3 *Ibid.*, t. IV, ode XI, p. 307-312, janvier 1824.

4 *Odes et Ballades*, p. 9-21, février 1824.

sociales de Lamennais, cette question est analogue à celle de la certitude. Si l'on suppose « que le goût de chaque homme est seul juge de ce qui a le droit de plaire ou de ce qui est vicieux », on aboutit nécessairement au scepticisme littéraire. Mais en littérature comme ailleurs « le *oui* et le *non* ne peuvent jamais être vrais à la fois du même objet ». Quel moyen, dès lors, de distinguer le bon goût ou le goût vrai parmi tant de goûts opposés ? Vous n'en découvrirez pas « tant que, pour trouver la règle du véritable goût, vous ne vous éléverez pas au-dessus du goût individuel [1] ». Est-ce donc qu'il ne faudrait pas disputer des goûts ? Faut-il tout admettre ? Mais « la tolérance littéraire serait la mort de la littérature », comme « la tolérance religieuse détruit toute religion ». « *L'accord de nos jugements avec les jugements du plus grand nombre*, tel sera donc, en ceci comme en toute autre chose, le fondement nécessaire de la certitude, et la règle souveraine de la vérité. » Autrement dit, l'on doit reconnaître *la nécessité du principe d'autorité en matière de goût* [2], seule règle souveraine, infaillible et décisive. « En appliquant ces principes, concluait l'auteur, nous trouverons le véritable point de vue sous lequel on doit envisager *la littérature classique*, ou générale, qui, n'étant que ce qu'il y a de commun dans la littérature saine de tous les peuples, n'est pas comprise par ceux qui n'y voient que l'expression d'une société particulière, et *la littérature romantique*, sortie du protestantisme, à qui elle a emprunté son principe fondamental d'indépendance et ce défaut essentiel d'unité et ce vague qui la caractérise, et enfin cette *littérature révolutionnaire* dont on nous menace, véritable abîme ouvert au milieu du monde littéraire, et où pourraient s'engloutir à la fois toute la gloire du passé et toutes les espérances de l'avenir [3] ».

Dans le second article qui parut au mois de février 1824, de Salinis signale le schisme qui, dit-il, « s'est opéré de nos jours dans le monde littéraire ». Une secte est née, et fait parmi nous des progrès rapides. Et il cite un passage de l'*Allemagne* dans lequel

[1] *Mémorial catholique*, t. I, 1re livraison, janvier 1824, p. 55.
[2] *Ibid.*, p. 58.
[3] *Memorial catholique*, t. I, 1re livraison, janvier 1824, p. 60.

Mme de Staël définit le romantisme comme la poésie « née de la chevalerie et du christianisme », tandis que le classicisme serait né « du paganisme » et des « institutions grecques et romaines ». Mais, répond-il, il y a là une erreur capitale qu'il faut détruire. « Mme de Staël, et après elle tous les apologistes du romantisme, ont confondu deux choses bien distinctes, le goût de l'écrivain et les sujets sur lesquels il s'exerce, le *fond* et la *forme* des productions littéraires [2] ». Or, sans doute, la littérature de chaque nation aura « ses lois particulières, expression d'un goût national et auxquelles l'écrivain doit se soumettre toutes les fois qu'elles ne sont pas opposées à un goût plus général. Mais on doit admettre aussi qu'il existe une législation littéraire supérieure, des principes fixes, les mêmes chez tous les peuples, dans tous les pays, et que le temps ne peut pas détruire, parce que le temps ne détruit pas la *nature des choses* qui survivront à toutes les révolutions, parce que les révolutions, qui modifient les idées de la société, ne changent pas le fond de la raison humaine. Or, la littérature classique est toute renfermée dans ces dogmes, qui ne peuvent être une *superstition*, par cela même qu'ils ont fait partie de la religion littéraire de tous les siècles les plus éclairés qui furent avant nous ; dans ces traditions que tous les bons esprits se sont léguées d'âge en âge, et qui par là même ne peuvent être repoussées que par les esprits mal faits ; dans ces règles enfin, qui, étant communes à toutes les littératures, ne peuvent être regardées comme des conventions arbitraires. Nous n'avons plus besoin de prouver qu'entendues ainsi les doctrines classiques ont une autorité que l'on ne peut ébranler sans détruire tous les fondements de la littérature. »

Cependant, il est vrai que la littérature doit « suivre le progrès des idées et se mettre en harmonie avec la raison, les mœurs, les besoins de la société ». Elle doit, comme Bonald l'a d'ailleurs indiqué depuis longtemps, renoncer aux fictions du paganisme, et comprendre « combien de beautés d'un ordre supérieur peuvent porter dans les arts d'imitation tant de lumières dont le christia-

[1] *Ibid.*, 2e livraison, février 1824, p. 97.

nisme a éclairé la société, tant de sentiments nouveaux dont il a peuplé le cœur de l'homme, tous les sacrifices qu'il a inspirés, tous les mystérieux secrets de notre nature qu'il nous a dévoilés, tous les rapports merveilleux qu'il a établis entre la terre et le ciel. » Il faut du moins constater « comme un fait que l'on ne peut plus nier, que le christianisme, en civilisant les peuples modernes, s'est lié d'une manière si intime à toute leur existence, que le beau comme le vrai doit se trouver pour eux dans le christianisme ; que les arts, qui sont l'expression de la société, doivent finir par peindre la société telle qu'elle est, et exprimer, pour être réellement attachants, les vérités et les sentiments qui se sont emparés de la pensée et du cœur de l'homme » ; qu'enfin « désormais nos poètes doivent devenir chrétiens sous peine d'être ridicules [1] ».

Mais le tort des romantiques « est de se figurer que le goût littéraire doit nécessairement changer avec l'objet de la littérature ; qu'il faut des règles toutes nouvelles pour traiter des sujets nouveaux », et que la révolution morale qui a détruit le paganisme « a détruit aussitôt le mérite des formes parfaites dont les écrivains supérieurs de l'antiquité surent revêtir leurs compositions [2] ».

Rejeter la littérature révolutionnaire qui introduit l'anarchie dans les lettres sous prétexte de tolérance, lui substituer une littérature qui reconnaisse le principe d'autorité en matière de goût, c'est-à-dire un *classicisme chrétien*, telles étaient les idées et les intentions dominantes de ces deux articles que Victor Hugo eut, à n'en pas douter, sous les yeux, quand il écrivit, en février 1824, la préface des *Nouvelles Odes*. Cette préface, en effet, ne prend toute sa valeur que si on la considère comme une réponse à ces articles ; mais réponse, chose curieuse, faite au nom du mennaisianisme mieux compris, et qui, par suite, est un appel adressé par Victor Hugo aux mennaisiens, un effort pour les attirer vers ce romantisme du premier Cénacle devenu maintenant son propre milieu littéraire.

L'auteur des articles avait reproché au romantisme d'être une

[1] *Mémorial catholique*, t. I, 2e livraison, février 1824, p. 100.

[2] *Ibid.*, 101.

littérature révolutionnaire. Et Victor Hugo répond en repoussant d'abord cette distinction arbitraire de romantique et de classique à laquelle il se refuse à attribuer aucun sens. Si par *classique* il faut entendre avec l'auteur des articles le vrai littéraire, l'ensemble des règles générales communes à toutes les littératures, il est évident que tous voudront être classiques. Mais alors « le *beau* dans Shakespeare est tout aussi classique (si *classique* signifie digne d'être étudié) que le *beau* dans Racine ; et le *faux* dans Voltaire est tout aussi romantique (si *romantique* veut dire mauvais) que le faux dans Calderon. Ce sont là de ces vérités naïves qui ressemblent plus encore à des pléonasmes qu'à des axiomes[1] ».

En quel sens peut-on qualifier de *révolutionnaire* cette littérature qu'on attaque avec tant d'instinct d'un côté (voilà pour les libéraux classiques) et si peu de sagacité de l'autre (voilà pour Salinis et le *Mémorial catholique*) ? Si l'on veut dire qu'elle est un produit de la révolution, la chose n'est pas niable. Comment pourrait-il en être autrement ? « Après une révolution politique qui a frappé la société dans toutes ses sommités et dans toutes ses racines, qui a touché à toutes les gloires et à toutes les infamies, qui a tout désuni et tout mêlé ; après une commotion effrayante et qui n'a rien laissé dans le cœur des hommes qu'elle n'ait remué, rien dans l'ordre des choses qu'elle n'ait déplacé », comment nul changement n'apparaîtrait-il dans l'esprit et le caractère d'un peuple[2] ? N'est-ce pas Lamennais lui-même, faut-il sous-entendre ici, qui a déclaré que « toujours les grands changements dans l'ordre politique concourent avec des changements semblables dans les opinions[3] ? »

Une révolution littéraire doit donc être le résultat de notre révolution politique. « La marche sombre et imposante des événements par lesquels le pouvoir d'en haut se manifeste aux pouvoirs d'ici-bas, l'unité éternelle de leur cause, l'accord solennel de leurs résultats, ont quelque chose qui frappe profondément la pensée. Ce qu'il y a de sublime et d'immortel dans l'homme se réveille en sursaut,

[1] *Odes et Ballades*, p. 11-12.
[2] *Ibid.*, p. 14.
[3] *Essai sur l'Indifférence*, I, 32.

au bruit de toutes ces voix merveilleuses qui avertissent de Dieu. » Concevant avec Lamennais la Révolution comme un fait providentiel, Victor Hugo considère comme providentielle aussi l'apparition des génies qui l'expriment ; et c'est à un article de Lamennais qu'il emprunte la formule qui traduira sa pensée : « Quelques âmes choisies recueillent cette parole et s'en fortifient. Quand elle a cessé de tonner dans les événements, elles la font éclater dans leurs inspirations, et c'est ainsi que les enseignements célestes se continuent par des chants. Telle est la mission du génie ; ses élus sont ces sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, et qui ne se tairont ni jour ni nuit[1]. » Opinion chère à Lamennais, dont l'expression empruntée à l'*Essai* a déjà servi d'épigraphe à l'Ode *le Génie*. « Les circonstances ne forment pas les hommes ; elles les montrent : elles dévoilent, pour ainsi dire, la royauté du génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement[2]. »

La littérature présente, telle que l'ont créée les Châteaubriand, les Staël, les *Lamennais*[3], est donc bien en un sens une littérature révolutionnaire, puisqu'elle est un produit de la révolution ; et c'est la première partie de la réponse de Victor Hugo.

Mais voici maintenant la seconde : cette littérature, quoiqu'en ait dit l'auteur des articles visés, « n'appartient en rien à la Révolution[4] ». Car elle peut en être en partie le résultat, elle peut être le produit

[1] *Odes et Ballades*, p. 16. Cf. l'épigraphe de l'article de Lamennais : *Du devoir dans les temps actuels* (*Nouveaux Mélanges*, p. 416 et seq.) : « Super muros tuos Jerusalem constitui custodes, tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt, etc... » (Isaïe, LXII, 6-7), Le passage est traduit à la fin de l'article : « Voici ce qui est écrit : « Jérusalem ! j'ai posé des gardes sur tes murs ; et, ni le jour, ni la nuit, à jamais, ils ne se tairont... » L'article a paru en 1823.

[2] F. de Lamennais — ap. V. Hugo — *Odes et Ballades*, p. 273.

[3] *Odes et Ballades*, p. 16.

[4] *Odes et Ballades*, *ibid.*

de ce formidable ébranlement, sans en être l'expression : « La société, telle que l'avait faite la Révolution, a eu sa littérature, hideuse et inepte comme elle ». Et c'est proprement la littérature révolutionnaire, la seule qui mérite ce nom. Mais « cette littérature et cette société sont mortes ensemble et ne revivront plus[1] ». C'est donc se méprendre étrangement que de confondre cette littérature morte avec la littérature nouvelle.

Elles diffèrent du tout au tout : car la jeune littérature qu'on présente comme anarchiste, est au contraire soumise à l'ordre, chrétienne, et, pour tout dire, vraie. « L'ordre renaît de toutes parts dans les institutions », et Lamennais[2] en a montré l'importance ; « il renaît également dans les lettres[3] ». Et comme Lamennais a prouvé que « la Religion, en forçant l'homme à obéir au pouvoir, assure la liberté des peuples[4] », Victor Hugo qui voit près de lui la charte unie au catholicisme restauré ajoute : « La religion consacre la liberté : nous avons des citoyens. La foi épure l'imagination », et sur ce point il est d'accord avec Salinis ; « nous avons des poètes[5] ». Cette littérature classique et chrétienne, c'est-à-dire vraie, que réclamait l'auteur des articles, elle existe donc, et c'est précisément cette jeune littérature que, par une étrange aberration, il combat : « La vérité revient partout, dans les mœurs, dans les lois, dans les arts. La littérature nouvelle est vraie[6]. » Parler de tolérance littéraire et d'anarchie en face de la *Muse française*, c'est commettre la plus grave erreur, c'est méconnaître l'effort de reconstruction qui la caractérise. De même que le retour à la vérité religieuse et politique a été ou sera bientôt le définitif résultat de la Révolution française, le retour à la vérité littéraire en est la conséquence ; car la littérature exprime cette société de demain qu'ont annoncée et qu'imposent aux générations futures les voix prophétiques du génie : « La littérature

[1] *Odes et Ballades*, *ibid.*
[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, 262 et seq.
[3] *Odes et Ballades*, p. 15.
[4] *Essai sur l'Indifférence*. I, 63. Cf. aussi I, 290-291 ; et surtout 326-328.
[5] *Odes et Ballades*, p. 15.
[6] *Ibid.*, p. 15.

actuelle que l'on attaque avec tant d'instinct d'un côté et si peu de sagacité de l'autre, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant de ruines récentes. Il faut le dire et le redire, ce n'est pas un besoin de nouveauté (comme Salinis semblait le croire en qualifiant la jeune école de *secte* littéraire) qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité, et il est immense[1]. » Lamennais n'avait-il pas déclaré que « la vérité est la vie, l'unique cause d'existence de l'homme et de la société[2] », et que « le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité[3] ? »

Mais pour que la littérature nouvelle soit *vraie* au sens mennaisien du terme, il faut qu'elle accepte le principe d'autorité. Salinis niait qu'elle le fît ; et Victor Hugo le soutient au contraire. Il adopte donc complètement la thèse de son adversaire qu'il veut rappeler à lui. Il est comme lui, et il veut être plus encore que lui, disciple de Lamennais. Salinis a déclaré que l'autorité de la tradition et de la raison commune doit être la seule règle du goût ; car le principe d'autorité est « si nécessaire, que rien sans lui ne subsiste ni dans l'ordre politique, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre religieux[4] » ; et qu'il « ne périt qu'avec la dernière vérité[5] ». Le *goût* en littérature ne peut pas plus être le sentiment particulier qu'il ne l'est en matière religieuse[6]. Que sera-t-il alors, sinon l'autorité de la raison commune ? Voilà ce qu'avec Lamennais proclamait le *Mémorial Catholique* et voilà ce que déclare aussi Victor Hugo ; c'est sur ce terrain qu'il se place pour défendre la poésie nouvelle ; mais tandis que l'auteur des articles prétendait qu'elle était révoltée, il soutient, lui, qu'elle est pleinement soumise à l'autorité : « Ce besoin de vérité, dit-il, la plupart des écrivains supérieurs de l'époque tendent

[1] *Odes et Ballades*, p. 16-17.
[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, *Introd.* 6.
[3] *Ibid.*, 3.
[4] *Essai sur l'Indifférence*, I, 143.
[5] *Ibid.*, I, 144.
[6] *Ibid.*, I, 150.

à le satisfaire. *Le goût qui n'est autre chose que l'autorité en littérature,* leur a enseigné que leurs ouvrages, vrais pour le fond, devaient être également vrais dans la forme ; sous ce rapport ils ont fait faire un pas à la poésie[1]. » Victor Hugo prend donc acte des réserves du *Mémorial* par rapport à la littérature classique. Nous avons entendu Salinis distinguer le *fond* de la *forme,* et déclarer que le *fond* classique était vrai, quoique la *forme* ne le fût pas ; telle est aussi l'opinion de Victor Hugo ; seulement les conclusions qu'il en tire sont — naturellement — tout à l'avantage de son école : « Les écrivains des autres peuples et des autres temps, dit-il, même les admirables écrivains du grand siècle, ont trop souvent oublié dans l'exécution le principe de vérité dont ils vivifiaient leur composition[2] ». Il y a donc des « fautes de vérité » dans « nos meilleurs auteurs[3] » ; fautes qui ne sont, en définitive, qu'un « défaut de goût[4] ». Défaut funeste qui a « introduit en France je ne sais quel genre faux, qu'on a fort bien nommé *le genre scolastique*, genre qui est au *classique* ce que la superstition et le fanatisme sont à la religion, et qui ne contrebalance aujourd'hui le triomphe de la vraie poésie que par l'autorité respectable des illustres maîtres chez lesquels il trouve malheureusement des modèles[5]. »

Ainsi l'école nouvelle est plus soumise à l'autorité qu'aucune ne le fut avant elle ; et elle ne s'oppose à la littérature dite classique que parce qu'obéissant la première à toutes les exigences du goût, c'est-à-dire de l'autorité, elle s'efforce d'être vraie dans la forme comme dans le fond.

Cet effort suppose du reste des initiatives qui le réalisent ; mais dans la détermination même de cette indépendance du poète, Victor Hugo ne se montre pas moins mennaisien que dans ses assurances de dévouement à l'autorité. L'*autorité* n'est pas, pour Lamennais, le principe d'action dans la société, mais elle pose les limites entre

[1] *Odes et Ballades*, p. 17.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 18.
[4] *Ibid.*, p. 19.
[5] *Ibid.*, p. 19.

lesquelles la raison individuelle peut agir[1] ; celle-ci est toujours l'élément moteur, mais qui, sans règles, risquerait de s'égarer. Aussi Victor Hugo considère-t-il « les règles comme la limite qu'il ne faut jamais franchir, et non comme le sentier qu'il faut toujours suivre. Elles rappellent incessamment la pensée vers un centre unique, le *beau*, mais elles ne le circonscrivent pas. Les règles sont en littérature ce que sont les lois en morale : elles ne peuvent tout prévoir. Un homme ne sera jamais réputé vertueux parce qu'il aura borné sa conduite à l'observance du Code. Un poète ne sera jamais réputé grand, parce qu'il se sera contenté d'écrire suivant les règles. La morale ne résulte pas des lois, mais de la religion et de la vertu. La littérature ne vit pas seulement par le goût (que Victor Hugo d'accord avec Salinis a considéré, selon la doctrine de Lamennais, comme l'autorité en littérature), il faut qu'elle soit vivifiée par la poésie et fécondée par le génie[2] ».

La littérature du XVIIe siècle, faute d'avoir été pleinement chrétienne en un siècle chrétien, a donc en partie failli à sa tâche. Si elle eût invoqué le christianisme, si « ses poètes eussent été ce qu'étaient ceux des temps primitifs, des prêtres chantant les grandes choses de leur religion et de leur patrie », les « doctrines sophistiques » du XVIIIe siècle n'auraient pu triompher. La religion aurait trouvé un abri « dans le sanctuaire des lettres ». « Le goût national, accoutumé à ne point séparer les idées de religion et de poésie, eût répudié tout essai de poésie irréligieuse, et flétri cette monstruosité non moins comme un sacrilège littéraire que comme un sacrilège social. Qui peut calculer ce qui fût arrivé de la *philosophie*, si la cause de Dieu, défendue en vain par la vertu, eût été aussi plaidée par le génie » ? Mais, par malheur, notre littérature « était plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocratique que d'une société monarchique et chrétienne ». Aussi fut-il facile aux « philosophes » de

[1] « Le principe d'action ou la foi ». (*Essai sur l'Indifférence*, I, 53). Cette distinction deviendra plus tard, dans l'*Essai d'un système de Philosophie catholique*, la distinction de l'*ordre de foi* et de l'*ordre de conception*. Cf. mon édition de cet ouvrage de Lamennais, resté jusqu'ici inédit, (1 vol. grand in-16, Bloud et Cie éd.)

[2] *Odes et Ballades*, p. 20, n.

« chasser des cœurs une religion qui n'était pas dans les esprits [1] ». Le classicisme doit mourir et faire place à la jeune littérature, parce qu'il n'est pas chrétien.

V. Hugo cherche donc à prouver dans cette préface, qu'en définitive, condamner la littérature nouvelle, c'est ne pas être assez mennaisien. Quelle inconséquence en effet de la part d'un disciple de Lamennais, si, d'une part, l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* est un des trois plus illustres représentants de la nouvelle école ; si, d'autre part, les théories littéraires sur lesquelles s'appuie le Cénacle concordent parfaitement avec les doctrines de Lamennais ! C'est donc au nom de Lamennais que Victor Hugo rejette la *scolastique* littéraire, véritable superstition, et c'est en son nom encore qu'il rappelle à ce disciple qui l'avait trop oublié, que l'autorité des règles marque des limites à l'action qu'elle circonscrit, mais par elle-même est incapable de rien produire si le génie ne l'anime.

La conclusion de Victor Hugo n'est pas moins significative : la tâche du poète doit être de réparer le mal fait par les sophistes du XVIIIe siècle : « *Il doit marcher devant les peuples comme une lumière* et leur montrer le chemin. *Il doit les ramener à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur ;* et, pour que sa puissance leur soit douce, il faut que toutes les fibres du cœur humain vibrent sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu [2] ».

C'est à la suite de Lamennais, sous l'influence directe de sa théorie de l'inspirarion, que Victor Hugo adopte pour la première fois cette attitude qu'il ne quittera plus désormais, du poète-prophète, flambeau de l'humanité devant laquelle il porte la lumière du vrai. Nourri de ses doctrines, pour répondre — au nom même de sa pensée mieux comprise — à ceux qui avaient voulu s'en faire les interprètes en littérature à l'heure de l'épanouissement du premier Cénacle, en 1824, Hugo met aux pieds de Lamennais *la littérature nouvelle*.

[1] *Odes et Ballades*, p. 20-21.
[2] *Ibid.*, p. 21.

CHAPITRE II

Lamennais et les *Odes et Ballades* : L'art et la liberté.

I. *Intimité de Lamennais et de Victor Hugo ; le voyage en Suisse et l'inspiration religieuse chez Victor Hugo.* — II. *L'évolution libérale du mennaisianisme : la liberté dans l'ordre.* — III. *La préface des « Odes et Ballades » : la liberté dans l'art.*

I

Intimité de Lamennais et de Victor Hugo ; le voyage en Suisse et l'inspiration religieuse chez Victor Hugo.

Lamennais sut gré à Victor Hugo d'un tel effort et d'une telle attitude ; nous ne pouvons en douter. Leurs relations deviennent plus intimes et, par exemple, le 6 septembre 1824, à peine revenu de son voyage en Italie, Lamennais invite le poète à dîner avec lui [1].

Ses disciples sont moins bienveillants : les préventions du *Mémorial Catholique* contre le romantisme persistent, et la livraison de janvier 1825 contient, avec des vœux ironiques à l'adresse des romantiques, un article véhément dans lequel O'Mahony qualifie l'*Eloa* d'Alfred de Vigny de « monstruosité impie [2] ». Hugo devait paraître quelque peu suspect dans un milieu aussi intransigeant, et l'on rencontre, en feuilletant le *Mémorial*, plus d'un avertissement voilé à son adresse [3], ou à l'adresse des jeunes écrivains qui, à son exemple, se rapprochaient de la nouvelle école. Il reste que la pro-

[1] *Catalogue Bovet*, n° 810.

[2] *Mémorial catholique*, t. II, 1re livraison, janvier 1825, p. 7-8.

[3] *Ibid.*, p. 136.

tection de Lamennais impose le silence sur son compte ; et certes il en était digne. Comment aurait-on pu attaquer tant de génie joint à tant de vertu ? Celui qui aurait alors pénétré dans le « modeste et charmant réduit de la rue de Vaugirard » aurait vu, « dans un tout petit salon, un jeune père et une jeune mère balançant dans leurs bras un enfant de quelques mois, et lui enseignant à joindre ses petites mains pour la prière en face de quelques jolies copies et gravures des madones et des enfants-Jésus de Raphaël[1] ». C'était sur cet intérieur pieux, où régnait la félicité la plus pure et la plus complète, que Lamennais veillait discrètement : pouvait-il mieux placer son intérêt ?

On remarquera le caractère affectueux des lettres qu'ils échangent durant cette période[2]. Pendant le voyage en Suisse que le poète et sa femme avaient entrepris après le sacre en compagnie de Nodier et de Mme Nodier, Lamennais, qui l'année précédente avait suivi le même itinéraire pour se rendre en Italie, félicite Hugo, dans une lettre du 4 novembre 1825, sur la manière dont il emploie son temps. Il se plaît à évoquer pour lui les souvenirs de son récent voyage : « Genève, au bord de son lac, triste, froide, pesante, élevant de temps en temps un cri aigre et discordant », semblable « à un cormoran sur un rocher », ou la campagne de Rome si vivante pour l'imagination sous son apparence désolée : « Quand le soir on passe devant le tombeau de Métella et les catacombes de Saint-Sébastien, et qu'à travers les ombres de vingt siècles, seuls habitants de cette solitude, on arrive au Mont-Sacré, tout ce qui se remue dans l'âme est inexprimable. Pas une chaumière, pas un arbre, quelques aigles qui planent sur ce sol désert, où une multitude de petites collines, semblables aux flots de la mer, forment d'immenses ondulations, une lumière douce et moelleuse qui s'épaissit pour devenir la nuit, voilà tout, mais c'est Rome encore avec sa puissance, avec son empire, et vous êtes subjugué par son fantôme même ». Puis ce sont des confidences de Lamennais sur sa situation personnelle, ses affaires alors très

[1] Cf. Lair, *Un maître de Sainte Beuve* (*Correspondant*, 25 avril 1900).
[2] Lettre du 26 mars 1825.

embarrassées et ses dettes, sur un ton familier et de complète intimité[1].

Cette amitié porte encore ses fruits : le récit de voyage que Victor Hugo écrivait alors manifeste — on n'en sera pas surpris — une inspiration surtout religieuse[2]. S'il s'étonne que deux armées aient pu franchir les Alpes et voyager par des routes qui semblent souvent refuser de l'espace et de la solidité aux pieds aériens du chamois, il en trouve l'explication « dans la puissance que Dieu a donnée à l'intelligence de l'homme[3] ». Plus loin, saisi d'admiration en présence d'une montagne écroulée, semblable à un géant de granit abattu, il oppose « les monuments de l'homme », qui semblent si peu de chose, à « ces édifices merveilleux qu'une main puissante éleva sur la surface de la terre, et dans lesquels il y a pour l'âme comme une nouvelle manifestation de Dieu ![4] » Il envie les Suisses de pouvoir confier à de tels monuments leurs « souvenirs de gloire, de *religion* et de liberté ! Comment pourraient s'effacer ces saintes traditions, quand rien de ce qui les rappelle ne peut périr ?[5] » Il en profite pour flétrir encore avec Nodier — comme il l'avait déjà fait dans la *Bande Noire* — les destructeurs de nos vieilles cathédrales : car il peut être traditionaliste avec Nodier autant qu'avec Lamennais : « Les ouvrages de Dieu vivent, dit-il, ceux de l'homme durent, et que durent-ils ?[6] » Il écoute religieusement, l'âme emplie d'une inexprimable émotion, une procession qui répète à travers la montagne « les litanies de Sainte Marie, mère de Dieu[7] ». Tous les bruits des Alpes se mêlaient alors : « Mais, pour mon âme, aucune de ces formidables voix des montagnes ne parlait aussi haut que la voix de ces pauvres pâtres implorant le nom d'une vierge.

« Quelle puissance, ajoute-t-il en bon mennaisien pour qui toute

1 *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, II, 150-152.
2 *Ibid.*, II, 122 et seq.
3 *Ibid.*, II, 124.
4 *Ibid.*, II, 132.
5 *Ibid.*, II, 133.
6 *Ibid.*, II, 133.
7 *Ibid.*, II, p. 143.

pensée religieuse s'achève en considérations sociales, quelle puissance que celle qui fait sortir, le même jour, à la même heure, le pape et l'éclatante légion des cardinaux des portes dorées de Saint-Pierre de Rome, le cortège royal du riche portail de Notre Dame de Paris, et de leur indigent presbytère oublié dans la vallée, l'humble procession des montagnes de Chamonix ? Quelle intelligence que celle qui peut, au même instant, donner la même pensée à tout un monde ! [1] »

L'inspiration religieuse de Victor Hugo n'a jamais été plus vivante ni plus sincère.

II

L'évolution libérale du mennaisianisme : la liberté dans l'ordre.

C'est que l'accord entre Lamennais et Victor Hugo est toujours aussi complet ; fait remarquable et tout à l'honneur du poète, car le prêtre voit, dans le courant de 1825, à la suite de ses articles relatifs à la *loi sur le Sacrilège* [2] et aux *Procès du Constitutionnel et du Courrier* [3], puis du premier volume de sa *Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* [4], une véritable coalition des libéraux et des gallicans se former contre lui. Dans le premier en date de ces écrits, Lamennais attaquait avec une extrême violence un projet de loi qui avait à ses yeux le défaut capital d'assimiler la

[1] *Victor Hugo raconté*, II, 143-144.

[2] *Du projet de loi sur le Sacrilège*, présenté à la Chambre des Pairs le 4 janvier 1825. Cette brochure parut au Bureau du *Mémorial catholique* à la fin de janvier 1825. Elle est reproduite dans les *Nouveaux Mélanges* de Lamennais, p. 470-498.

[3] *Quelques réflexions sur le procès du Constitutionnel et du Courrier en 1825*, et sur les arrêts rendus à cette occasion par la cour royale, Paris, au Bureau du *Mémorial catholique*, décembre 1825. Une broch. in-8 reproduite dans les *3e Mélanges* de Lamennais, p. 1-34.

[4] *De la Religion*, etc.., 1re partie, 1 vol. in-8, Paris, 1825, au Bureau du *Mémorial catholique*.

religion catholique aux autres cultes, et, sous couleur de protéger la religion, de proclamer l'athéisme légal, puisqu'il supposait que toutes les religions pratiquées en France sont également vraies, c'est-à-dire, au fond, indifférentes ou également fausses : « Quelle touchante *égalité*, s'écriait-il, qui unit dans la même protection la *croyance* du chrétien qui adore Jésus-Christ, et la *croyance* du Juif qui le blasphème ; la *croyance* du catholique qui reconnaît son Dieu sous les apparences de l'hostie consacrée, et la *croyance* du protestant pour qui cette hostie n'est qu'un morceau de pain ! »[1] Dès lors que le catholicisme était reconnu comme religion de l'Etat, c'est-à-dire du moment où l'Etat en faisait profession, il le reconnaissait comme la seule religion véritable, et une loi sur *le sacrilège* ne pouvait plus avoir trait qu'au catholicisme ; il fallait donc qu'il intervînt pour les autres cultes une loi distincte et séparée, qui « aurait simplement statué sur les vols et autres délits commis dans les lieux où se célèbrent ces cultes[2] ». Ne pas obtenir, en la circonstance, un traitement spécial, constituait pour le catholicisme une véritable oppression, puisqu'après l'avoir reconnu *vrai*, on l'assimilait à des cultes reconnus indifférents ou faux, ce qui équivalait à nier sa vérité, après l'avoir avouée, « à opprimer la vérité ». Mais cette logique rigoureuse, qui devait avoir naturellement pour effet de lui mettre à dos les gallicans et les libéraux, était présentée par Lamennais sous une forme si rude et si incisive, elle atteignait si cruellement, dans les considérants qui l'accompagnaient, M. de Peyronnet, le garde des sceaux, maladroit auteur du projet, qui, pour se défendre, avait osé assimiler les édifices consacrés au culte « *aux lieux qui servent d'asile à nos animaux domestiques*[3] » ; la Chambre des Pairs tout entière, dans laquelle aucune voix ne s'était élevée « contre cette comparaison, sans exemple depuis l'origine du monde[4] » ; Portalis, le rapporteur, embarrassé dans ses raisonnements abstraits,

[1] *Nouveaux Mélanges*, 1 vol. in-8, Paris, 1826, à la Librairie Classique Elémentaire, p. 497-498.

[2] *Ibid.*, p. 475.

[3] *Ibid.*, p. 472.

[4] *Ibid.*, p. 472.

en perpétuelle contradiction avec lui-même, et, « comble de l'art et du bonheur », réunissant « dans une seule phrase, toute la substance de *l'Emile* et du *Contrat Social*[1] » ; l'archevêque de Paris, timide, faible devant la révolution, se risquant à peine à demander vaguement « *quelque avantage*[2] » pour la religion de l'Etat ; cette logique passionnée, dis-je, frappait si rudement ceux qu'elle visait, que ministère, gallicans, libéraux, catholiques modérés, attaqués avec une violence inouïe du côté où ils n'attendaient pas les coups, lancèrent de toutes parts contre l'auteur leurs protestations irritées.

Ce fut bien pis quand, le 12 février, parut la brochure de Lamennais relative au *Projet de loi sur les Congrégations religieuses de femmes*[3], présenté à la Chambre des Pairs par Mgr d'Hermopolis. L'auteur déclarait inouïs certains des considérants dont Mgr Frayssinous avait appuyé son projet, son désir de calmer les *alarmes* que pourrait faire naître « la reconnaissance légale de tant de communautés religieuses», sa hâte « d'offrir toutes les garanties désirables contre leurs inconvénients présumés[4] » et surtout la déclaration que parmi les « choses les plus délicates », on doit placer « l'enregistrement des bulles de nos premiers pasteurs, c'est-à-dire les actes émanés directement du Saint-Siège remplissant le premier de ses devoirs[5] ». « Ce sont là, disait-il, des choses inouïes, lorsqu'elles sont présentées par un évêque comme toutes simples et toutes naturelles[6] ». « Cette sagesse douce et tolérante qui attire les suffrages les plus éloignés[7] » lui semblait révoltante ; n'aboutit-elle pas à sacrifier les droits du Saint-Siège, seul juge en ces matières, à un prétendu *droit commun* en vertu duquel le Conseil d'Etat pourrait refuser aux congrégations l'existence légale, à moins qu'elles ne se conforment à ses règle-

[1] *Nouveaux Mélanges*, p. 475.

[2] *Ibid.*, p. 476.

[3] Brochure parue le 12 février 1825, au Bureau du *Mémorial catholique*. Reproduite dans les *Nouveaux Mélanges*, p. 499-532.

[4] *Nouveaux Mélanges*, p. 504.

[5] *Ibid.*, p. 505.

[6] *Ibid.*, p. 506.

[7] *Ibid.*, p. 510.

ments touchant la juridiction spirituelle, ce qui constitue un véritable empiètement de la puissance civile [1] ?

Passant ensuite au détail du projet, il le montrait finissant par mettre toutes les congrégations sous la dépendance entière des ministres, sans leur laisser qu'une existence précaire, selon le bon plaisir du pouvoir civil [2]. Et c'est ainsi que, conduit à prendre une attitude purement catholique et ultramontaine, Lamennais s'acheminait vers le catholicisme libéral et voyait tous les partis se soulever contre lui. Dès le 27 février, le baron de Vitrolles lui mandait de Paris qu'il aurait bien de la peine à lui citer un seul assentiment [3] ; et les choses en vinrent bientôt au point que Lamennais pouvait se dire journellement déchiré par tous les journaux à une ou deux exceptions près ; encore, ajoutait-il, ce sont des exceptions de silence. Aussi appréciait-il vivement la fidélité persistante de Victor Hugo. Décidé d'ailleurs à aller jusqu'au bout — il devait le montrer bientôt en publiant, quelques mois après, la seconde partie de son ouvrage sur la *Religion*, — il lui exprimait, dans une lettre du 22 décembre 1825, sa reconnaissance émue :

« Mille et mille grâces de votre obligeance, mon cher ami. Vous me rendez un service d'autant plus grand, que je ne connais que vous qui puissiez me le rendre. Je n'ai d'accès nulle part ; il n'y a guère que le bon Dieu qui, j'espère, ne me repousse pas. Et pourtant qu'ai-je fait ? ai-je varié ? Ce que je dis aujourd'hui, ne l'ai-je pas dit toujours ? Que les hommes en pensent ce qu'ils voudront, je ne leur sacrifierai ni la vérité, ni ma conscience ; et s'il y a une voix dans la tombe, on entendra encore sortir de la mienne les mêmes paroles.

« Veuillez remercier de ma part M. Nodier, et celui de vos amis que vous ne me nommez pas, et qui a bien voulu m'accorder une annonce. J'attends impatiemment et votre prose et vos vers. Tout

[1] *Nouveaux Mélanges*, p. 508 et p. 513 et seq.

[2] *Ibid.*, p. 511 et seq.

[3] *Correspondance inédite* entre Lamennais et le Baron de Vitrolles publiée par Eug. Forgues, Paris, Charpentier, 1886, in-8, p. 141.

ce qui vient de vous m'est cher, et parce que c'est beau, et parce que c'est de vous. On a dû vous envoyer de ma part une petite brochure que j'ai cru devoir faire à l'occasion des derniers arrêts de la Cour royale[1]. Je travaille en ce moment à l'ouvrage dont vous avez vu la première partie, sur la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.

« Quand j'aurai fini, c'est-à-dire dans deux mois environ, j'irai vous voir, ce qui me sera, je vous assure, un grand plaisir. Il faut que nous nous embrassions avant la tempête qui s'approche, et qui peut nous séparer pour longtemps. Offrez, je vous prie, mes hommages à Mme Hugo, et caressez pour moi vos petits enfants.

« Adieu, cher Victor, croyez que je vous aime tendrement,

« F. de la M[2]. »

Jamais les relations entre le jeune poète et le prêtre n'avaient été plus affectueuses ni plus intimes. Lamennais écrit encore à Victor Hugo un peu avant l'apparition du volume qui devait déchaîner contre lui les fureurs qu'il avait prévues[3]. Et quelques jours après cette retentissante publication qui lui vaudra bientôt un procès célèbre, il va le voir, et, ne l'ayant pas trouvé chez lui, il lui écrit, sur le dos d'une lettre à lui adressée, le billet inédit suivant :

« Je regrette bien, cher Victor, et pourtant je suis enchanté de ne vous avoir pas trouvé ; votre absence me rassure sur votre santé. Je vais m'absenter moi-même pour une quinzaine de jours, le procès qu'on m'intente m'obligeant à un petit travail. Remerciez pour moi mille et mille fois M. Nodier. A part le bien qu'il dit du pauvre traducteur, son article est admirable ; tout le monde l'a jugé ainsi. Adieu, très cher. Faites, je vous prie, agréer mes hommages à Mme Hugo[4]. »

[1] Il s'agit de la brochure *sur le procès du Constitutionnel et du Courrier*, parue en décembre 1825. Cf. p. h.p. 79.

[2] Lettre reproduite en fac similé dans l'*Autographe*, 1 vol. in-4°, Paris, 1864, p 238.

[3] Lettre du 26 mars 1826.

[4] *Inédit*. Communiqué par M. Paul Meurice.

Ces relations et la persistante influence qui en résulte vont marquer de leur empreinte les œuvres du poète. Aussi n'est-il pas inutile de rappeler ici quelle orientation nouvelle subit alors cette pensée de Lamennais qui entraîne si constamment celle de Victor Hugo dans son orbite.

Il s'était demandé dans sa brochure : *Du projet de loi sur les congrégations religieuses de femmes :* « Pourquoi n'y a-t-il de liberté que pour le mal et ce qui produit le mal[1] ? » Le 25 décembre 1825, dans ses *Réflexions sur le procès du Constitutionnel et du Courrier*, il montrait que les efforts tentés pour transformer la déclaration de 1682 en loi de l'Etat n'allaient à rien moins qu'à constituer « une oppression *privilégiée* pour la religion de l'état[2] », puisqu'elle imposerait aux catholiques, du fait même de leur foi, une loi à laquelle échapperaient les dissidents, loi du reste en contradiction formelle avec les croyances catholiques. Il insistait sur ce fait qu'une telle situation « ravirait aux catholiques la liberté dont jouissent les autres membres de la société, et suspendrait pour eux toutes les lois politiques auxquelles on semble, disait-il, attacher le plus de prix[3] ». Il se déclarait donc prêt à user de la liberté que lui conférait la charte, de discuter et de combattre la déclaration de 1682.

Son attention se trouvait désormais dans les applications spécialement attirée sur la question de la liberté : l'oppression de l'Eglise, de mieux en mieux constatée, lui apparaissait comme l'oppression du genre humain dont la Religion garantit seule l'indépendance ; et s'il combattait avec tant d'acharnement le gallicanisme, c'est qu'une religion dépendante du pouvoir civil lui semblait la consécration même de la tyrannie. Ses réflexions l'amenaient donc à concevoir qu'une liberté complète vaut mieux pour l'Eglise qu'une profession publique de ses doctrines par l'Etat, déguisant mal une servitude réelle. Les circonstances le conduisaient à insister particulièrement sur cette partie des doctrines déjà contenues dans l'*Essai* : la licence

[1] *Nouveaux Mélanges*, p. 502.

[2] *Troisièmes Mélanges*, Paris, Daubrée et Cailleux, in-8, 1835, p. 30.

[3] *Ibid.*, p. 30-31.

diffère de la liberté, qui est la soumission à l'ordre[1]; cet ordre, n'étant que le vrai dans ses applications sociales, est tout entier contenu dans la Religion, c'est-à-dire dans l'ensemble des lois exprimant la nature des êtres et leurs rapports, et, par suite, athéisme est pratiquement synonyme d'anarchie[2]; le protestantisme qui n'a rien à conserver, ni dogme, ni discipline, n'a point de raison de résister aux empiètements du pouvoir civil, et, par conséquent, il est esclave de la puissance temporelle, tandis que l'Eglise catholique est indépendante par sa nature[3]; enfin les gouvernements, en cherchant à faire de la loi divine la règle des individus, mais non des actions publiques, constituent le despotisme[4].

Le *Mémorial catholique* marchait à sa suite dans cette voie. Le comte Ernest de Beauffort y publiait, en septembre 1826, sous le titre : *De l'alliance du Pouvoir et de la Liberté*, un article dans lequel il montrait que la liberté véritable réside dans l'obéissance à la loi religieuse, « loi principe et loi suprême de toutes les lois humaines[5] ». Car « le besoin de la liberté n'est autre que le sentiment de l'ordre, et lorsque les méchants réclament la liberté du mal, les bons réclament la liberté du bien[6] ». — « L'homme qui agit selon les pensées, selon les sentiments de l'ordre est parfaitement libre[7]. » Par suite, « un pouvoir protecteur de la vraie liberté est le seul qui convienne à la société, et particulièrement à l'état de société où nous sommes. Il faut un pouvoir investi d'une grande puissance morale sans force matérielle, et qui offre la plus haute garantie contre les abus, en un mot, un pouvoir spirituel.

Les développements de la liberté, concluait l'auteur, nous amènent nécessairement à reconnaître le pouvoir suprême du Chef de l'Eglise, l'unité féconde dont émane toute civilisation[8]. »

[1] *De la Religion*, 1re partie, p. 23.

[2] *Ibid.*, 48-49.

[3] *Ibid.*, 2e partie, p. 9.

[4] *Ibid.*, 253.

[5] *Mémorial catholique*, septembre 1826, p. 185.

[6] *Ibid.*, 186.

[7] *Ibid.*, 187.

[8] *Mémorial catholique*, septembre 1826, p. 188.

Le point de vue inexprimé et sous-jacent à ces attitudes caractéristiques, Lamennais allait bientôt lui donner sa formule, dans ce passage célèbre d'une lettre du 22 décembre 1826 : « Parmi les libéraux honnêtes, et il y en a beaucoup de cette espèce dans les provinces religieuses, il règne une disposition d'esprit qui serait fort heureuse en un autre temps. Ils ne voient rien à quoi se rattacher, ni doctrines, ni intérêts, et cela les rapproche de l'Eglise qui offre seule cette stabilité qu'ils n'aperçoivent nulle part ailleurs. L'essentiel serait de leur montrer que le christianisme est compatible avec tous les désirs sages, qu'il ne livre pas les peuples au pouvoir comme de vils troupeaux ; qu'il protège et maintient tous les droits ; qu'en lui seul est la garantie de toutes les libertés légitimes. Ces hommes-là repoussent avec terreur un servile gallicanisme. Ils prêteraient une grande force à l'ordre public, un puissant appui à l'Eglise, si *ceux qui doivent parler* croyaient à ce devoir et le remplissaient dans toute son étendue. Le monde a changé ; il cherche un maître : il est orphelin, il cherche un père. Le trouvera-t-il ? Voilà la question [1] ».

Aussi, dès le mois de janvier 1827, le *Mémorial Catholique* allait-il prendre hautement position contre le projet de loi concernant la liberté de la presse, protestant que le clergé n'était nullement intéressé, comme quelques feuilles l'insinuaient, au succès du projet, et refusant de « laisser confondre ainsi dans l'opinion publique les intérêts particuliers du ministère avec les intérêts de la religion, essentiellement différents. Le clergé, continuait l'auteur, désire et demande la liberté pour toutes les discussions sérieuses, parce que, dans l'état d'anarchie intellectuelle où nous vivons, c'est le seul moyen qui permette d'éclaircir les questions qui remuent le monde, et de préparer le rapprochement des esprits et le triomphe de la vérité [2] ». Retenons surtout cette formule remarquable : « La liberté de discussion, qui conduit incessamment la philosophie à son

[1] *Correspondance inédite de Lamennais publiée par Forgues*, 2 vol. in 8, Paris, Paulin et Le Chevalier, 1858, I, 217.

[2] *Mémorial Catholique*, janvier 1825, p. 6

dernier terme, comme elle y a conduit le protestantisme, sert très réellement, malgré les apparences contraires, la cause du christianisme [1]. »

Ordre et liberté, telle est désormais la devise des mennaisiens.

III

La Préface des « Odes et Ballades » : la liberté dans l'art.

Que Victor Hugo recueillît l'écho de toutes ces préoccupations qui agitaient si vivement alors Lamennais et son entourage, il est impossible d'en douter, sachant les étroites relations qui continuaient à les unir. On ne s'étonnera donc pas qu'un motif domine la préface du 3e volume de ses poésies [2], qui parut au mois d'octobre 1826 sous le titre d'*Odes et Ballades*, la question des rapports de l'ordre et de la liberté dans l'art ; et l'on s'expliquera pourquoi ce sujet, posé en termes mennaisiens, est aussi traité par Hugo en conformité avec les doctrines de Lamennais.

« La pensée est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement [3] », déclare-t-il. Mais il ne faudrait pas croire « que cette liberté doive produire le désordre [4] ». Pour illustrer sa pensée, le poète oppose le jardin de Versailles, où tout est artificiel, à une forêt primitive du Nouveau Monde : « Où est l'ordre ? Où est le désordre ? Là, l'ordre naturel contrarié, interverti, bouleversé, détruit [5] » par les classiques, qui ont commis la faute signalée par Lamennais : « Quelquefois à la législation naturelle, l'homme veut en substituer une factice. C'est comme s'il tentait de changer sa nature [6] » et celle des êtres semblables à lui. « Ici,

[1] *Mémorial Catholique* janvier 1825, p. 7.

[2] *Odes et Ballades*, éd. Hetzel-Quantin, in-8, p. 23-29.

[3] *Ibid.*, p. 24-25.

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 25.

[6] *Essai sur l'Indifférence*, I, 221.

au contraire, continue Victor Hugo, — et la forêt du Nouveau Monde dont il nous décrit maintenant les richesses symbolise la nouvelle école littéraire, — ici tout obéit à une loi invariable, un Dieu semble vivre en tout [1] ». Lamennais n'a-t-il pas écrit : « La nature qui est immuable, parce qu'elle n'est que l'ordre immuablement voulu de Dieu, impose à l'homme des lois immuables comme elle ; lois nécessaires... ; hors d'elles, il n'y a que désordre [2] ? » Et croyez bien que si Victor Hugo nous donne maintenant à choisir « du chef-d'œuvre du jardinage ou de l'œuvre de la nature,... d'une littérature artificielle ou d'une poésie originale [3] », c'est à la suite de Lamennais et par application et transposition des doctrines de l'auteur de l'*Essai,* si ardent à condamner l'effort pour s'établir arbitrairement en société avec Dieu en combinant des formes de gouvernement et en inventant des constitutions, c'est-à-dire en substituant « l'agitation du désordre à la place de la tranquillité de l'ordre [4] » ; pensée si souvent exprimée par Lamennais, et que nous retrouvons encore un peu plus loin, sous une forme assez analogue, dans la condamnation des constitutions artificielles et des rapports arbitraires de l'esprit substitués aux rapports nécessaires, aux lois simples qui s'établissent d'elles-mêmes [5].

Aussi, de même que Lamennais attend désormais de la liberté politique la production naturelle de l'ordre et de la véritable liberté, qui est la soumission à l'ordre [6], Victor Hugo compte sur la liberté littéraire pour ramener l'art à la nature, au vrai, à l'ordre (ce sont expressions synonymes dans le système mennaisien), qui se concilie avec la liberté : « Ce qu'il est très important de fixer, dit-il, c'est qu'*en littérature comme en politique* l'ordre se concilie merveilleusement avec la liberté ; *il en est même le résultat* [7] ». En effet, la

[1] *Odes et Ballades*, p. 26.
[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, 22.
[3] *Odes et Ballades*, p. 26.
[4] *Essai sur l'Indifférence*, I, 222.
[5] *Ibid.*, I, 260.
[6] *Ibid.*, I, 325-328.
[7] *Odes et Ballades*, p. 26.

servitude consiste, non dans l'obéissance à l'autorité, ce qui est au contraire la seule liberté véritable, mais dans l'asservissement à une autorité dépourvue de droit[1] ». Cette autorité arbitraire, c'est, pour Victor Hugo, l'autorité prétendue *des règles* : « Il faut bien se garder de confondre l'ordre avec la régularité. La régularité ne s'attache qu'à la forme extérieure, l'ordre résulte du fond même des choses, de la disposition intelligente des éléments intimes d'un sujet. La régularité est une combinaison matérielle et purement humaine ; l'ordre est pour ainsi dire divin. La régularité est le goût de la médiocrité ; l'ordre est le goût du génie[2] ».

Mais « la liberté ne doit jamais être l'anarchie[3] ». — « Car l'anarchie, selon l'*Essai*, n'est que le choc de tous les pouvoirs particuliers dont chacun cherche à prévaloir[4] », et, par suite, elle est souverainement opposée à l'ordre. « Le poète ne doit avoir qu'un modèle, déclare Victor Hugo en terminant, la nature ; qu'un guide, la vérité[5]. » Il doit écrire « avec son âme et avec son cœur ». Et il ne doit étudier que deux livres, « la Bible et Homère », qui sont deux mondes pour la pensée, puisqu'on y retrouve toute la création « considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible, par l'esprit de Dieu[6] ».

Sainte-Beuve n'avait donc pas tort, — peut-être même avait-il raison plus encore qu'il ne le croyait lui-même — de proclamer Victor Hugo le *Lamennais de la poésie*. Ce qualificatif qu'il lui appliquait dans le premier des deux articles que le *Globe* de janvier 1827 consacra aux *Odes et Ballades*[7], au moment où le *Mémorial Catholique* protestant contre le projet de loi sur la liberté de la presse, se posait, dans son numéro de janvier 1827, en partisan de la liberté, Victor Hugo allait bientôt le mériter d'une façon plus évidente

1 *Essai sur l'Indifférence*, I, 57.
2 *Odes et Ballades*, p. 26.
3 *Ibid.*, p. 27.
4 *Essai sur l'Indifférence*, I, 270.
5 *Odes et Ballades*, p. 29.
6 *Ibid.*, p. 29.
7 *Premiers Lundis*, I, 170.

encore : « Le clergé, disait le *Mémorial*, désire et demande la liberté pour toutes les discussions sérieuses, parce que, dans l'état d'anarchie intellectuelle où nous vivons, c'est le seul moyen d'éclaircir les questions qui remuent le monde, et de préparer le rapprochement des esprits et le triomphe de la vérité [1] ». Un nouvel horizon s'ouvrait : dans la Préface des *Odes et Ballades*, en octobre 1826, Victor Hugo annonçait l'intention de développer ailleurs ce qu'il se bornait à y indiquer [2]. La *préface de Cromwell* allait tenir cette promesse.

[1] *Mémorial Catholique*, janvier 1827, p. 6.
[2] *Odes et Ballades*, p. 28.

CHAPITRE III

La Préface de Cromwell : les trois motifs mennaisiens de la Préface.

(Septembre-Octobre 1827.)

I. *La théorie de la société.* — II. *La théorie de la religion chrétienne et de son influence sur la littérature.* — III. *Libéralisme littéraire et libéralisme social.*

La *Préface de Cromwell* fut écrite à la fin de septembre et dans le courant d'octobre 1827 [1]. A cette époque l'influence de Lamennais sur Victor Hugo était encore très active. Elle avait trouvé un appui et un complément dans la pratique discrète de Bonald. J'en trouve dans *Volupté* un bien curieux indice : Sainte-Beuve — Amaury, parlant du marquis de Couaën, qui tient assurément la place de Victor Hugo dans le roman, nous fait la confidence suivante : « Le premier jour que je l'allai visiter, quand nous entrâmes dans sa bibliothèque, un livre récent était ouvert sur la table : j'en regardai le titre, j'y cherchai le nom de l'auteur, depuis célèbre : « Quel est ce gentilhomme de l'Aveyron ? lui dis-je. — Ah ! répondit-il, une de mes connaissances de jeunesse dans le Midi [2], une profonde tête, et opiniâtre ! Toutes les théories de morale et de politique supposaient je ne sais quel sauvage de l'Aveyron, et n'eussent pas été fâchées de nous ramener là : mais voici que l'Aveyron leur gardait un gentilhomme qui mettra à la raison philosophes et sauvages. « Ce furent ses paroles mêmes [3] ».

[1] *Correspondance de Victor Hugo* (1815-1835), éd. Hetzel-Quantin, in-8, p. 67.
[2] Allusion probable aux premières rencontres de Victor Hugo et de Bonald à la Société Royale des Bonnes Lettres.
[3] *Volupté*, p. 37.

Victor Hugo entrevoit donc alors Bonald à travers Lamennais et pour ainsi dire sous sa direction. Certains aspects de la *Préface de Cromwell* s'éclairent à cette lumière d'un jour tout nouveau. Sans méconnaître la haute portée littéraire de ces pages envisagées dans ce qu'elles ont de plus général — on l'a montré trop souvent et avec trop de talent pour qu'il ne soit pas superflu d'y revenir — il convient peut-être de remarquer l'une des intentions, totalement méconnue jusqu'ici, qui leur a donné naissance, et de dévoiler quelques-uns des fondements vrais, des solides assises sur lesquelles elles sont construites.

Cette raison d'être, et non des moins apparentes, de l'ouvrage, n'est pas autre que celle des *Préfaces* antérieures — surtout des deux plus récentes — qu'il résume, complète et parfait. Il est, sous ce rapport, un dernier appel aux catholiques mennaisiens, une démonstration qu'ils doivent, en littérature, abandonner le camp des classiques pour passer à celui des romantiques, et qu'en un mot, partisans de la spiritualité, de la vérité, de la liberté, de l'ordre, c'est-à-dire du Christianisme dans la société, ils ne sauraient ne pas être partisans du spiritualisme, du vrai, de la liberté, de l'ordre, et pour tout dire du Christianisme (mais du christianisme mennaisien) dans l'art. Et quant aux principes philosophiques, et à ce qu'on peut appeler les assises de la *Préface*, ce sont, à n'en pas douter, les doctrines de Lamennais.

I

La théorie de la société.

L'assertion sera d'abord vérifiée pour la théorie de la société dans la *Préface*, et les rapports qu'elle soutient avec la littérature. Victor Hugo part d'un fait : « La même nature de civilisation, ou, pour employer une expression plus précise quoique plus étendue, la même société (n'oublions pas en effet que, selon Bonald, « la civilisation est dans la nature de la société »), la même société n'a pas

toujours occupé la terre[1] ». Qu'entendrons-nous par là, sinon que la civilisation étant « l'application des lois générales de l'ordre à la société humaine[2] », il est impossible que le mode spécial de cette application n'ait pas varié avec les temps ? « Le genre humain dans son ensemble a grandi, s'est développé, a mûri comme un de nous. Il a été enfant, il a été homme, nous assistons maintenant à son imposante vieillesse[3] ». Car la société et l'individu, aux yeux de Lamennais, sont semblables ; Bonald l'avait dit avant lui : « La société ainsi que l'homme passe par différents états d'enfance, de jeunesse et de virilité » ; et ailleurs : « La société passe ainsi que l'homme par plusieurs états différents et que l'on peut comparer entre eux ; la société a, comme l'individu, son enfance, son adolescence et sa virilité[4] ».

Objectera-t-on que Bonald appelle âge viril ce que le poète qualifie vieillesse de la société ? Ce serait oublier l'influence de Lamennais qui considère, en 1826, la « vieille société » comme appelée soit à un renouvellement total, à la suite de bouleversements prodigieux, soit à une fin prochaine[5] ; n'écrira-t-il pas, le 21 novembre 1830, au comte de Senfft : « Ceci est le commencement de la dernière époque du genre humain ?[6] »

Voilà donc Victor Hugo d'accord avec les mennaisiens sur l'âge de la société ; il ne l'est pas moins sur les âges qu'elle a traversés, et la littérature auec elle : « Avant l'époque que la société moderne a nommée antique, il existe une autre ère que les anciens appelaient *fabuleuse,* écrit-il, et qu'il serait plus exact d'appeler *primitive*[7] » ; plus exact, lisez : conforme au système de Bonald qui a étudié la

[1] *Cromwell*, éd. Hetzel-Quantin, ne varietur, in-8, p. 7-8.

[2] *Lég. primitive*, éd. in-8, Paris, Le Clere, an XI, 1802, II, 160-161 et III, 36.

[3] *Cromwell*, p. 8.

[4] Bonald, *Théorie du Pouvoir*, I, III, V, 225 (éd. in-8, Paris, Le Clere, 1843), et *Lég. prmitive*, I, 317.

[5] Lamennais, *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, 2e partie, p. 260-261.

[6] *Correspondance* de Lamennais publiée par Forgues, t. II, p. 181.

[7] *Cromwell*, préface, p. 8.

société *primitive*, et recherché dans sa *Législation primitive* les lois qui lui sont naturelles. Ces « trois grands ordres de choses successifs dans la civilisation depuis son origine jusqu'à nos jours, les temps primitifs, les temps antiques, les temps modernes », servent de supports à trois grandes époques littéraires ; car, selon V. Hugo, « la poésie se superpose toujours à la société [1] » ; n'en cherchez pas d'autre raison, sinon qu'aux yeux de Bonald, « la littérature est l'expression de la société comme la parole est l'expression de l'homme [2] ». Aussi, de même que Bonald et Lamennais concluaient de la forme de la société au caractère du langage, Victor Hugo prétend « démêler », à travers l'organisation sociale, le caractère de la poésie « à ces trois grands âges du monde [3] ». Bonald n'a-t-il pas remarqué « l'enfance des genres au temps de l'enfance de la société ; l'adolescence des genres au temps de l'adolescence de la société ; la virilité des genres au temps de la perfection de la société [4] ? » Pour résoudre le conflit des anciens et des modernes, l'auteur de la *Théorie du Pouvoir* observe que la « littérature passe avec la société de l'expression familière dans le genre même héroïque, à l'expression noble et élevée même dans le genre familier ». Et de cette remarque, il conclut que « pour pouvoir comparer avec fruit la littérature ancienne et la littérature moderne, il faut prendre les deux extrêmes des deux genres, la poésie pastorale pour le genre familier, la poésie épique pour le genre héroïque [5] ». Victor Hugo suit fidèlement ce conseil, et à la première époque de l'humanité « pastorale et nomade [6] » il attribue le lyrisme, comme à la seconde l'épopée.

Si maintenant nous entrons avec Victor Hugo dans l'analyse détaillée de ces genres et de ces formes sociales, nous remarquerons la fidélité du poète aux doctrines sociales des ultramontains. Les

[1] *Cromwell*, préface, p. 8.

[2] Bonald, *Leg. prim.*, II, 207. « L'*expression* d'une pareille civilisation ne peut être que l'épopée », écrit Victor Hugo.

[3] *Cromwell*, préface, p. 8.

[4] Bonald, *Lég. prim.*, II, 211-212.

[5] Bonald, *ibid.*, 211.

[6] *Cromwell*, préface, p. 8.

termes dans lesquels il parle de la poésie lyrique, lorsque l'homme « touche encore de si près à Dieu, que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions », et que « sa lyre n'a que trois cordes, Dieu, l'âme, la création [1] », ne sont pas sans analogie avec ces pages de l'*Essai sur l'Indifférence* où Lamennais célèbre l'inspiration dans l'*Ecriture sainte*, sa « simplicité naïve », sa « grâce ingénue » qui nous fait entendre « la parole dans sa pureté et son innocence primitive [2] ». Du moins la société patriarcale qu'il évoque dans ces lignes, composée de « familles et pas de peuples, de pères et pas de rois [3] », dont « la prière est toute la religion [4] », cette société n'est autre que la société naturelle, correspondant à la religion naturelle, société primitive de familles, telle que Bonald, dont Lamennais a recueilli sur ce point la doctrine, nous la décrit dans ses ouvrages en des termes fort analogues et quelquefois identiques. « La perfection du genre familier est le naturel naïf [5] », dit Bonald ; « le caractère de la première poésie est la naïveté [6] », répète Victor Hugo. « Les anciens, plus près des temps où les nations n'étaient encore que des familles, ont excellé dans le genre familier [7] », lisons-nous dans la *Législation primitive* ; et l'auteur de la *Préface de Cromwell* nous apprend qu'à cette époque du développement social où « il y a des familles et pas de peuples [8] », l'homme « se laisse faire », « se laisse aller. Il est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion [9] », puisque la société religieuse naturelle ou de production existe seule, et non la société de conservation qui suppose les dogmes et le culte. Mais si, un peu plus loin, Victor Hugo indique le passage de la communauté patriar-

[1] *Cromwell*, préface, p. 8.
[2] *Essai sur l'Indifférence*, t. III, p. 327 et seq.
[3] *Cromwell*, préface, p. 8.
[4] *Ibid.*, p. 9.
[5] Bonald, *Législation primitive*, II, 210.
[6] *Cromwell*, préface, p. 26.
[7] Bonald, *Législation primitive*, II, 210.
[8] *Préface de Cromwell*, p. 8.
[9] *Ibid.*, p. 9.

cale à la société théocratique[1], je reconnais la transformation de la société naturelle de production en société de conservation, transformation que domine en effet l'apparition du formalisme religieux, des rites, du dogme et du culte, c'est-à-dire de la religion publique.

« Tout s'arrête et se fixe, dit le poète. *La Religion prend une forme,* les rites règlent la prière ; le dogme vient encadrer le culte[2] ». C'est-à-dire qu'à une société et une religion qui produisent l'homme sans le conserver, s'ajoutent la société et la religion *publiques,* ou de conservation. Cette forme supérieure de la société religieuse qui a pour but de mettre Dieu en rapport non plus avec les individus, mais avec le corps social que seul il peut conserver, « cette société ne peut devenir générale ou sociale, sans devenir extérieure ou publique, et former le culte extérieur et public[3] ». Ces développements de la société religieuse sont connexes à ceux de la société politique dans le système de Bonald et de Lamennais : « Ainsi, continue V. Hugo, *le prêtre et le roi se partagent la paternité du peuple ;* ainsi, à la communauté patriarcale succède la société théocratique[4] ».

Entre la théorie de la société de Lamennais et celle de Victor Hugo, l'identité paraît complète.

II

La théorie de la religion chrétienne et de son influence sur la littérature.

En effet, la doctrine de Bonald est entrevue par Victor Hugo en 1827 à travers la pensée de Lamennais déjà en marche vers le libéralisme. Aussi ne reconnaît-il qu'une époque de transition dans cette deuxième phase considérée par l'auteur de la *Théorie du Pouvoir* comme définitive ; et de même le genre héroïque qui lui correspond en littérature chez Bonald, et dont la perfection lui semble

[1] *Cromwell,* préface, p. 8.
[2] *Ibid.*
[3] Bonald, *Th. du Pouv.*, I, I, IV, 72-74, et *Lég. prim.*, II, 228.
[4] *Cromwell,* préface, p. 9.

caractériser la période moderne, n'est plus pour Victor Hugo qu'un genre éteint, disparu, caractéristique de la période antique. Cette différence laisse à l'action directe de Lamennais le champ libre dans les pages où, après avoir évoqué les deux époques antérieures, le poète rappelle l'apparition du christianisme et son influence sur la littérature [1] : deuxième motif de la *Préface*, conception, définition et portée littéraire de la religion chrétienne, motif essentiel comme le précédent, dont Lamennais est aussi l'inspirateur.

Si Victor Hugo qualifie le christianisme de « religion spiritualiste [2] » est-il besoin de rappeler — nous l'avons indiqué déjà à propos de la préface de la 1re édition des *Odes* — que le caractère le plus apparent de la doctrine chrétienne, selon l'auteur de l'*Essai*, est d'être la religion la plus *spirituelle* ? Aussi, nous dit Victor Hugo, elle supplante « le paganisme matériel et extérieur [3] ».

Il insiste, quelques lignes plus loin, sur le matérialisme des anciens : « Rien de plus matériel que la théogonie antique... Elle donne forme et visage à tout, même aux essences, même aux intelligences. Tout chez elle est visible, palpable, charnel [4] ». C'est que Lamennais avait reproché au paganisme d'être une religion des sens, d'assujettir « l'homme aux sens », et de fixer « son esprit sur des objets matériels [5] ». « Quel abject matérialisme dans la Religion ! », s'était-il écrié à ce propos dans l'*Introduction* du premier volume de l'*Essai* « Quelle aversion pour les doctrines qui tendent à élever l'homme et à spiritualiser sa pensée !... C'est le combat éternel, le combat à mort *de la chair contre l'esprit*... A l'époque où le Christianisme apparut sur la terre, le genre humain ne vivait plus, pour ainsi dire, que par les sens [6] ». « Ces dieux ont besoin d'un nuage pour se dérober aux yeux, continue V. Hugo commentant Lamennais. Ils boivent, mangent, dorment. On les blesse, et

[1] *Cromwell*, préface, p. 12 et seq.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, p. 12.
[4] *Ibid.*, p. 13.
[5] *Essai sur l'Indifférence*, II, 385.
[6] *Ibid.*, I, Introd. p. 11.

leur sang coule; on les estropie, et les voilà qui boitent éternellement. Cette religion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa foudre se forge sur une enclume, et l'on y fait entrer, entre autres ingrédients, trois rayons de pluie tordue, *tres imbris torti radios*. Son Jupiter suspend le monde à une chaîne d'or; son soleil monte un char à quatre chevaux; son enfer est un précipice dont la géographie marque la bouche sur le globe; son ciel est une montagne.

« Aussi le paganisme, qui pétrit toutes ses créations de la même argile, rapetisse la divinité et grandit l'homme. Les héros d'Homère sont presque de même taille que ses dieux. Ajax défie Jupiter, Achille vaut Mars [1] ». « Ces dieux, au fond, n'étaient que des hommes, avait dit Bonald, en des termes très analogues, et l'imagination grossière des hommes les confondait avec les héros [2] ».

Que va-t-il advenir de ce « paganisme matériel et extérieur [3] ? » Extérieur, c'est-à-dire qui ne subsistait plus que comme « vain simulacre », ne se liant « à aucune croyance », conservé « par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'Etat? » « La Religion sortit de cette société auparavant si vivante, et il ne resta plus qu'un cadavre » [4]. Mais, nous dit Victor Hugo, « dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, [le christianisme] dépose le germe de la civilisation moderne [5].

« Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie [6] » ; complète, c'est-à-dire contenant tous les éléments nécessaires : « La Religion chrétienne n'est que l'assemblage et la manifestation *de toutes les vérités utiles à l'homme* [7] », écrit en effet Lamennais; et il montre dans l'*Essai* que le protestantisme et le déisme ne sont des religions fausses que parce qu'elles sont *incomplètes*, soit qu'elles suppriment le

[1] *Cromwell*, préface, p. 13.
[2] Bonald, *Mélanges*, éd. Le Clere, in-8, 1852, p. 420.
[3] *Cromwell*, préface, p. 12.
[4] *Essai sur l'Indifférence*, I, 11.
[5] *De la Religion*, 1re *partie*, p. 17.
[6] *Cromwell*, préface, p. 12.
[7] *Essai sur l'Indifférence*, I, 11.

culte ou le dogme, ou qu'elles les fassent disparaître tous deux. Il en est tout autrement de la religion chrétienne : « entre son dogme et son culte, elle scelle profondément sa morale [1] » ; c'est Victor Hugo qui parle, mais Lamennais ne dirait pas mieux ; n'a-t-il pas écrit : « De quoi se compose nécessairement toute Religion ? *De dogmes, de morale et de culte.* Chacune de ces trois choses prise à part n'est pas plus une religion que l'entendement, le cœur et le corps, envisagés séparément, ne sont l'homme [2] ».

La première des vérités qu'enseigne à l'homme cette religion, est une de celles sur lesquelles Lamennais a le plus insisté, quand il adjurait le matérialiste de revenir en pensée vers « les hautes doctrines qui émanent du ciel et qui l'y rappellent [3] ». La Religion apprend à l'homme « qu'il a deux vies à vivre ; l'une passagère, l'autre immortelle ; l'une de la terre, l'autre du ciel [4] ». « Voyageurs d'un moment dans des régions étrangères, avait écrit Lamennais, ne mettons pas un triste orgueil à nous persuader que nous n'avons point de patrie [5] ». La Religion nous montre en effet « l'homme tel qu'il est : nous découvrons en lui comme deux êtres différents qui se combattent sans cesse et ttiomphent tour à tour [6] ». Ces deux êtres sont le corps et l'âme, l'esprit et les sens : « Il y a donc dans chaque homme et, par une liaison nécessaire, dans chaque peuple, deux puissances qui se combattent, les sens et la raison ; ou, pour parler le langage profondément philosophique de nos Livres saints, *la chair et l'esprit* [7] ». Voilà ce que Lamennais affirme avec insistance, voilà ce qu'on trouve à toutes les pages de ses écrits, exprimé ou sous-entendu, et ce que Victor Hugo répète après lui, bien plus, ce qui devient la base de sa poétique nouvelle : « Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et

1 *Cromwell*, préface, p. 12.
2 *Essai sur l'Indifférence*, II, 362-363.
3 *Ibid.*, I, Introd. 9.
4 *Cromwell*, préface, p. 12.
5 *Essai sur l'Indifférence*, I, 45.
6 *Ibid.*, I, *Introd.*, 6-7.
7 *Ibid.*, I, 8.

une intelligence, une âme et un corps ; en un mot, qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun de deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels[1] ». N'oublions pas non plus que Bonald avait déjà signalé dans une formule célèbre cette double destinée de l'homme, « intelligence servie par des organes[2] », idée qui est le principe même de sa théorie sociale.

Quel usage Victor Hugo a su faire de cette opposition si hautetement signalée par Lamennais, et qui, à vrai dire, n'est pas seulement sensible au fond mais dans la forme de tous ses écrits, c'est ce que la *préface de Cromwell* va nous montrer parfaitement. — Mais auparavant, il convient de nous rappeler que le poète s'autorise de Lamennais lui-même pour transposer dans le domaine littéraire la pensée de l'auteur de l'*Essai*. L'influence indirecte de Lamennais l'avait amené à reconnaître dès 1824, nous l'avons vu, que la littérature est l'expression de la société. — Déjà, à la fin de sa Législation primitive, Bonald avait écrit : « Le Christianisme n'est pas étranger à ces progrès de l'art ; et puisqu'il est incontestablement la cause des progrès de la société, il l'est nécessairement des progrès de la littérature. Le christianisme a donc aussi *son génie*, même poétique, et c'est ce qui nous sera incessamment démontré[3] ». Et sans doute c'était le *Génie du Christianisme* que Bonald annonçait à mots couverts en ces lignes. Mais si Châteaubriand a établi, après Bonald, la relation des formes littéraires aux formes sociales ; c'est au moins autant chez Bonald que chez lui, chez Bonald aperçu à travers la pensée mennaisienne, que V. Hugo va puiser cette idée. Son mennaisianisme lui permet maintenant de s'exprimer en ces termes : « Voilà une nouvelle religion, une société nouvelle : sur cette double base il faut que nous voyions grandir une nouvelle poésie[4]. — » Cette poésie aura pour caractère d'être vraie, ainsi que Victor Hugo l'indiquait déjà en 1824 ; mais tandis que dans la préface des *Nouvelles*

[1] *Cromwell*, préface, p. 12.
[2] *Th. du Pouv.* I, I, I, 25 et *Leg. Prim.* I. 254 et 175, n° 1.
[3] *Leg. Prim.*, II, 220.
[4] *Cromwell*, préface, p. 16.

Odes, le poète se bornait à réclamer cette vérité de *forme* qui consiste à renoncer aux fictions du paganisme et au langage de convention de la littérature scolastique, c'est en un sens plus profond que, d'accord avec Lamennais, il interprète maintenant ce mot : *vérité*. La poésie vraie ne sera pas seulement soumise à l'autorité du goût ; elle sera la poésie *complète*, celle qui exprimera à la fois l'âme et le corps, la bête et l'esprit : « Le Christianisme, écrit Victor Hugo, amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement *beau*, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grostesque au revers du sublime, *le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière*[1] ». Comment douter que Lamennais soit l'inspirateur de cette série d'antithèses, lui qui avait déjà signalé ce perpétuel contraste dans la création, « *cet éternel combat du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres*, qui durera autant que le monde[2] ? » Images qui lui sont familières, dont on rencontre l'équivalent à chaque pas dans son œuvre, et que, par exemple, à propos de Shakespeare, il reproduira plus tard ; il louera le poète anglais d'avoir su montrer « l'homme tel qu'il est, tel qu'il sera toujours, mélange de bien et de mal, de grandeur et de bassesse, de ténèbres et de divines clartés, assemblage de tous les contrastes[3]. »

Que fera donc la « Muse Moderne » ? interroge Victor Hugo. « Elle se demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue du Créateur ; si c'est à l'homme à rectifier Dieu ; si une nature mutilée en sera plus belle... Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, *l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit ; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient*[4]. » Le point de départ de Lamennais est toujours

[1] *Cromwell*, préface, p. 16.
[2] *Essai sur l'Indifférence*, II, 383.
[3] *Esquisse d'une Philosophie*, t. III, Poésie, p. 399.
[4] *Cromwell*, préface, p. 16-17.

le point de départ de Victor Hugo; et le poète donne libéralement, à qui veut la prendre, la clef de sa préface.

Mêlons donc avec Victor Hugo le grotesque au sublime : « Comme objectif auprès du sublime, comme moyen de contraste, le grotesque, lisons-nous dans la *Préface*, est la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art[1] ». Car le *contraste* évite la monotonie, donne plus de relief à la beauté ; c'est l'opinion de V. Hugo; mais c'est aussi la théorie de Lamennais et de Bonald ; de Lamennais, qui n'a cessé d'en faire l'application dans ses œuvres et dont l'imagination, plus d'une fois, s'élança dans cette voie : « Il y aurait, disait-il un jour à Turquéty, un magnifique thème à développer en vers. Je voudrais peindre une scène de plaisir, une orgie, et entrecouper les chants de la fête des sombres versets du *Dies iræ. Quel contraste saisissant !*[2] » Quant à Bonald, il y avait longtemps qu'il avait écrit : « Il ne faut pas croire que ces contrastes entre des extrêmes n'aient d'autre raison que le motif de rendre plus brillantes les productions des arts par un cliquetis de mots antithétiques, ou par le rapprochement de choses opposées. Ces contrastes nous présentent les extrêmes du beau ou le beau dans les extrêmes : vérité importante qui renferme des conséquences très étendues en morale poétique ou même pratique, et dont il faut chercher la raison dans l'homme. L'homme n'est en effet qu'extrêmes et contrastes. Tel qu'il est par sa nature originelle, il se compose de qualités extrêmes, en contraste par leurs contrariétés de force et de faiblesse, de grandeur et de misère, de lumière et d'obscurité, d'empire sur l'univers et de dépendance de tout ce qui l'entoure, de hautes pensées et d'indignes penchants. Tel qu'il peut être par les progrès de sa raison, l'homme se compose de qualités extrêmes en harmonie même par leur contraste... C'est là le mystère de l'homme, *le secret des arts*, l'enseignement même de la religion »[3].

« La poésie vraie, la poésie complète (on sait maintenant pourquoi ces deux épithètes sont accolées ainsi), est dans l'harmonie des

[1] *Cromwell*, préface, p. 21.
[2] Edm. Biré, *Correspondant*, 10 octobre 1885.
[3] Bonald, *Mélanges*, 3e éd. in-8, Paris. Le Clere, 1862, p. 245. Cf. aussi *ibid.*, p. 251.

contraires [1] », écrit Victor Hugo. Il n'en saurait être autrement, puisque, d'après Lamennais, « le combat entre les sens et la raison se retrouve dans chaque homme, et par une liaison nécessaire dans chaque peuple. Selon que l'un ou l'autre prévaut, la chair ou l'esprit, la vérité ou l'erreur, la vertu ou *le crime* domine dans la société et dans l'individu » [2]. Aussi, dans la poésie nouvelle, vraie et complète, « tandis que le sublime, d'après Victor Hugo, représentera l'âme telle qu'elle est, épurée par la morale chrétienne », le grotesque « jouera le rôle de la bête humaine. Le premier type, dégagé de tout alliage impur, aura en apanage tous les charmes, toutes les grâces, toutes les beautés. Le second prendra tous les ridicules, toutes les infirmités, toutes les laideurs. Dans ce partage de l'humanité et de la création, c'est à lui que reviendront les passions, les vices, les crimes [3] ». Et comme, selon Bonald, « on peut réduire à trois espèces de composition dans chaque genre toutes les productions littéraires, les compositions dramatique, lyrique et épique [4] », les temps primitifs ayant été lyriques avec la Bible, les temps antiques épiques avec Homère, reste que les contrastes caractéristiques de la poésie moderne trouvent leur expression dans le drame : « Du jour où le christianisme a dit à l'homme : « Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élancé vers le ciel, sa patrie ; de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés, qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ? [5]

[1] *Cromwell*, préface, p. 31.
[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, 8.
[3] *Cromwell*, préface, p. 23.
[4] Bonald, *Melanges*, p. 181. *Du style et de la Littérature*, août 1806.
[5] Comparer à ceci : *Essai d'un système de Philosophie catholique*, par Lamennais, l. IV, chap. II, (ouvrage inédit publié par C. Maréchal pour paraître prochainement chez Bloud).

« La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame... qui fond dans un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie[1]. » C'est Victor Hugo qui parle ; écoutons maintenant Bonald : après avoir distingué les mœurs poétiques en mœurs privées et mœurs publiques, et par suite les ouvrages d'esprit en deux genres, le genre familier et le genre héroïque, il ajoute : « Ces deux genres se confondent quelquefois dans un genre mixte, ou plutôt bâtard, qui forme la comédie héroïque et la tragédie bourgeoise, ou *drame*, qui montrent tantôt des hommes publics occupés d'affections privées, et tantôt des hommes privés livrés à d'éclatantes passions[2] ». Le drame, selon Victor Hugo, « peint la vie », son caractère est « la vérité », il vit « du réel[3] ». Vie, vérité, réalité, caractérisent ici la littérature « de la troisième civilisation », parce que dans la doctrine de Lamennais, ces trois termes sont inséparables[4] : « La vérité est la vie[5] » ; or, « la vérité est inséparable de l'utilité[6] », et tout ce qui est utile est « par là même plein de réalité[7] ». Du reste, la vérité étant l'être ou la vie est aussi l'expression de la réalité. Ici encore les idées et les termes sont empruntés à Lamennais.

Il n'est pas difficile enfin de reconnaître son inspiration dans les lignes de la *Préface* où, après avoir exposé les vérités fondamentales du Christianisme, V. Hugo prétend retrouver ces mêmes vérités, mais à l'état naissant, indistinctes encore et confusément aperçues, chez les sages de l'antiquité. C'est en effet la doctrine de Lamennais que le Christianisme étant la religion universelle du genre humain, et contenant l'ensemble des vérités nécessaires à l'existence de toute société, ces vérités qui constituent son essence, ont dû figurer déjà,

[1] *Cromwell*, préface, p. 30-31.
[2] *Lég. prim.*, II, 209.
[3] *Cromwell*, préface, p. 26.
[4] *Essai sur l'Indifférence*, I, 6 ; *ibid.*, II, 67, 135, 243 ; et *Défense de l'Essai*, 162.
[5] *Ibid.*, I, 84 et 100.
[6] *Ibid.*, II, 265.
[7] *Ibid.*, II, 243.

fragments dispersés de la seule Religion, dans la philosophie et la sagesse antique. Victor Hugo se fait l'interprète fidèle de cette conviction dans ces lignes : « Une partie de ces vérités avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Evangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières qui n'en éclairaient qu'un côté, et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux ; le Christ, c'est le jour » [1].

La conception de la religion et de son influence sur la littérature, dans la *Préface de Cromwell*, est donc d'inspiration mennaisienne, au même titre que la théorie de la société.

III

Libéralisme littéraire et libéralisme social.

La méthode historique adoptée dans la *Préface*, méthode familière à l'école catholique, et à Lamennais en particulier ; la description de l'état du monde à la chute de l'empire romain [2], peinture sur laquelle Lamennais est si souvent revenu [3], et que Victor Hugo reprend à son tour en des termes très analogues aux siens ; la mention de saint Augustin [4] sur les *Confessions* duquel Lamennais a réimprimé un article en 1826 dans les seconds *Mélanges* [5] ; la préoc-

[1] *Cromwell*, préface, p. 12-13.

[2] *Ibid*. p. 14-15.

[3] *Essai sur l'Indifférence*, I, 278-279 ; *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France*, 1-4 ; *de la Religion*, 1re partie, p. 17.

[4] *Cromwell*, préface, p. 16.

[5] Lamennais, *Nouveaux Mélanges*, p. 39 et seq.

cupation sensible chez le poète, et que du reste il ne se tient pas d'exprimer, son souci de noter « les diverses physionomies de la pensée aux différentes ères *de l'homme* et de la *société* » [1], comme s'il avait présente à l'esprit la formule célèbre de Bonald : « L'homme est la société en abrégé comme la société est l'homme général » [2], ou cette expression analogue chez Lamennais : « La société, dont la famille est le germe, naît et se développe comme l'homme même... » [3], tant d'analogies secondaires, dont on pourrait multiplier presque à l'infini les exemples, font sentir encore l'influence de Lamennais sur Victor Hugo.

Mais ce sont là, par rapport à la charpente de l'œuvre, des détails accessoires. Après l'exposé de la vérité chrétienne et de la vérité littéraire qui s'en dégage, nous allons retrouver, autant que dans les deux premiers, dans le troisième des principaux motifs de la *Préface*, la même action dominante : le *libéralisme littéraire* de Victor Hugo s'affirme, et Lamennais peut à bon droit revendiquer la paternité de la formule sous laquelle il est présenté.

Car la vérité littéraire ne peut être obtenue que par des esprits délivrés des règles, et qui, renonçant à l'imitation servile, affranchissent l'art de la superstition des modèles anciens. Or, nous l'avons constaté, c'est sous l'influence de Lamennais, et au moment où celui-ci commençait à s'affirmer politiquement libéral, que Victor Hugo s'est proclamé libéral littéraire ; son libéralisme poétique est exactement calqué sur un libéralisme social que tout mennaisien connaît bien : la liberté littéraire selon Victor Hugo est un retour à la nature, de même que, pour Lamennais, la véritable liberté sociale est un retour aux lois naturelles et nécessaires des sociétés. « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art [4] », déclare Victor Hugo. Il faut donc débarrasser l'art des petites règles étroites et « conventionnelles » [5], véritablement tyranniques, comme il faut débarrasser

[1] *Cromwell*, préface, p. 27.
[2] Bonald, *Th. du Pouv.*, II, IV, VI, 221.
[3] *Essai sur l'Indiff.*, I, 266.
[4] *Cromwell*, préface, p. 31.
[5] *Ibid.*

la société des lois oppressives imaginées par les « faiseurs de constitutions ». « La société dont la famille est le germe naît et se développe comme l'homme même, a dit Lamennais, et souvent malgré l'homme, dont l'action imprudente contrariant la nature, sous le hautain prétexte de la perfectionner ou de la réformer, retarde ou arrête le progrès de la société croissante, et en altère la constitution, comme les erreurs d'une fausse science, ou les passions, altèrent celle des individus »[1]. Commentaire de cette pensée de Bonald : « La nature doit être le seul pouvoir législatif des sociétés »[2]. Et, pareillement, Victor Hugo ne doute pas qu'elle ne doive être le seul principe législatif de l'art : « Il n'y a ni règles ni modèles ; ou plutôt il n'y a d'autres règles que *les lois générales* de la nature qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent ; les autres variables, extérieures, et ne servent qu'une fois »[3]. Comment en serait-il autrement, si nous acceptons la définition de la nature qui nous est offerte dans la *Législation primitive* : « La nature d'un être est ce qui le constitue, ce qu'il est ; c'est la loi particulière de son existence ou de son être.

« La nature des êtres est ce qui les conserve tels qu'ils sont ; c'est l'ensemble des lois générales de leur conservation, lois qui ne sont autre chose que les rapports qui naissent de leur manière d'être particulière. La nature, qui est la même chose que ces lois, et donc bonne »[4]. Mais, si elle est bonne, il faut lui obéir, il faut se garder surtout de la contrarier ; telle est bien la pensée de Bonald est de Lamennais quand ils protestent contre ceux qui, « contrariant la nature », ont la prétention de faire des lois, d'inventer des constitutions ou des religions, et de s'établir en société arbitraire avec Dieu ou avec les hommes : « On ne fait pas les constitutions : la nature et le temps les font de concert »[5]. Ce ne sont pas des lois écrites,

[1] *Essai sur l'Indiff.*, I, 266.
[2] *Th. du Pouv.*, I, VI, III, 455.
[3] *Cromwell*, préface, p. 44.
[4] *Lég. prim.*, II, 198-200.
[5] *Ibid.*

inventées de toutes pièces par les législateurs, qui gouvernent les peuples, mais la coutume, la législation naturelle ; et partout où la loi écrite est en opposition avec la coutume, avec les mœurs, avec la *constitution* véritable ou la nature de la société, la société souffre, languit, meurt, ou les révolutions sont proches. De même en littérature, selon Victor Hugo ; on ne gouverne pas plus le monde littéraire par des *poétiques* que le monde social par des constitutions artificielles : encore une fois, les règles de l'art sont « les lois générales de la nature », et « ces règles là ne s'écrivent pas dans les poétiques... Le génie qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite » [1]. Et maintenant, que le lecteur veuille bien étudier le passage suivant, que j'emprunte à l'*Essai sur l'Indifférence*, en substituant au mot *homme* le mot *art* : la théorie de Victor Hugo ne s'y trouve-t-elle pas textuellement énoncée ? « Il existe pour [l'art] des lois nécessaires, qui expriment des rapports nécessaires dérivant de sa nature. [L'art] ne peut pas plus s'affranchir de ces lois qu'il ne peut s'affranchir de sa nature. Il ne réalise l'ordre qu'en se soumettant à ces lois. Le désordre naît quand, à cette législation naturelle, l'homme veut en substituer une factice, issue de sa raison individuelle : il substitue alors des opinions aux croyances. La Religion, la morale, la société (il faudrait ajouter : l'art) sont des faits généraux comme la pesanteur ; des lois générales et indépendantes de nos idées, comme les lois de l'équilibre. Dès qu'on les considère comme de pures abstractions, tout est perdu. C'est alors qu'une philosophie en délire veut tout inventer en politique, en morale, en Religion [et dans l'art] [2] ». Victor Hugo, encore une fois, ne fait que transposer dans le domaine artistique les doctrines de Lamennais.

Dira-t-on cependant que le poète, en attribuant un rôle exceptionnel au génie, rétablit l'empire de cette « raison individuelle » que proscrit Lamennais ?

[1] *Cromwell*, préface, p. 44.

[2] *Essai sur l'Indifférence*, I, 221-222.

Ce serait méconnaître singulièrement la théorie si originale de *l'inspiration* chez Lamennais et chez Bonald. Le génie, « sans doute, est une activité individuelle ; mais cette activité a reçu le *don* d'exprimer la volonté générale » ; autrement dit, le génie a une mission prophétique, il transmet à la société les ordres qu'elle exécutera fidèlement ; ce n'est pas la raison individuelle, c'est la raison générale qui s'exprime par la voix du génie. Et c'est pourquoi, toujours fidèle au mennaisianisme, Victor Hugo peut écrire : « Le poète ne doit prendre conseil que de la nature, de la vérité, et *de l'inspiration qui est aussi une vérité et une nature* » [1]. Comment ne serait-elle pas l'une et l'autre, s'il est vrai qu'elle est divine ?

Méconnaître ces principes, c'est retomber sous la tyrannie des règles artificielles, au lieu d'entrer dans la liberté par l'obéissance à la seule nature. Comme Lamennais trouve la liberté véritable dans l'obéissance à l'autorité légitime, c'est-à-dire dans l'action suivant la nature ; comme, selon Bonald, « la liberté pour un être consiste dans la faculté de parvenir à sa fin naturelle » [2], la liberté dans l'art sera la soumission aux « lois générales de la nature qui planent sur l'art tout entier » [3]. Et afin que nous ne perdions pas de vue les sources religieuses et sociales de son inspiration, Victor Hugo déclare humblement que sa *Préface* est « une cloche de cuivre qui appelle les populations au vrai *temple et au vrai Dieu* ».

« Il y a, ajoute-t-il, aujourd'hui, l'ancien régime littéraire comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse presque de tout point sur le nouveau » [4]. S'en prendre au XVIIIe siècle au nom de la liberté, n'est-ce pas tout l'esprit et comme l'essence intime du mennaisianisme ?

Près d'un an plus tard, en août 1828, Victor Hugo, écrivant la préface de l'édition définitive des *Odes et Ballades* [5], faisait remarquer qu'il imprimait par ordre chronologique les préfaces qui avaient ac-

[1] *Cromwell*, préface, p. 45.
[2] Bonald, *Lég. prim.*, II, 30.
[3] *Cromwell*, préface, p. 44.
[4] *Cromwell*, préface, p. 70.
[5] *Odes et Ballades*, p. 31-34.

compagné les trois recueils d'*Odes* au moment de leur publication; il attirait l'attention, dans les idées qui y étaient avancées, sur « une progression de liberté qui n'est, disait-il, ni sans signification ni sans enseignement »[1]. Et il concluait sur ce rapprochement caractéristique entre sa formule littéraire et la formule politique des mennaisiens : « Espérons qu'un jour le XIX[e] siècle, politique et littéraire, pourra être résumé d'un mot : la liberté dans l'ordre, la liberté dans l'art »[2].

En résumé, qu'il s'agisse de la théorie de la société conçue comme un être vivant dont les différents âges correspondent aux différents développements de la religion et aux diverses époques de la littérature; ou de la théorie de la religion chrétienne, spiritualiste, complète, comprenant à la fois dogme, morale et culte, s'adressant à la fois au corps et à l'âme, et entraînant après elle une poésie nouvelle, complète et vraie comme elle; ou qu'il s'agisse enfin du libéralisme littéraire, fondé sur l'affranchissement des règles arbitraires et sur la soumission à l'autorité légitime du goût et à la nature; la *Préface de Cromwell* emprunte au catholicisme social la majeure partie des idées de cet ordre dont s'est inspiré son auteur.

Et si l'on veut bien considérer qu'on avait rarement jusqu'ici prononcé même le nom de Lamennais à propos de cette *Préface*; si, d'autre part, on veut bien se rendre à cette évidence que le romantisme français, envisagé sous cet angle, ne ressemble plus guère au protestantisme littéraire dont on a récemment parlé; peut-être jugera-t-on que la démonstration qui vient d'être tentée, tout imparfaite qu'elle soit, n'était pas sans utilité.

[1] *Odes et Ballades*, p. 33.
[2] *Ibid.*, p. 34.

CHAPITRE IV

La conversion des Mennaisiens à la littérature nouvelle. — Le romantisme catholique et la conception de *Notre-Dame de Paris.*

(1827-1828.)

Ces avances — car c'en étaient manifestement — de Victor Hugo aux Mennaisiens furent-elles payées de retour ? Se montrèrent-ils enfin sensibles à la démonstration si habilement tentée par lui, et avec tant de persévérance ? Il suffit de parcourir le *Mémorial catholique* pour n'en pas douter. Tandis que, dans le courant de 1827, le journal de Lamennais insinuait encore des conseils aux jeunes poètes qui donnaient dans les singularités et les nouveautés du jour, nous assistons, à dater de la *Préface de Cromwell*, à un effort manifeste des Mennaisiens pour trouver la formule *romantique* de la littérature catholique. C'est, du moins, l'intention très apparente d'un article anonyme publié en septembre 1828 sous le titre : *Quelques réflexions sur la littérature et les Beaux-Arts* [1]. L'auteur s'y montre sévère pour Boileau ; il rejette « les absurdités de la mythologie, qui jouent un si grand rôle dans nos classiques », et qui n'ont pu, dit-il, « que retarder la marche du génie dans la carrière du Beau ». Il s'étonne qu'il y ait encore des gens qui se figurent que l'esprit humain, sous Louis XIV, est arrivé à la perfection, et qu'il ne lui reste plus depuis lors qu'à tourner « dans le cercle plus ou moins étroit » tracé par les grands écrivains de cet âge.

Sans doute « la Religion est l'élément naturel du génie », et la

[1] *Mémorial Catholique*, t. X, Septembre 1828, p. 173.

littérature ne saurait se passer du merveilleux. Mais il y a deux sortes de merveilleux, le vrai et le faux, le merveilleux chrétien et la mythologie [1]. Et, s'il est vrai, comme l'a dit Platon, que le beau n'est que la splendeur du vrai, tout ce qu'il y a de beau dans le merveilleux païen « a sa racine dans le christianisme primitif [2] ». Dès lors, que penser de ces *classiques* qui s'en vont répétant que le christianisme est trop sévère pour l'imagination [3] ? Le fleuve coule devant eux, et les voilà qui cherchent je ne sais quel courant perdu qui s'en échappa jadis. Comme si l'objet de la littérature et des beaux arts était seulement de nous amuser, et non pas de nous être utile ! Les classiques méconnaissent donc la haute mission du génie sur la terre : il doit, en captivant les cœurs, s'emparer des volontés, pour conduire les hommes au bonheur et au bien. Il n'y réussira que si l'influence de la littérature sur la société est portée au plus haut degré, et tout entière employée au perfectionnement des mœurs privées et publiques. Or, « une littérature fondée sur le christianisme peut seule remplir dans toute leur étendue ces deux conditions [4] ». Car seule elle pourra réveiller dans notre âme, « à l'aide des figures de ce monde, qui sont vaines et qui passent, le sentiment des réalités éternelles [5] ».

Le *Mémorial catholique* pense maintenant qu'une telle littérature ne peut s'établir qu'en se débarrassant de l'erreur classique, de ce paganisme littéraire qui prétend asservir la poésie aux règles bonnes ou mauvaises puisées dans les écrits des Grecs [6] ». Classicisme, c'est tyrannie, comme Victor Hugo l'a montré. En combattant toute indépendance du poète, les classiques créent une servitude littéraire analogue à la servitude politique du gallicanisme [7] : des deux côtés, pour avoir nié l'autorité légitime du christianisme, on a été conduit

[1] *Ibid.* Septembre 1828, p. 174.
[2] *Mémorial Catholique*, t. X, p. 378.
[3] *Ibid.*, p. 174.
[4] *Ibid.*, p. 174.
[5] *Ibid.*, p. 176.
[6] *Ibid.*, p. 387.
[7] *Ibid.*, p. 386.

à lui substituer ici la tyrannie d'un roi dont le pouvoir est supposé indépendant de l'autorité spirituelle et capable même d'imposer ses volontés à cette autorité, là, le despotisme littéraire, assujettissement des poètes à l'autorité particulière de quelques anciens : idolâtrie littéraire tout à fait semblable à l'idolâtrie politique. Ces deux erreurs eurent en France une marche parallèle. « Peu d'années s'écoulèrent entre la publication de l'*Art poétique*, où Boileau soutient que la religion devait être séparée de la littérature, et la fameuse déclaration qui sépara le pouvoir politique du pouvoir religieux. L'une et l'autre erreur furent soutenues par les mêmes arguments. D'une part, on disait que la religion était trop sainte pour s'allier aux sujets que la poésie avait à traiter ; et, de l'autre, on citait les paroles de l'Evangile, signifiant, à ce qu'on prétendait, que Jésus-Christ était trop grand pour que son royaume fût sur la terre [1] ». Dans les deux cas, on niait la liberté de l'homme en le soumettant aux caprices de l'homme.

Il existe, en effet, toute règle mise à part, une activité, une indépendance légitime du génie sans laquelle rien de grand ne saurait se produire. Les classiques lui refusent l'existence. Mais comment l'empêcheraient-ils d'être ? Notre esprit est actif, il cherche la vérité ; et, quelquefois, cette recherche fait surgir devant lui la vérité comme un don : « C'est ce don qui, dans les sciences comme dans les arts, fait ce qu'on appelle les hommes de *génie* [2]. » « Ce qu'on appelle inspiration particulière de la Divinité, avait écrit Bonald, est un *esprit* plus capable de comprendre, un *cœur* plus capable d'aimer, donnés à des hommes que Dieu destine à ses grands desseins sur la société [3]. » De là, « vient le nom de *Vates*, que l'on donnait autrefois aux poètes, et qui signifie *devin* ou *prophète*. Il faut donc reconnaître deux sortes d'inspirations, l'une extraordinaire, qui n'appartient qu'aux prophètes proprement dits, l'autre ordinaire et commune, à laquelle participent tous les hommes, et dont la puissance plus ou

1 *Mémorial Catholique*, p. 387.
2 *Ibid.*, p. 379.
3 *Th. du Pouv.*, II, I, VIII, 60.

moins grande distingue dans tous les genres les hommes supérieurs du vulgaire [1] ».

Or, l'insurrection romantique a été, disent les Mennaisiens, rendue nécessaire par les excès de ce gallicanisme littéraire ou classicisme qui emprisonnait le génie. Mais il y a eu un romantisme effréné, excessif, qui a transformé la liberté en anarchie. Nul homme de génie n'a pu participer à ses excès, puisqu'ils l'ont entraîné loin de la vérité littéraire que le génie reçoit comme un don. C'est contre ce romantisme qu'il faut réagir, autant que contre le classicisme, par un retour à la vérité, à la nature, par la soumission à l'autorité. Car, que la vérité littéraire soit un don ou le résultat d'un patient effort pour plier son esprit à l'autorité légitime, dans les deux cas, toute beauté littéraire réside dans la soumission à l'autorité générale, expression des « vrais rapports qui existent entre l'Infini et les sujets bornés sur lesquels le génie s'exerce [2] », ou dans l'obéissance à la nature. Et, par suite, l'individualisme littéraire ne doit pas être moins énergiquement rejeté que le classicisme.

Dès lors, la conclusion s'impose : entre la tyrannie classique et l'anarchie du romantisme effréné, il n'y a plus qu'une position possible, et qui apparaît en pleine lumière « grâce aux progrès que l'insurrection romantique nous a fait faire [3] » ; il n'y a plus de milieu entre l'anarchie « et la subordination légitime de toutes les conceptions poétiques au principe catholique de foi, source unique et type universel du beau [4] ». Point de milieu, donc, entre une littérature catholique et une littérature anarchique ; de même qu'il y n'a point de milieu pour la société entre le catholicisme et l'anarchie. Mais la littérature se soumet-elle à l'autorité ? Alors, « épurée par la morale évangélique », sans rien perdre de sa liberté, puisque le christianisme catholique veut le développement de l'homme complet et professe les règles mêmes du sens commun, elle bannit « le galli-

[1] *Mémorial Catholique*, t. X, p. 379.
[2] *Ibid.*, t. X, p. 379.
[3] *Ibid.* t. XI, janvier 1829, p. 68
[4] *Ibid.*, t. XI, janvier 1829, p. 69-70.

canisme littéraire [1] ». « Une littérature ainsi conçue, une littérature qui prendrait la religion pour base, qui chercherait en elle de hautes inspirations, et qui serait toujours fidèle aux règles salutaires qu'elle impose, enfanterait bientôt des chefs-d'œuvre supérieurs à tout ce qu'on a vu jusqu'ici. » Cette « littérature catholique » obtiendrait surtout, en restituant à tous les sentiments leur place exacte dans l'homme, en les rendant tous avouables, une influence prodigieuse sur la société [2].

Rejetant le classicisme auquel il était resté jusque-là fidèle, c'est donc maintenant vers un romantisme catholiquement discipliné que se tourne le *Mémorial catholique*, vers le romantisme de Victor Hugo. Cette position nouvelle est très nettement accusée dans le *Sommaire des connaissances humaines*, œuvre de l'abbé Gerbet, mais à laquelle, du reste, Lamennais avait mis la main, et qui parut au cours de ce même mois de février 1829, dans l'*Appendice* de ses *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*. La question fondamentale de la littérature : Qu'est-ce que le beau ? y était présentée comme une face de la question plus générale : Qu'est-ce que le vrai ? « Prenez pour critérium du beau le goût individuel, vous êtes conduit au scepticisme littéraire, absolument de la même manière qu'en prenant la raison individuelle pour critérium de la vérité, on est conduit au scepticisme universel. Donc point de littérature si on n'en cherche la base dans le goût général. Tout ce qu'il déclare être beau doit être tenu pour beau, et un individu qui n'aurait pas le sentiment de cette beauté, devrait croire que son goût particulier est vicieux, en tant qu'il n'est pas conforme au goût universel. Voilà l'ordre de foi en littérature. Mais, en même temps, de même qu'il existe diverses manières de concevoir, de même *chaque individu, chaque peuple, chaque époque ont diverses manières de sentir, lesquelles, tant qu'elles ne choquent pas le goût général, ne sont que le développement varié et inépuisable de tout ce qu'il y a de sentiments au fond de l'âme humaine* : ce développement représente, en littérature, l'ordre

[1] *Mémorial Catholique*, 73-74.
[2] *Ibid.*, 75.

de conception ». Et c'est aussi, ne l'oublions pas, la théorie de la liberté littéraire que la préface de Cromwell avait récemment exposée : « D'où il suit, continue l'auteur, que la littérature peut être viciée dans sa base ou arrêtée dans ses progrès par deux théories également fausses : l'une, qui renverse l'ordre de foi, en ne donnant pour règle, à chaque écrivain, que les caprices de son goût individuel» (c'est ce que le *Mémorial catholique* appelait tout à l'heure le *romantisme effréné* ; mais c'est aussi la conception du romantisme que V. Hugo avait repoussée en reconnaissant comme règles du beau, ces « lois générales de la nature qui planent sur l'art tout entier », en distinguant soigneusement la liberté qui produit l'ordre de la licence qui entraîne après elle l'anarchie) ; l'autre, qui détruit la liberté des conceptions, en substituant à l'autorité du goût général, l'autorité de tel ou tel peuple, de telle ou telle époque, et présentant les formes littéraires usitées chez ce peuple, comme le type unique du beau, comme une espèce de moule dans lequel chaque peuple devrait jeter sa littérature. » (Cela, c'est une rupture catégorique avec le classicisme, dont Victor Hugo avait rejeté dans la préface de Cromwell les petites règles surannées). « De ces deux théories, la première engendre les littératures extravagantes, la seconde les littératures inanimées. » Ainsi, conclut l'auteur, « les mêmes principes qui fournissent la solution des questions fondamentales en religion et en politique, contiennent également la solution des questions fondamentales en littérature, agitées aujourd'hui [1] ».

La position des Mennaisiens est donc identique désormais à celle de V. Hugo ; mais entre ce qu'était cette position en 1824 et ce qu'elle est devenue en 1828-1829, n'y a-t-il pas contradiction ? Là, le *classicisme* avait été défendu et prôné ; ici, il est condamné et proscrit. L'opposition qui, à s'en tenir aux faits, était réelle, puisqu'elle signifiait véritablement le passage des Mennaisiens dans le camp romantique, au point de vue doctrinal, n'était plutôt qu'une apparence. Deux sens différents avaient été donnés, dans les deux cas,

[1] Lamennais, *Progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Eglise*, in-8, Paris, Belin-Mandar et Devaux, 1829. Appendice, p. 376-378.

au mot *classique* ; la doctrine avait développé ses conséquences ; au fond, elle n'avait pas changé. C'est ce qu'il convenait de montrer, et ce qu'un article publié en forme de lettre dans la livraison de décembre 1829 du *Mémorial catholique* avait pour but d'établir. En montrant qu'en 1824, le *Mémorial* avait considéré « la doctrine classique, prise dans un sens général », comme « celle qui soumet le goût individuel au goût universel », tandis qu'en 1828, au lieu de voir dans le classique « ce qu'il y a de commun dans la littérature saine de tous les peuples », il lui avait reproché « l'erreur des gallicans [1] », l'auteur de cette *lettre sur le romantique* faisait ressortir l'évolution accomplie par les Mennaisiens, et soudait d'une façon définitive leur première à leur plus récente attitude.

Considérer le classicisme comme le gallicanisme littéraire, le romantisme effréné comme une réaction contre ce gallicanisme, destinée à faire surgir ce romantisme sage, soumis à l'autorité, ce romantisme dont Victor Hugo a fait entendre les premiers accords et dont il a récemment donné la formule, telle est donc exactement la position adoptée par le *Mémorial catholique*, par l'école de Lamennais, au lendemain de la *Préface de Cromwell*. C'est bien exactement un romantisme catholique qu'il s'agit d'organiser ; littérature nouvelle et vraie, qui agirait sur les esprits avec une puissance infinie, en mettant en œuvre un merveilleux en harmonie avec les croyances de la société. « Toujours d'accord avec la plus pure morale, toujours fidèle, lorsqu'elle peindrait les passions coupables, à montrer le poignard qu'elles enfoncent dans le cœur de celui qui s'y laisse entraîner, et à nous révéler tous les affreux supplices auxquels elle le dévoue dès cette vie ; constante à parler aux hommes un langage toujours semblable à celui que la vérité éternelle leur tient à tous dans le plus secret de leurs consciences, savante à peindre le bonheur, les inexprimables délices que la vertu sait faire goûter au milieu des plus rudes épreuves ; subordonnant à l'ordre universel toutes les passions, qui sont la vie du cœur, elle les développerait en les épurant » ; les sentiments ainsi développés « ne pourraient

[1] *Mémorial Catholique*, t. XIII, décembre 1829, p. 353.

tarder à se manifester d'une manière publique et générale » ; et « la littérature, fille et compagne inséparable de la religion, travaillerait de concert avec elle à l'œuvre divine dont elle est chargée, à la régération complète et définitive du monde [1] ».

Cette littérature catholique, Victor Hugo ne rêvait-il pas alors de lui donner un modèle ? Il concevait *Notre-Dame de Paris* en 1828. Conception bien différente de ce que fut l'exécution[2]. Phébus et cette passion qui enlève à la Esmeralda un peu de sa pureté, n'y figuraient pas. La leçon morale exigée par le *Mémorial catholique* devait se dégager de l'œuvre sans effort : ce prêtre « qui abdique volontairement l'humilité du chrétien, la modestie du prêtre, et qui se trouve ensuite seul et sans défense en face de ses passions et du destin », qui le dévouent dès cette vie à d'affreux supplices, devait nous être un grand et salutaire enseignement. Cette jeune fille poursuivie par les honteux désirs du misérable, traversant les plus infâmes cloaques sans rien perdre de sa candeur, heureuse et fière à travers les plus rudes épreuves, devait nous faire aimer la vertu ; et ce Quasimodo, âme exquise dans un corps difforme, nous faire comprendre que notre vraie patrie n'est pas cette prison du monde où l'argile nous tient en servitude. L'αναγκη mystérieuse qui devait emporter les personnages du drame dans ses bras d'airain, c'était la *providence* présidant à la lutte où Claude Frollo sans doute est vaincu, mais d'où la Esmeralda, d'où Quasimodo, du moins, sortent victorieux ; et le gibet de Montfaucon n'exigeait-il pas le ciel ?

Envisagerons-nous le caractère social de l'œuvre à cette période d'élaboration ? Il nous apparaîtra que l'auteur voulait y montrer « les souffrances imposées au genre humain par les efforts de l'esprit nouveau pour détrôner la société chrétienne et catholique. Ce fut, en effet, « à dater d'alors que la chance tourna et que le Moyen Age fut vaincu [3] ». Et nous retrouverons l'ennemi du gallicanisme politique et littéraire, désabusé de la royauté, en bon Mennaisien qu'il est, dans

[1] *Mémorial Catholique*, février 1829, p. 77.

[2] V. *Notre-Dame de Paris*, éd. Ollendorf (de l'Imprimerie Nationale), in-8, 1904, Scénario de *Notre-Dame de Paris*, p. 430-431.

[3] Montalembert, *Art. sur Notre-Dame de Paris*. *L'Avenir*, 28 avril 1831.

cet écrivain qui nous montre Louis XI, « le vieux tyran », menant « ses magistrats et ses bourreaux au combat contre toutes les associations morales et religieuses, tous les biens domestiques, toute la hiérarchie chevaleresque et sacerdotale du passé [1] ». Dès lors le catholicisme avait cédé ; le ciment du monde était tombé [2] ». Oui, c'était une inspiration profondément chrétienne qui avait présidé à la conception primitive du roman dont le titre seul annonçait assez les intentions véritables ; et si Victor Hugo l'avait écrit alors, nous l'aurions eu, ce premier chef-d'œuvre de la littérature catholique, d'accord avec la plus pure morale, cette première affirmation attendue, que la littérature véritable est fille et compagne inséparable de la religion chrétienne.

Mais hélas ! que l'exécution différera de cet idéal rêvé. A peine l'a-t-il conçu, Victor Hugo n'a déjà plus la force, il n'a plus la *foi* de l'exécuter. Il remet l'œuvre de jour en jour. Et quand il s'y attachera enfin, contraint par les exigences d'un libraire, c'est à peine si la trame ancienne demeurera visible sous les contradictions d'une pensée hésitante et troublée. Ce sont, jusqu'à la chute finale, les étapes de cette décadence qu'il nous reste à raconter.

[1] Montalembert, *Art. sur Notre-Dame de Paris. L'Avenir*, 28 avril 1831.
[2] *Ibid.*

TROISIÈME PARTIE

LUTTE, VICTOIRE ET DÉFAITE

(1828-1832)

CHAPITRE I

Sainte-Beuve et les doutes religieux de Victor Hugo. Les raisons d'espérer.

(1828-1830.)

Fait singulier, et à jamais digne de méditation : au moment précis où les catholiques mennaisiens s'accordent sur ses doctrines littéraires et se reconnaissent pour ainsi dire en elles ; au moment où sa propre conception de *Notre-Dame de Paris*, où les *Consolations* de Sainte-Beuve, les *Harmonies* de Lamartine rapprochent la poésie du sanctuaire, où le mennaisianisme dont il avait été si longtemps l'organe semble triompher dans la littérature, Victor Hugo s'écarte du catholicisme, et, se relâchant de sa foi, abandonne, en apparence au moins, la voie qu'il avait si obstinément tracée jusque-là.

Que se passa-t-il alors dans le cœur du poète ? Quelques *Orientales*, les *Têtes du sérail* [1], *Le feu du ciel* [2], *Extase* [3], donnent encore matière au sentiment religieux de se manifester. Mais la couleur générale de cette fantaisie poétique dont l'idée était née chez Hugo

[1] *Orientales*, éd. Hetzel-Quantin, ne varietur, in-8, p. 35, juin 1826.

[2] *Ibid.*, p. 15, octobre 1828.

[3] *Ibid.*, p. 195, 25 novembre 1828.

« en allant voir coucher le soleil »[1], excluait naturellement tout recours aux inspirations chrétiennes. La préoccupation dominante ne fut plus alors la foi ; le poète entrevit d'autres sources de poésie que l'humanité contemplée du haut des croyances religieuses ; il en vint à se relâcher de cette attention scrupuleuse, de cette ferme volonté de croire qui seule pouvait maintenir en leur intégrité dans une âme comme la sienne les dispositions qu'une volonté forte y avait mises, contre le pouvoir dissolvant du siècle. Disons-le aussi : ce que l'amitié de Lamennais avait édifié, l'amitié de Sainte-Beuve contribuait à le détruire. Non que le critique agît en aucune façon positive contre les croyances du poète. Rien du moins ne saurait autoriser jusqu'à présent à l'affirmer. Mais en même temps que par son *Tableau* il attirait son attention vers une époque païenne ; en même temps qu'il l'aidait à prendre pleinement conscience des qualités plastiques de son imagination, l'exemple seul de ses hésitations et de ses doutes, ses lectures mêmes, qui initiaient Victor Hugo aux secrets de la philosophie sceptique, devaient agir fortement sur le poète. Hugo n'était pas de taille à soutenir une discussion en pareille matière avec un esprit souple, insinuant, intelligent et retors comme l'était Sainte-Beuve. A des natures de sa trempe, il faut des croyances absolues, simples et sans contestation. Il avait trouvé cette sécurité de sa pensée sous l'égide de Lamennais. Mais voici qu'un esprit mobile, troublé d'inquiétudes plus ou moins sincères et d'aspirations qu'une intelligence critique en éveil et, il faut bien le dire, une singulière faiblesse de volonté, l'empêchent de satisfaire. voici qu'un sceptique oppose, sous prétexte de s'éclairer et de se faire, convertir par lui, des doutes à toutes ses croyances, des objections à toutes ses certitudes, et son peut-être à ses affirmations. Victor Hugo n'était pas homme à résister à la contagion : ce scepticisme croissant du poète, que Sainte-Beuve se plaît à signaler dans ses articles de 1831 avec une insistance dont on soupçonne aisément les motifs[2], le critique doit donc en porter en grande partie la responsabilité.

[1] *Orientales*, p. 5.

[2] V. la *Clef de « Volupté. »* par Christian Maréchal, 1 vol. in-8, Savaète éd., 1905

Car ce n'est pas seulement pour avoir laissé sommeiller en soi ses convictions individuelles comme suffisamment assises, que Victor Hugo se réveille maintenant « les cherchant en vain dans son âme » ; c'est pour les avoir heurtées à cette matière molle et sans énergie, au scepticisme de Sainte-Beuve, en qui toute volonté s'affaisse et toute croyance s'éteint.

Disons-le aussi, la bienfaisante influence du foyer paraît un moment compromise, avec sa sécurité ; celle qui avait soutenu jusqu'alors Victor Hugo, la compagne dont il n'avait jamais douté, prête une oreille trop complaisante peut-être aux engageants propos d'un ami trop peu scrupuleux. Rien n'a, semble-t-il, encore, transpiré au dehors, du trouble déjà naissant ; l'ami est toujours l'ami, rien de plus ; fut-il jamais autre chose ? Il ignore tout du secret succès de ses honteuses tentatives. Mais ses insinuations perfides ont déjà troublé l'harmonie du ménage ; à l'abandon récent des belles années, une lutte sourde a succédé [1] ; l'épouse est toujours fidèle, et pourtant elle n'est plus toute à celui qu'elle a tant aimé. Quelle désillusion et quelle angoisse ! Qu'ignorant la véritable source du mal, Victor Hugo ait cependant souffert de sentir se retirer de lui un amour digne de résister à de plus fortes épreuves, c'est ce dont plus d'une page de *Notre-Dame de Paris* témoigne à vrai dire assez bien : si l'auteur insiste âprement sur le caractère fatal, aveugle, de la passion, n'est-ce pas qu'il en connaît les misères, après en avoir éprouvé les pures et légitimes joies ? Il lui plaît donc maintenant « de cacher l'amour et la douleur

Dans le coin d'un roman ironique et railleur [2],

comme jadis, dans un autre roman, il avait fait parler le bonheur et l'amour [3]. Et les mêmes voies du doute dont cette première crise de sensibilité avait jadis fermé l'accès, s'ouvrent pour lui maintenant à nouveau, parce qu'il souffre.

[1] Sainte-Beuve, *Livre d'Amour*, et V. Hugo, *Feuilles d'Automne*, p. 304, 9 août 1829.

[2] *Les Feuilles d'Automne*, p. 251.

[3] *Han d'Islande*. V. p. h.

N'exagérons pas le mal, cependant. S'il est bien vrai qu'à la faveur de ces inquiétudes, le tempérament naturel de Victor Hugo, d'un caractère « précis à la fois et visionnaire, raisonneur et plastique, hébraïque et panthéiste », risquait de l'entraîner dans une voie de plus en plus éloignée « de celles du doux Pasteur » [1] ; s'il est vrai encore — avec plus de réserves déjà cependant — que « l'intuition libre, au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes » [2], il ne faudrait pas nous hâter avec Sainte-Beuve — nous n'avons pas les mêmes raisons — de montrer le poète des *Feuilles d'Automne* « assis dans sa gloire au foyer domestique, croyant pour dernière et unique religion à la famille, à la paternité », et acceptant « les doutes et les angoisses inséparables d'un esprit ardent comme on subit une loi de l'atmosphère » [3]. Les œuvres de cette époque contiennent plus et mieux que cela. La foi y est affaiblie, embrumée et comme voilée d'angoisses, mais elle survit encore, et l'on sent qu'une atmosphère nouvelle, un intérêt nouveau pourra lui rendra un essor plus sûr et plus sublime. Car si « l'écho sonore » que Dieu mit au centre du monde, répète maintenant en les amplifiant du retentissement de son génie qui grandit tout, les doutes dont il a subi la contagion, à plus d'un indice on reconnaît la survivance obscure de ces croyances dont le critique s'est trop hâté d'enregistrer la mort. — Croyance à l'immortalité :

> Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
> Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
> C'est l'affaire du corps. Mais que m'importe, à moi !
> Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
> L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
> Et s'envole... » [4]

Sans doute le poète a vu trois fois déjà la mort entrer chez lui pour

[1] Sainte-Beuve, *Port. Cont.*, t. I, p. 427.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] V. Hugo, *Marion Delorme*. Acte V, scène III.

lui ravir une mère, son premier né, son père ; je les ai vus partir, dit-il,

« Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or »[1].

Croyance en Dieu,

« Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée ».

Dieu, source de son inspiration, qui s'empare quand il veut de son esprit,

« Et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux[2] ».

Croyance au Fils de l'homme, dont les millions de morts sont la moisson[3].

Croyance, et combien chrétienne encore, à la vertu de la souffrance humaine. Car dans le malheur même, quand les premières douleurs dont nous soupçonnons, hélas, trop aisément la cause, viennent assombrir l'horizon de son ciel jusque-là trop serein, n'est-ce pas une inspiration chrétienne qui lui fait bénir sa souffrance, et qui le fait s'écrier :

« Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts, écrits en traits de feu,
Ces mots : Ame immortelle ! Eternité de Dieu ! »[4]

Croyance en la souveraine vertu de la charité.

« Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : Buvez ! Mangez ! c'est ma chair et mon sang ! »

[1] Les *Feuilles d'Automne*, p. 273, 6 juillet 1829.
[2] *Ibid.*, p. 275, 1er mai 1828.
[3] *Ibid.*, p. 274, 6 juillet 1829.
[4] *Ibid.*, p. 304, 9 août 1829.

N'est-ce pas elle qui

« Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains ! »

Il faut donc suivre le divin précepte, il faut donner,

« L'aumône est sœur de la prière » ;

il faut donner

... « Afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel [1] ».

Cette même confiance dans l'oraison inspire, en juin 1830, les admirables strophes de la « Prière pour tous ». — Non, il n'était pas temps alors de désespérer de votre foi, poète qui compreniez et sentiez si vivement encore la fécondité de la prière et ses plus secrètes vertus. — Permis à vous, qui aviez connu des jours plus sereins et de plus hautes certitudes, de croire que vous aviez laissé une part de votre vertu « aux buissons de la route » [2] et perdu votre âme « pleine d'erreur, vide de foi » [3]. D'autres n'auraient pas dû s'y tromper ; trop, et de trop apparents indices témoignaient que vous subissiez une crise, mais une crise après tout passagère, pour qu'il ne fût pas coupable et, de la part d'un ami qui se prétendait « à proximité du rocher de la foi », — presque criminel, d'insister obstinément sur les apparences contraires. Rien n'est plus propre à jeter une âme dans ce matérialisme que Sainte-Beuve affectait alors de réprouver, que de lui signaler ces fâcheuses tendances comme un legs héréditaire, et comme une sorte de nécessité — je dirais presque de fatalité — de son éducation première et de son génie. Le critique des *Lundis* n'est pas à l'abri d'un tel reproche ; plus honnête, — moins préoccupé de certaines fins personnelles du reste assez viles [4], — il

[1] Les *Feuilles d'Automne. Pour les pauvres*, p. 375-378. Janvier 1830.
[2] *Ibid.*, p. 494.
[3] *Ibid.*, p. 409.
[4] V. La *Clef de « Volupté »*.

eût glissé plus légèrement sur les doutes, les inquiétudes et les défaillances morales et religieuses du poète, auquel il eût montré, comme nous cherchons à l'indiquer ici, sa jeunesse et ses croyances en dépit de tout survivantes, et ne demandant qu'à prendre un nouvel essor.

Lamennais ne s'y trompait pas, sans doute, qui gardait avec Victor Hugo des relations affectueuses, et ne cessait de le suivre des yeux : car il lui était donné de reconnaître encore sa pensée dans ses œuvres. A qui Victor Hugo écrivant *Hernani* devait-il, par exemple, l'intelligence et la claire vision de cette Europe du Moyen Age, libérale, catholique et unitaire, merveilleux « spectacle à ravir la pensée », si superbement exprimé au début du grand monologue de don Carlos ? [1] A qui, sinon à Lamennais ? Et s'il y avait un amusant anachronisme à mettre dans la bouche du futur Charles-Quint l'éloge de cet état social qui permettait au manant de s'élever au-dessus des rois, puisqu'il offrait parfois au peuple « son pape et son César », à qui encore devons-nous cette singularité du monologue, sinon au futur directeur de *l'Avenir* ?

Victor Hugo a si bien subi la suggestion mennaisienne, il voit si nettement cette division des deux pouvoirs spirituel et temporel sous les deux sceptres suprêmes qui se partagent le gouvernement du monde,

« Un édifice avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi-né se soumet ».

qu'il oublie don Carlos, pour n'apercevoir que l'ordre social fondé par Charlemagne, tel que les catholiques sociaux rêvaient encore de le ressusciter, parfaite expression des volontés divines :

« Electeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée au besoin des temps un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,

[1] *Hernani*, Acte IV, sc. II.

Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule au pied ou lui met un bâillon.
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main, ou la tiare au front,
Le pape et l'empereur sont tout !!.

Qui croirait que le plus absolu des rois eût jamais pu tenir ce langage. Nous reconnaissons donc l'inspiration des mennaisiens dans ces vers, et dans les suivants qui traduisent si magnifiquement leur rêve ; les rois « attentifs, ennuyés », sont à la vitre du festin où Dieu sert le monde au pape et à l'empereur ; pour eux :

« Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-mêmes, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur. »

Aussi, le 9 mars 1830, Lamennais signalait-il à Mme de Senfft « *Hernani*, où il y a de très grandes beautés » [1]. Le même jour, Victor Hugo écrivait dans la préface d'*Hernani* : « Cette voix haute et puissante du peuple, *qui ressemble à celle de Dieu*, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : « TOLÉRANCE ET LIBERTÉ » [2]. Que l'enfantement de l'ordre social, politique et poétique nouveau se fasse au sein du catholicisme, ainsi que Lamennais le rêve, les doutes du poète s'évanouiront, et nous assisterons à un renouveau de sa foi.

[1] *Correspondance de Lamennais*, publiée par Forgues, II, 122.
[2] *Hernani*, préface.

CHAPITRE II

La Révolution de Juillet et la réaction anti-catholique. Victor Hugo s'écarte du catholicisme : les six premiers livres de *Notre-Dame de Paris*

(Juillet-Septembre 1830.)

Tel était l'état d'esprit de Victor Hugo quand la révolution de 1830 éclata, dispersant le second Cénacle, et augmentant d'abord ses incertitudes et ses doutes. Il venait d'entreprendre, le 25 juillet 1830[1], *Notre-Dame de Paris*, quand la mitraille de juillet l'interrompit. Il se remit à la tâche le 1er septembre[2], et l'on croira sans peine que les événements récents n'avaient pas contribué à ranimer chez lui les sentiments religieux. — C'était donc avec des dispositions véritablement hostile au catholicisme qu'il reprenait alors la plume, et les cinq premiers livres du roman conçu sous des influences tout autres, portent la trace de ce changement. Un maître nouveau a surgi, le peuple, sur les ruines des anciens pouvoirs ; c'est au peuple que Victor Hugo fait la cour. Le chapitre IV du premier livre[3], où Maître Jacques Coppenole, chaussetier à l'enseigne des trois chaînettes, à Gand, parle haut et humilie les gens de cour de son altière algarade, porte sa date ; et l'abondante description de la saturnale des fous permet au poète d'étaler sous nos yeux les licences que s'accorde la foule de Paris déchaînée. — On remarquera surtout

1 *Notre-Dame de Paris*, édition Ollendorf, p. 437. Mns. *Notre-Dame de Paris*, feuillet 3, recto.

2 *Ibid.*, p. 438. Mns. feuillet 3, recto.

3 *Notre-Dame de Paris*, éd. Hetzel-Quantin, ne varietur, in-8, t. I, p. 55 et seq. ; éd. Ollendorf, p. 26 et seq.

que les railleries des clercs, des écoliers et de tout le menu peuple en liesse s'adressent sans réserve, dans cette partie du roman, à la « soutane noire, ou grise, ou blanche, ou violette[1] » ; et l'on nous fera sans doute la grâce d'accorder que le seul souci de la vérité historique ne pousse pas Victor Hugo à nous décrire avec force détails suggestifs ce cardinal Charles de Bourbon, primat des Gaules, dont le trait caractéristique et distinctif « était l'esprit de courtisan et la dévotion aux puissances[2] », qui ne marchait jamais « qu'entouré d'une petite cour d'évêques et d'abbés de hautes lignées, galants, grivois et faisant ripaille au besoin[3] », et qui, lui-même, paraît-il, « menait joyeuse vie de cardinal, s'égayait volontiers avec du cru royal de Challuau, ne haïssait pas Richarde la Garmoise et Thomasse la Saillarde, faisait l'aumône aux jolies filles plutôt qu'aux vieilles femmes, et pour toutes ces raisons était fort agréable au *populaire* de Paris[4]. » Son insistance à évoquer des détails scandaleux et plus ou moins authentiques sur le clergé, à rappeler la vie de ce « Robert de Lespinasse, abbé de Saint-Germain-des-Prés, frère libertin d'une maîtresse de Louis XI », ou bien « le proverbe bachique de Benoît XII, ce pape qui avait ajouté une troisième couronne à la tiare : — *Bibamus papaliter*[5] » ; le choix de ces jurons prodigués dans la bouche du peuple, et qui tous sont des blasphèmes, signifient autre chose que le souci du pittoresque et le plaisir de peindre la *canaille* en liesse. Si Victor Hugo montre si peu de discrétion sur un chapitre où, semble-t-il, il eût été tenu à plus de réserve, c'est que son âme livrée au doute par les influences que nous avons indiquées, subit sans contrepoids l'entraînement de la réaction populaire. A ce titre, les six premiers livres de *Notre-Dame de Paris* sont un document historique dont la haute valeur ne saurait être méconnue. L'explosion de l'animosité populaire contre tout ce qui avait été lié à la royauté déchue, administration, clergé,

[1] *Notre-Dame de Paris*, éd. Hetzel, t. I, p. 52 ; éd. Ollendorf, p. 23.
[2] *Ibid.* éd. Hetzel, t. I, p. 49, éd. Ollendorf, p. 22.
[3] *Ibid.*, éd. Hetzel, t. I, p. 49-50, éd. Ollendorf, p. 23.
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*, éd. Hetzel, p. 51, éd. Ollendorf, p. 23.

magistrature, y retentit bruyamment, et le désordre des premiers mois qui suivirent la révolution de juillet, le déchaînement de l'esprit critique, contre tous les éléments d'organisation de l'ancienne société, disons le mot, l'anarchie qui fut, quelques semaines au moins, maîtresse des esprits, sinon de la situation, s'y réfléchit avec fidélité. Mais, il faut bien l'avouer, c'est le clergé surtout qui, dans le roman, comme dans la réalité, dut essuyer le plus vif assaut de ces rancunes dont Victor Hugo se fait spontanément l'écho. Ce que Lamennais n'avait cessé de prédire et d'annoncer depuis plus de trois ans se produisait alors ; et pour avoir trop étroitement lié ses destinées à celles de la monarchie tombée, l'Eglise participait à l'impopularité du régime et l'empire du catholicisme sur les consciences était dangereusement menacé.

Voilà ce qui transparaît dans les pages des cinq premiers livres de *Notre-Dame de Paris* écrits, comme en témoignent les notes de Victor Hugo lui-même en marge du manuscrit, du 1er au 27 septembre 1830 [1] ; exception faite cependant pour les premières pages du roman, qui dataient du 25 juillet [2], et pour le chapitre intitulé *Paris à vol d'oiseau,* qui ne fut rédigé que du 18 janvier au 2 février 1831 [3]. Le chapitre intitulé : *Ceci tuera cela,* offre à cet égard un intérêt exceptionnel, parce qu'il prétend exprimer la philosophie de la situation présente [4]. Victor Hugo y soutient que les monuments de pierre avaient exprimé la pensée des âges antérieurs à l'apparition de l'imprimerie ; que, jusqu'à Gutemberg, l'architecture avait été la grande écriture du genre humain [5] ; mais que la presse l'avait tuée, parce qu'à dater du jour où le livre fut imprimé, l'architecture ne fut plus ce

1 *Notre-Dame de Paris,* éd. Ollendorf, p. 437-438 et le manuscrit de *Notre-Dame de Paris,* feuillet 5 recto et feuillet 138 recto.

2 Exactement, jusqu'à l'alinéa : S'il pouvait nous être donné à nous, hommes de 1830 ..

3 *Notre-Dame de Paris,* éd. Ollendorf, p. 43 ; manuscrit de *Notre-Dame de Paris,* feuillets 79 recto et 97 verso.

4 *Notre-Dame de Paris,* éd. Hetzel, t. I, p. 271 et seq ; éd. Ollendorf, p. 142 et seq.

5 *Ibid.,* éd. Hetzel, t. I, p. 280 ; éd. Ollendorf, p. 146.

qu'elle avait été jusqu'au xve siècle, « le registre principal de l'humanité ». Cela signifiait à ses yeux — fait essentiel — qu'au moment où se passait son roman « une puissance allait se substituer à une autre puissance. Cela voulait dire : La presse tuera l'Eglise [1] ». Ce meurtre, à vrai dire, il le considérait alors comme à moitié accompli au xve siècle, et par l'architecture elle-même ; car déjà « cette mystérieuse architecture romane, sœur des maçonneries théocratiques de l'Egypte et de l'Inde, emblème inaltérable du catholicisme pur, immuable hiéroglyphe de l'unité papale », « ce sombre style roman », dans lequel toute la pensée d'alors est écrite, et où l'on sent « partout l'autorité, l'unité, l'impénétrabilité, l'absolu, Grégoire VII, partout le prêtre, jamais l'homme, partout la caste, jamais le peuple », cette architecture théocratique, en un mot, fait place, après « le grand mouvement populaire des croisades » qui, comme « tout grand mouvement populaire, quels qu'en soient la cause et le but, dégage toujours de son dernier précipité l'esprit de liberté », fait place, dis-je, à « la liberté de l'architecture [2] ». Alors « l'autorité s'ébranle » ; « la cathédrale elle-même, cet édifice autrefois si dogmatique, envahie désormais par la liberté, échappe au prêtre. Adieu le mystère, le mythe, la loi. Le livre architectural n'appartient plus au sacerdoce, à la religion, à Rome ; il est à l'imagination, à la poésie, au peuple ». Le sculpteur prend toutes les licences, et « sous prétexte de bâtir des églises à Dieu », la poésie se développe librement [3]. Ainsi, en opposant « les caractères généraux de toute architecture théocratique », c'est-à-dire l'immutabilité, l'horreur du progrès, la conservation des lignes traditionnelles, la consécration des types primitifs, le pli constant de toutes les formes de l'homme et de la nature aux caprices incompréhensibles du symbole [4] », en opposant l'architecture romane à l'architecture gothique, laquelle offre au contraire « les caractères généraux des maçonneries popu-

[1] *Ibid.* éd. Hetzel, t. I, p. 272 ; éd. Ollendorf, p. 142.

[2] *Ibid.* éd. Hetzel, t. I, p. 276-277; éd. Ollendorf, p. 144-145.

[3] *Ibid.*, éd. Hetzel, t. I, p. 279, éd. Ollendorf, p. 146.

[4] *Notre-Dame de Paris*, éd. Hetzel, t. I, p. 281 ; éd. Ollendorf, p. 147.

laires », « la variété, le progrès, l'originalité, l'opulence, le mouvement perpétuel [1] », Victor Hugo prétend opposer « la théocratie, la caste, l'unité, le dogme, le mythe, Dieu » à ces trois formes inséparables : « la liberté, le peuple, l'homme » [2].

On ne saurait hésiter sur l'interprétation à donner à ces pages, ni par conséquent aux six premiers livres de *Notre-Dame de Paris* dont elles déterminent le sens et la portée ; depuis juillet jusqu'en septembre 1830, Victor Hugo ne doutant pas qu'il ne faille choisir entre Dieu et la liberté, renonce au catholicisme et choisit la liberté.

[1] *Ibid.*, éd. Hetzel, t. I, p. 280-281 ; éd. Ollendorf, p. 147.
[2] *Ibid.*

CHAPITRE III

Victor Hugo et le catholicisme libéral.

I. Une visite de Lamennais. — Le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* ; la 1re édition de *Notre-Dame de Paris ;* Victor Hugo et l'*Avenir.* — II. La fin : l'*Encyclique Mirari vos* et la 8e édition de *Notre-Dame de Paris.*

(*Septembre 1830-1832.*)

I. Victor Hugo venait de terminer le chapitre *Ceci tuera cela*, expression exacte de la poussée générale et populaire du moment ; après avoir maltraité le catholicisme considéré comme hostile à toute liberté, à tout progrès, et comme inféodé au pouvoir déchu, le 27 septembre 1830, ainsi qu'en témoigne une note de sa main en marge du manuscrit, il s'était mis à écrire le premier chapitre du livre sixième, intitulé : *Coup d'œil impartial sur l'ancienne magistrature*[1] ; il y soumettait à une critique moins respectueuse encore cette autre puissance impopulaire aussi pour s'être montrée trop complaisante aux Bourbons, la *Justice*, quand il reçut une visite qui ne pouvait être plus opportune : Lamennais se présenta chez lui.

Il arrivait de Bretagne pour fonder l'*Avenir* et orienter vers le libéralisme les destinées de l'Eglise. Déjà nous savions par le récit du *Témoin de la vie* que cette entrevue capitale avait eu lieu dans le courant de septembre 1830. Mais les assertions du *témoin* demandent toujours confirmation ; cette confirmation, l'examen du manuscrit

[1] *Notre-Dame de Paris*, éd. Hetzel, t. I, p. 295 et seq. ; éd. Ollendorf, p. 155 et seq.

de *Notre-Dame de Paris* nous la fournit d'une manière inespérée, puisqu'il nous permet non seulement, ce qui est essentiel, de comprendre les dispositions de Victor Hugo quand il reçut Lamennais, mais encore de fixer la date exacte de leur rencontre. Lamennais, en effet, a laissé sur le manuscrit la trace de son passage ; au haut du feuillet 142 du manuscrit, le 4e de ce premier chapitre du livre VI que le poète a commencé d'écrire, ainsi qu'il l'a noté lui-même, le 27 septembre 1830, Lamennais a inscrit de sa main son adresse : *F. de Lamennais, rue du Colombier, N° 15*. C'est donc sans doute le 27 septembre 1830 que le prêtre de génie qui accourait à Paris pour fonder l'*Avenir* et associer sous la bannière catholique *Dieu et la liberté* vint faire part de ses projets à l'écrivain qui, la veille encore, opposait la religion, le dogme, le prêtre, Dieu, au peuple, à l'homme, à la liberté.

Lamennais trouva Victor Hugo écrivant :

— Vous travaillez et je vous dérange.

— Je travaille, mais vous ne me dérangez pas.

— Qu'est-ce que vous écriviez donc là ?

— Quelque chose qui ne vous plairait pas.

— Dites toujours.

Victor Hugo lui tendit une feuille, où Lamennais lut ceci :

« La république, qui n'est pas encore mûre, mais qui aura l'Europe dans un siècle, c'est la société souveraine de la société ; se protégeant, garde nationale ; se jugeant, jury ; s'administrant, commune ; se gouvernant, collège électoral.

« Les quatre membres de la monarchie, l'armée, la magistrature, l'administration, la pairie, ne sont pour cette république que quatre excroissances gênantes, qui s'atrophient et meurent bientôt [1] ».

— C'est cela, dit Lamennais, j'étais bien sûr qu'un esprit comme vous ne pouvait pas rester royaliste. Il n'y a qu'un mot de trop : « *la République n'est pas mûre* ». Vous la mettez dans l'avenir ; moi je la mets dans le présent [2].

[1] Cf. *Litt. et Phil. mêlées*, p. 187.

[2] *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, II, 342-343.

On devine combien Victor Hugo dut être étonné et séduit. Ce clergé qu'il croyait lié au passé, indissolublement, il le trouvait maintenant devant lui. Sans doute, il écouta — avec quel ardent intérêt — Lamennais lui exposer le plan gigantesque qu'il avait conçu. Sainte-Beuve jeté au Saint-Simonisme par la passion, et momentanément éloigné de lui, n'est plus là pour éveiller ses doutes. — D'une main puissante, le prêtre auquel il devait déjà sa première conversion, ressaisit son âme, et par le catholicisme libéral commence à le ramener à la foi.

Mais s'il existe véritablement un catholicisme libéral comme l'*Avenir* qui commence à paraître le 15 octobre 1830 le démontre par son succès même, les chapitres *Ceci tuera cela* et *Abbas beati Martini* dans *Notre-Dame de Paris*, ces pages qui montraient le catholicisme immobile et rigide, lié sans retour au passé, à jamais hostile à tout progrès, à toute liberté, n'ont plus ni vérité, ni opportunité, elles ne sont plus qu'un contre-sens. Victor Hugo rallié aux doctrines de l'*Avenir*, supprime donc ces deux chapitres : ils ne figurent pas, en février 1831, dans la première édition du roman. Je sais qu'en 1832, quand il les insérerera dans la note de la huitième édition, qui est en réalité la seconde, Victor Hugo prétendra qu'elles s'étaient égarées [1]. Sans lui faire un crime de n'avoir pas voulu mettre le public dans la confidence des fluctuations compréhensibles de sa pensée, nous avons de trop bonnes raisons de préférer notre explication à la sienne, pour accepter celle-ci sans réserve. En réalité, toutes les vraisemblances sont pour que Victor Hugo, manifestement séduit par les projets de Lamennais, ait volontairement commencé, au lendemain de leur entretien, par supprimer ces pages.

Il nous suffira, pour apprécier la nouvelle influence de Lamennais sur les idées de V. Hugo, de feuilleter le *Journal d'un révolutionnaire de 1830* ; nous découvrirons sans peine, sous les retouches très apparentes qui l'ont altéré depuis, la vraie pensée du poète, reconquis à l'idée religieuse : « L'égalité devant la loi, écrit-il en

[1] V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, éd. Hetzel, p. 3.

octobre 1830, c'est l'égalité devant Dieu traduite en langage politique. Toute charte doit être une version de l'Evangile [1] ». Nous comprenons aussi pourquoi Victor Hugo ne se risque pas à suivre Sainte-Beuve sur le terrain du Saint-Simonisme : « Avec beaucoup d'idées, beaucoup de vues, beaucoup de probité, écrit-il encore dans le courant du même mois, les Saint-Simoniens se trompent. On ne fonde pas une religion avec la seule morale. Il faut le dogme, il faut le culte. Pour avoir le culte et le dogme, il faut les mystères. Pour faire croire aux mystères, il faut des miracles [2] ». Et Victor Hugo met au défi les Saint-Simoniens de faire des miracles et par conséquent d'être prêtres, de fonder une religion. Il revient donc à l'idée religieuse — ne nous y trompons pas, c'est un retour aux croyances catholiques, et, sans doute, si nous possédions le journal tel qu'il fut écrit alors, la démonstration que nous tentons ici serait plus évidente encore —, il revient au traditionalisme religieux. « L'église affirme, la raison nie, écrit-il. Entre le *oui* du prêtre et le *non* de l'homme il n'y a plus que Dieu qui puisse placer son mot [3] ». Mais comment le placera-t-il, sinon par cette voix du peuple « qui ressemble à celle de Dieu [4] ». Victor Hugo est donc maintenant catholique libéral, comme tout à l'heure il était catholique et royaliste : « Mon ancienne conviction royaliste, catholique de 1820 (le recul est un peu trop grand, à vrai dire) s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience [5] », écrivait-il en septembre. Et il ajoutait : « L'idée de Dieu et l'idée du roi sont deux et doivent être deux [6] ». Il proclame avec Lamennais le droit à l'évolution des idées en matière politique : « Mauvais éloge d'un homme que de dire : son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans [7]. C'est dire que pour

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p.
[2] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 198.
[3] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 195-196.
[4] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 196.
[5] *Préface d'Hernani*.
[6] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 185.
[7] *Ibid.*, p. 186.

lui il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensé sur les faits... Progressif ou rétrograde, le mouvement est essentiellement vital, humain, social [1] ». Mais quelque chose doit rester immuable à travers tous les renversements sociaux et politiques ; et c'est précisément la famille, dont Victor Hugo ne manque pas de faire, avec les catholiques mennaisiens, le fondement de la société : « Toute doctrine sociale qui cherche à détruire la famille est mauvaise, et, qui plus est, inapplicable, écrit-il en octobre 1830. Sauf à se recomposer plus tard, la société est soluble, la famille, non. C'est qu'il n'entre dans la composition de la famille que des lois naturelles (la famille, pour l'école mennaisienne, est, en effet, *la société naturelle de production*) ; la société, elle, est soluble par tout l'alliage de lois factices, artificielles..., qui se mêle à sa constitution... Quand vous décomposez une société, ce que vous trouvez pour dernier résidu, ce n'est pas l'individu, c'est la famille. La famille est le cristal de la société [2] ». Certes, si c'est après avoir lu ce passage, que Sainte-Beuve a cru pouvoir nous montrer Victor Hugo « assis dans sa gloire au foyer domestique, croyant pour dernière et unique religion à la famille [3] », il n'a pas, en cette occasion, fait preuve de son habituelle perspicacité : car cette religion de la famille n'était qu'un des aspects de son mennaisianisme, disons même de son catholicisme renaissant.

Aussi ses relations avec Lamennais ont-elles repris un caractère intime : le directeur de l'*Avenir* est invité à dîner chez le poète, et si, le 12 janvier 1831, retenu à Juilly par sa 19e conférence de philosophie qu'il donne précisément ce jour-là, il ne peut accepter l'invitation de Victor Hugo, du moins se réjouit-il sincèrement à la pensée de le revoir le lendemain [4]. En février, comme s'il voulait marquer publiquement sa sympathie pour les doctrines mennaisiennes, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* insère dans l'*Avenir*, quelques jours avant la publication de son roman, le chapitre *Paris*

[1] *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 197-198.
[2] *Ibid.*, p. 199.
[3] *Port. Cont.*, I, p. 428.
[4] *Catalogue-fiches* de la maison Charavay aîné.

à vol d'oiseau (*Paris vu du haut des tours Notre-Dame*) qu'il vient d'écrire du 18 janvier au 2 février 1831. Bientôt, l'*Avenir* publie sous la signature de Montalembert, le 11 et le 28 avril 1831, deux articles dont l'enthousiasme est à peine tempéré par quelques critiques de fond, quelques reproches portant sur les tendances matérialistes, reproches qui sont moins un blâme, à vrai dire, qu'un appel ardent et comme un cri de ralliement à l'adresse du poète quelque temps égaré. Les hésitations, les doutes qu'il a traversés depuis la première conception transparaissent dans son œuvre, dans ce roman où catholicisme et négation, prière et blasphème, matérialisme et idéalisme, toutes les contradictions se heurtent pour laisser, enfin de compte, une si étrange impression d'inquiétude et d'espoir. L'espoir, c'est à lui que Montalembert, fidèle écho des mennaisiens, s'attache en défendant Victor Hugo contre ceux qui n'ont pas su comprendre le sens exact de son œuvre : comme si le nom seul du poète qui a si continuellement combattu pour la foi depuis ses premières *Odes*, ne signifiait pas à lui seul, respect pour la religion ; comme si les erreurs du roman étaient autre chose que les égarements passagers d'un esprit profondément idéaliste et chrétien, en contradiction avec tout son passé, avec son avenir tout entier ; comme si, enfin, il n'avait pas, voulu montrer les misères d'une époque où s'écroulait sous la main d'une royauté imprévoyante, où disparaissait un monde, ce monde catholique qu'il appartient à notre époque de reconstruire ! Voilà ce que les abonnés de l'*Avenir* pouvaient lire, et les espérances que *Notre-Dame de Paris* interprété et corrigé par ce que l'on savait, dans l'entourage de Lamennais, de la plus récente attitude de Victor Hugo, faisait naître. Et lorsque Sainte-Beuve, découragé et dégoûté de son expérience saint-simonienne, revenait, en apparence repentant, rue François Ier, c'est à Juilly que, d'un commun accord, le poète et sa femme adressaient l'auteur des *Consolations*, en mai 1831, et c'est Lamennais qu'ils chargeaient d'une conversion dont on croyait le désir sincère et qu'on espérait alors devoir être définitive [1]. Plus

[1] V. la *Clef de Volupté*.

tard, lorsqu'il lui écrivait de Rome des lettres trop confiantes, n'est-ce pas ce même Sainte-Beuve que Lamennais priait encore de transmettre mille choses affectueuses à Victor Hugo [1]?

II. Hélas ! la désillusion allait être brusque et cruelle. L'*Encyclique Mirari vos* condamnant l'*Avenir* et les doctrines de Lamennais parut en août 1832 ; en octobre, Victor Hugo publiait la 3e édition de *Notre-Dame de Paris* : les chapitres qui accusaient l'intention hostile de l'ouvrage à l'égard de l'Eglise, les chapitres *Abbas beati Martini* et *Ceci tuera cela*, supprimés nous avons vu dans quelles circonstances et sous quelle influence, y figuraient pour la première fois ; chapitres, en apparence au moins, d'une actualité cruelle alors, puisqu'ils prétendaient signaler l'hostilité radicale de l'Eglise catholique à toute liberté comme à tout progrès. Ils signifiaient surtout ce fait irréparable : la rupture, cette fois définitive, de Victor Hugo avec la foi catholique.

« Ce que tu me dis de Victor Hugo m'afflige [2] », écrivait Lamennais à Montalembert qui lui marquait ce brusque écroulement de tant d'espérances. Il devait avoir bientôt d'autres motifs de tristesse. Les relations entre eux se faisaient rares, ils se perdaient de vue : « Rappelez-moi au souvenir de Victor, mandait Lamennais à Sainte-Beuve le 26 janvier 1833 ; que fait-il à présent [3] » ? Ce qu'il faisait ! Mieux valait que son ancien directeur l'ignorât : il désertait le foyer conjugal, et son *moi* désormais sans frein, commençait à s'abandonner aux folies d'un orgueil démesuré : « Je n'ai point vu Victor Hugo, écrivait Lamennais à Montalembert le 23 janvier 1834. Il vient de faire paraître des études sur Mirabeau. On dit que, sous le nom de ce grand orateur et de ses adversaires, il se peint lui et

[1] *Revue Contemporaine*, 25 août 1885, p. 502. Il convient de signaler aussi dans la préface des *Feuilles d'Automne* (novembre 1831), ces lignes : « Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence » (p. 240). Et V. Hugo, dans la page suivante, range Luther parmi « les vieilleries » (p. 241).

[2] *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, publiées par Eug. Forgues, in-8, Paris, Perrin, 1898, p. 28.

[3] *Rev. Contemporaine*, 25 août 1885, p. 503.

les siens. Il est le génie aux prises avec l'esprit. Nous sommes dans le siècle de la vanité et du petit amour-propre, s'il y a un siècle pour cela [1] ».

Leurs voies allaient diverger de plus en plus : l'un, absorbé par son impérieux égoïsme, l'autre, jusque dans sa chute, oublieux de lui-même, dévoué à la tâche d'éducation générale à laquelle il ne cessera de se consacrer jusqu'à la mort. En 1846 ils s'écrivaient encore : un article violent, injurieux pour Lamennais, que Victor Hugo eut le tort impardonnable de laisser passer en 1848 dans l'*Evènement*, son journal, sous la plume de son fils Charles, mit fin à leurs relations. Il faut citer ces lignes regrettables : « Ce faux tribun caché sous le faux prêtre, qui était royaliste et confesseur en 1820, qui est sans-culotte et émeutier en 1848, qui nous montre la haine, la vengeance et le fiel tombant à flots dans le cœur du peuple des mains d'un homme qui devait y semer la conciliation, la paix et la douceur, qui change l'autel contre la barricade, et qui mâche la cartouche avec les mêmes lèvres qui ont touché l'hostie du Seigneur [2] ». Lamennais était républicain, Victor Hugo ne l'était pas encore ; voilà le secret de tant d'injures. Un informateur digne de foi [3] m'a affirmé qu'ils se saluaient à l'Assemblée nationale sans s'adresser la parole. — Mais j'ai hâte de finir ceci : car il y a trop de souffrance à constater certaines décadences morales et certaines misères...

*
* *

Ainsi achevait de mourir sous les injures d'un journalisme de bas étage, cette amitié que ses origines semblaient destiner à une fin plus noble. Depuis le jour où sa passion naissante avait donné à Victor Hugo la curiosité des choses religieuses, et l'avait préparé à ce premier contact avec la pensée de Lamennais que fut pour lui la lecture de l'*Essai sur l'Indifférence*, jusqu'à l'heure où les désillusions

1 *Lettres inédites de Lamennais à Montalembert*, p. 242.

2 Cf. Edm. Biré, *V. Hugo après 1830*, t. II, p. 137.

3 M. Paul Meurice.

d'un amour qui ne lui semblait plus partagé avaient favorisé l'invasion du doute en son âme, cette amitié avait été le guide et pour ainsi dire la secrète vertu de son génie grandissant. Elle l'avait pris au seuil de l'adolescence, et à travers les premiers troubles du cœur, les inquiétudes d'une destinée incertaine, les joies et les tristesses de la famille, elle l'avait conduit à la foi. Elle avait présidé non seulement à l'intimitié de son existence de jeune homme, de jeune époux et de père, dont elle avait discrètement protégé la beauté candide, mais encore à l'inspiration religieuse de ses premières œuvres, et surtout à cet effort si curieux à suivre du jeune poète pour faire adopter par les catholiques la littérature nouvelle. Puis, quand une influence perverse était venue menacer la paix de cet intérieur si pur, et jeter cette âme au scepticisme, ignorant la véritable source du mal, elle avait pourtant lutté contre lui, elle avait ressaisi ce cœur hésitant, cette intelligence troublée, jusqu'au jour où, désarmée par les événements, elle avait dû assister impuissante à la décadence d'une vertu conservée jusqu'alors intacte. Qui dira ce que l'œuvre du poète aurait gagné en solidité et en profondeur si aux vides abstractions, à l'insupportable verbiage métaphysique qui tiendra désormais la place des croyances reniées, une philosophie religieuse positive comme celle du catholicisme avait installé ses solides assises ?

C'est vers ce rêve d'un romantisme catholique que des *Odes et Ballades* à la *Préface de Cromwell*, de la *Préface de Cromwell* aux articles littéraire du *Mémorial Catholique* s'était un jour inclinée notre littérature. Après avoir constaté la ruine de tant d'espérances, ceux qui savent voir et comprendre notre époque admireront l'éternelle patience qui ne compte pas les jours et fait éclore les idées en leur temps.

APPENDICE

J'ai adopté pour fixer la date et les circonstances de la première entrevue de Lamennais et de Victor Hugo, le récit de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. L'auteur de cet ouvrage a malheureusement en vue de l'effet à produire, groupé les événements d'une manière artificielle : aussi sa version ne doit-elle pas être admise sans réserves et sans qu'un examen critique ait déterminé quels éléments peuvent en être conservés par l'histoire. Ces altérations de la vérité — du reste secondaires — n'ont pas échappé à la perspicacité d'un érudit qui, partant de cette constatation, a cru pouvoir contester la véracité du récit tout entier. L'autorité de M. Edmond Biré en pareille matière est telle que je me vois obligé de m'arrêter quelque temps à sa critique, et de justifier contre lui l'usage que je fais ici de ces pages dont il a mis en doute la sincérité.

« D'après ce récit (du *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*), dit M. Edmond Biré, le duc de Rohan aurait conduit V. Hugo chez Lamennais aux Feuillantines dans les premiers jours d'octobre 1822. Ils seraient arrivés au moment où l'abbé Carron quittait la maison des Feuillantines, que l'abbé de Lamennais se disposait également à abandonner. Le poète des *Odes* et l'auteur de l'*Essai* ne se connaissaient pas encore ; ils se voyaient pour la première fois. De tous ces détails, pas un seul qui ne soit inexact [1]. »

Le résumé de M. Biré n'est lui-même pas fidèle au texte. Je ne

[1] *V. Hugo avant 1830*, p. 263-272 (1re édition).

trouve nulle part indiquée la date qu'il met en avant : Octobre 1822. Et dans le chapitre du *Victor Hugo raconté* auquel ses critiques se réfèrent, le souci des précisions chronologiques est visiblement exclu. Mais peut-être la date est-elle impliquée par le récit lui-même ? Reprenons donc ce récit à partir de la première date indiquée ; c'est au chapitre XXXV (*La mort de la mère*) ; le témoin nous signale « au commencement de 1821 » le déménagement de Mme Hugo ; le 27 juin suivant, sa mort, le 29 juin une fête chez les Foucher, à laquelle prend part celle qui sera bientôt la fiancée de l'orphelin, et qui ignore le malheur arrivé ; au milieu d'août nous assistons au départ de Victor Hugo pour La Roche-Guyon (chap. XXXVI) ; il y reste deux jours. Suit un chapitre composé presque exclusivement des fragments de lettres à la fiancée, et qui ne mentionne aucune date (chap. XXXVII) : « C'est alors, dit le témoin, qu'il écrivit Han d'Islande. Je lis dans une de ses lettres : « Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher certaines idées qui me pesaient et que notre vers français ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de roman en prose... » Il s'agit évidemment du mois de mai 1821. Je recueille d'ailleurs à ce propos l'aveu même de M. Edmond Biré : « M. V. Hugo, nous dit-il, a commencé d'écrire son roman au mois de mai 1821 : une lettre écrite par lui à l'un de ses amis et rapportée au t. II de *V. Hugo raconté* ne laisse subsister à cet égard aucune incertitude [1] ». Et le savant commentateur nous renvoie dans une note à la lettre dont je viens de citer le début. Jusqu'ici donc nul désaccord entre M. Biré, le témoin de la vie et moi.

Les indications chronologiques qui suivent dans ce même chapitre, sont vagues : « un jour » (p. 42) ; « dans la même semaine » (p. 43) ; « quelques jours après » (p. 43) ; « Victor était dans une de ces heures de désespérance » (p. 44). Nous sommes donc autorisés à nous considérer comme étant toujours en 1821, et à y placer, plutôt qu'en 1822, les événements qui vont suivre, et par rapport auxquels les indications chronologiques ne sont pas plus précises.

[1] Biré, *V. Hugo av. 1830*, p. 288.

Le récit de la visite à Frayssinous débute par : « Le lendemain » (p. 44). De même pour la visite à Lamennais, décidée d'après *Victor Hugo raconté* en sortant de chez Frayssinous : « Il fut convenu qu'on irait *le lendemain* ». Tous ces lendemains accumulés nous conduiraient difficilement jusqu'en 1822, M. Biré en conviendra sans doute. Le récit doit donc se placer en 1821.

Mais voilà qu'une difficulté surgit : Victor Hugo fait succéder à son déjeuner chez l'abbé Frayssinous un dîner chez Mlle Duchesnois, dîner où il aurait été conduit par Soumet, qui, dit-il « faisait répéter au Théâtre-Français dans ce moment une *Clytemnestre* dont l'Oreste était Talma ». Or, la *Clytemnestre* de Soumet fut jouée pour la première fois le 7 novembre 1822. Et M. Biré triomphe, semble-t-il ; car si le dîner a eu lieu à l'époque où l'on répétait *Clytemnestre*, le même jour que le déjeuner chez Frayssinous, et si ce dîner a précédé d'un jour la visite à Lamennais, il faut donc placer cette visite au mois d'octobre ou dans les premiers jours de novembre 1822. Mais l'événement est antérieur au mariage de V. Hugo, ainsi que l'indique tout le contexte. M. Biré s'empresse de le situer « au commencement d'octobre 1822, dans les jours mêmes qui précédèrent son mariage ». Et comme cette date acceptée, tous les détails du récit se heurtent à des impossibilités, M. Biré n'hésite pas à proclamer l'invraisemblance du chapitre tout entier, et à le rayer du nombre des documents dignes de foi.

C'est aller bien vite en besogne. Comme le remarque très justement M. Edmond Biré, « dans l'hiver de 1822, l'abbé Frayssinous ne prêchait pas à Saint-Sulpice [1] ». Or, *Victor Hugo raconté* nous dit : « L'abbé Frayssinous était cet hiver-là le prédicateur à la mode ». Et, comme il avait adressé ses adieux à ses auditeurs le 28 avril précédent, ainsi que M. Biré le reconnaît lui-même, cet hiver où prêchait Frayssinous devait être celui de 1821, non celui de 1822. D'autant plus que le 14 avril 1822, l'abbé Frayssinous fait place à Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui, le 1er juin, est nommé grand maître de l'Université, le 27 juin élu membre de

[1] *V. Hugo av. 1830*, p. 265.

l'Académie française, le 31 octobre fait pair de France par ordonnance et logé aux Tuileries, au Pavillon des Enfants de France, en qualité de premier aumônier du roi, ainsi que l'indique l'Almanach royal de 1822. Mais le « témoin de la vie » nous informe « qu'il demeurait à l'Abbaye aux Bois, où il avait une seule pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon ». Encore une fois, le récit du *Victor Hugo raconté*, invraisemblable en 1822, trouve très bien sa place un an auparavant.

Continuons à lire le chapitre. Le lendemain du déjeuner Frayssinous, Victor Hugo va chez Lamennais, au cul-de-sac des Feuillantines, avec le duc de Rohan. Ici encore, il ne peut être question d'accepter la date proposée par M. Edmond Biré pour démontrer l'inexactitude du récit (octobre 1822), puisqu'à cette époque comme en témoigne sa correspondance [1] et la lettre à Hugo citée dans *Victor Hugo raconté* [2], Lamennais se trouvait à La Chênaie. Mais il n'a quitté Paris pour la Chênaie qu'à la fin d'octobre ou au commencement de novembre 1821 : le 22 octobre, il écrit de Paris à Mlle de Tremereuc [3] ; le 4 novembre, de La Chênaie au baron de Vitrolles [4]. Son départ doit donc être placé dans cet intervalle. Et comme la lettre de Lamennais à Victor Hugo en octobre 1822 indique des relations établies, comme du reste cette lettre est précédée de plusieurs autres échangées entre Victor Hugo et Lamennais depuis le mois de mai 1822, lettres qui sont citées par le « témoin », on ne peut ni lui prêter l'intention d'avoir voulu nous égarer sur la date exacte de ses premières relations avec l'auteur de l'*Essai*, ni placer leur première entrevue ailleurs qu'en 1821.

Résumons ce qui précède : il s'agit de savoir si le récit de *Victor Hugo raconté* est vraisemblable ou contradictoire ; placé en

[1] *Œuvres inédites de Lamennais*, publiées par Blaize, I, 418 et seq.; *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, publiée par Eug. Forgues, p. 108 et seq. ; *Correspondance inédite de Lamennais*, publiée par Em. Forgues, I, 102.

[2] *V. Hugo raconté*, II, 65.

[3] *Correspondance inédite de Lamennais*, publiée par Forgues, I, 90.

[4] *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, publiée par Eug. Forgues, p. 87.

1822, il n'est plus qu'un tissu de contradictions; placé au contraire en 1821, il s'accorde parfaitement avec lui-même et avec les faits et paraît entièrement digne de foi. Or, tous les éléments du récit, sauf un seul, la mention des répétitions de *Clytemnestre*, le situent en 1821 ; je le demande en conscience, irons-nous, pour cette seule défaillance de mémoire sur un point secondaire, adopter une date invraisemblable et rejeter avec M. Biré tout un récit qui, du reste, dans ses œuvres vives, porte les traces d'une inspiration sincère ?

A vrai dire, l'auteur facile à soupçonner des renseignements sur lesquels a travaillé le *témoin* a payé de cette accusation injustifiée son goût pour les antithèses. Assurément, M. Edmond Biré n'aurait pas songé à contester la sincérité du narrateur si celui-ci n'avait placé le dîner chez Mlle Duchesnois « décolletée à mi-corps », le soir même du déjeuner chez l'abbé Frayssinous, afin d'obtenir un bel effet de contraste dans cette journée qui aurait « commencé par un déjeuner entre deux curés et qui finissait par un dîner entre deux actrices ». En réalité, le témoin nous fournit lui-même la date de ce dîner à la suite duquel les convives seraient allés assister à la première représentation d'un opéra-comique de Mme Sophie Gay, le *Maître de Chapelle* ; le *Moniteur* donne la date de cette première représentation : elle eut lieu le 29 mars 1821, c'est-à-dire avant la mort de Mme Hugo. Et les convenances, sur ce point, sont d'accord avec les faits.

Mais nous ne pouvons placer à cette époque les visites à Frayssinous et à Lamennais, puisque *Victor Hugo raconté* fait dater de l'enterrement de Mme Hugo les relations entre Victor et le duc de Rohan, son introducteur. Ces visites ne peuvent trouver leur place qu'entre la mort de la mère et le départ de Lamennais pour la Bretagne, entre le 27 juin et la fin d'octobre 1821, tandis que le dîner avec Mlle Duchesnois est du 29 mars 1821 et la répétition d'octobre 1822.

Quelques lignes du chapitre que nous étudions paraissent en désaccord avec ces dates : « L'abbé Caron, chez qui logeait M. de Lamennais, *quittait les Feuillantines* (au moment où V. Hugo s'y présenta), et M. de Lamennais s'en allait le soir. Il donna sa nou-

velle adresse et prit rendez-vous [1] ». L'abbé Carron était mort le 15 mars 1821 ; comment alors placer la confession de Victor Hugo à l'époque indiquée plus haut ?

Victor Hugo n'avait jamais connu l'abbé Carron ; la façon dont le témoin orthographie son nom suffirait pour en témoigner. Trouvant Lamennais dans le désordre d'un déménagement aux Feuillantines, qu'il se préparait à quitter à la suite de la mort de l'abbé Carron, il est probable qu'il comprit mal les explications, sans doute très succinctes, que Lamennais dut lui donner sur sa situation ; l'expression « nous a quittés » dut être employée au figuré par Lamenais pour signifier la mort de l'abbé Carron, et prise à la lettre par Victor Hugo.

Dès lors, les dernières objections de M. Edmond Biré tombent d'elles-mêmes. « Comment, demande-t-il, M. Victor Hugo a-t-il pu *voir* aux Feuillantines l'abbé Carron mort 18 mois auparavant ? » Mais le texte ne dit pas que Victor Hugo ait *vu* M. Carron, mais seulement qu'il quittait les Feuillantines ; on peut donc l'interpréter ainsi : Victor Hugo n'a pas *vu* aux Feuillantines l'abbé Carron, mais il en a entendu parler et s'est mépris sur le sens des expressions qu'on a employées à son sujet.

Le récit de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* résiste donc en tout ce qu'il contient d'essentiel, j'espère l'avoir montré, aux critiques dirigées contre lui, et paraît l'expression de la vérité. Une fausse interprétation du sens général du chapitre en question semble avoir produit l'illusion de M. Biré. Tandis que le narrateur rattache très visiblement, comme nous le faisons nous-même, les préoccupations religieuses du jeune poète, à cette époque de sa vie, et sa confession à Lamennais, qui s'ensuivit, à l'état de souffrance et d'abattement moral produit en lui par la mort de sa mère, M. Biré veut faire de cette première confession une formalité précédant de quelques jours le mariage du poète, ce qui l'amène naturellement à la placer en 1822, et par conséquent à la nier. J'espère au contraire avoir établi que l'entrevue et la confession eurent

[1] *V. Hugo raconté*, II, 50.

lieu en 1821. On peut en préciser la date : Lamennais part à la fin d'octobre 1821 pour La Chênaie ; Victor Hugo est revenu de la Roche-Guyon dans le courant du mois d'août. Mais il en est revenu seul, et le duc de Rohan, qui l'a présenté à Lamennais, n'a passé que plus tard à Paris. D'autre part, le témoin nous dit que Lamennais, lors de la visite, quittait les Feuillantines ; il se préparait donc à quitter *le gîte de l'abbé Carron et Paris* [1]tout à la fois ; il allait donc partir pour la Bretagne, et la date de l'entrevue comme celle de la lettre de Lamennais au baron de Vitrolles, que nous avons citée, doit être fixée : fin octobre 1821.

[1] Cf. p. h. p. 40

TABLE DES MATIÈRES

—

PREMIÈRE PARTIE

LES ÉTAPES DE LA CONVERSION

DEUXIÈME PARTIE

LES RÉSULTATS

TROISIÈME PARTIE

LUTTE, VICTOIRE ET DÉFAITE

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

SUMMA SUMMÆ S. THOMÆ

SIVE

COMPENDIUM THEOLOGIÆ

R. PATRIS C.-R. BILLUART, Ordinis Prædicatorum

Juxta mentem, et, in quantum licuit,

Juxta ordinem et litteram S. THOMÆ in sua SUMMA, ab eodem auctore editum,

Recusum et additamentis necessariis auctum

A P.-F. ÉCALLE, Arceiacensi Archipresbytero et olim s. theologiæ professore

6 volumes in-12. Broché. . . . **20 fr.** Relié. . . . **25 fr.**

Nous n'avons plus à faire l'éloge du grand cours de théologie publié par Billuart sous ce titre : *Summa Sancti Thomæ hodiernis Academiarum moribus accommodata.* Le Docteur Angélique avait composé sa *Somme* pour les débutants, *ad usum incipientium* ; elle devait être le livre classique de l'époque. On s'étonne aujourd'hui qu'un manuel de cette force ait pu être offert alors aux *commençants.* Cela prouve que les études philosophiques et théologiques ont baissé très sensiblement parmi nous depuis longtemps.

L'enseignement ayant pris une forme nouvelle dans les écoles, il était nécessaire, en conservant exactement le plan et le fond de la *Somme théologique*, de la plier à la méthode plus élastique adoptée depuis. Billuart était de la taille à aborder cette entreprise redoutable, et il l'a réalisée de la façon la plus heureuse dans son ouvrage capital, publié en 19 volumes in 8°, de 1746 à 1751. Quoique cette théologie ne contienne rien d'inutile, elle était trop étendue pour un cours ordinaire. L'auteur en a fait lui-même un abrégé, imprimé en 1754, en 6 volumes petit in-8. Presque toute la substance du grand ouvrage s'y retrouve textuellement et dans le même ordre, les retranchements portant principalement sur les dissertations historiques, qui ne sont que des appendices, et sur les développements qui n'ont pas été jugés indispensables.

On sait avec quelle insistance le saint et très docte pontife Léon XIII a recommandé, dans une encyclique mémorable, et plusieurs fois encore depuis, de restaurer l'enseignement de saint Thomas dans les écoles catholiques, et surtout dans les universités et les séminaires. Il s'est produit, en ce sens, un mouvement admirable. On a compris la nécessité de reformer les auteurs classiques et de les mettre complètement d'accord avec l'enseignement thomiste. Il est difficile de réussir du premier coup dans cette œuvre aussi délicate qu'importante. Le manuel que l'on cherche compte déjà plus d'un siècle d'existence. C'est le *Compendium* de Billuart fait par lui-même, celui que nous rééditons.

Toutefois cet ouvrage n'est plus complet aujourd'hui. Depuis 130 ans, bien des questions nouvelles ont été mises à l'ordre du jour et traitées par les auteurs plus modernes. Plusieurs même ont été trop négligées jusqu'ici.

Ces lacunes sont comblées dans notre édition.

Deux règles invariables président à la rédaction de ce travail. 1° L'ordre adopté par Billuart, et qui est celui de la *Somme* de saint Thomas, le plus logique de tous, est rigoureusement suivi. Les additions reconnues nécessaires ou utiles entrent facilement et naturellement dans ce cadre magnifique. 2° La *Somme* étant l'abrégé de la science universelle, les thèses nouvelles sont ramenées à la doctrine de l'Ange de l'École et résolues d'après ses principes ; en sorte que cette théologie sera purement thomiste de la première page à la dernière.

Des rectifications indispensables doivent être introduites dans la partie morale, Billuart, d'ailleurs si judicieux, s'étant laissé trop dominer par l'esprit de rigorisme qui dominait en France à son époque. Là encore, les décisions sont tirées de la vraie doctrine de saint Thomas, dont l'auteur s'est écarté sur divers points.

La théologie de Billuart ne subit cependant aucune altération. Son texte, revu avec soin, est reproduit intégralement et se distingue au premier coup d'œil des additions, imprimées en caractères différents. En cas de divergence entre les deux auteurs, les thèses du premier deviennent les objections dirigées contre celles du second.

Cette œuvre considérable est exécutée par M. l'abbé Écalle, déjà connu avantageusement par des publications sérieuses, notamment sur saint Thomas, et préparé par un long enseignement de la théologie à ce genre de travail, qui exige des aptitudes spéciales et l'expérience que la pratique seule fait acquérir.

Malgré le nombre et l'importance des additions, l'ouvrage ne dépassera pas l'étendue des manuels actuellement en usage. Il s'adaptera donc parfaitement aux cours tels qu'ils sont organisés aujourd'hui dans les séminaires.

SAINT THOMAS D'AQUIN

SOMME THÉOLOGIQUE

Traduite en français et annotée par F. LACHAT

Renfermant le texte latin avec les meilleurs commentaires

Quatrième Édition. 16 volumes in-8° . . **128 fr.** Relié . . . . **160 fr.**

BERNARDINI A PICONIO

ORDINIS CAPPUCCINORUM

OPERA OMNIA

5 volumes in-8°, renfermant la matière de 10 volumes ordinaires. Broché 25. Relié 35 fr.

Tome I, II, III. Triplex Expositio in Evangelia, per Analysim, Paraphrasim et Commentarium. A la fin du tome III : La vraie manière de sanctifier sa vie. L'art de bien vivre et de bien mourir . . . . 15 fr.

Tome IV et V. Epistolarum Beati Pauli Apostoli triplex Expositio, Analysi, Paraphrasi atque Commentario. . . . . 10 fr.

IN CAPUT PRIMUM MATTHÆI

DE CHRISTO DOMINO, SANCTISSIMA VIRGINE DEIPARA MARIA
VEROQUE EJUS DULCISSIMO ET VIRGINALI SPONSO JOSEPHO LIBRI QUINQUE
D. PETRO MORALÈS, S. J., AUCTORE

2 volumes in-4°. Broché. . . . . . 20 fr. Relié. . . . . 25 fr.

Le lecteur peut prendre connaissance à la page du présent catalogue du bel éloge que fait de cet ouvrage le savant évêque de Beauvais, Mgr Péronne.

GUILIELMI ESTII

S. S. THEOLOGIÆ DOCTORIS ET IN ACADEMIA DUACENA PROFESSORIS PRIMARII

IN OMNES PAULI EPISTOLAS

ITEM IN CATHOLICAS COMMENTARII AD OPTIMORUM LIBRORUM FIDEM
ACCURATISSIME RECUDI CURAVIT JOANNES HOLZAMMER

Editio nova. 3 beaux volumes in-8°. Broché. . . 24 fr. Relié. . . 30 fr.

Analyse de l'Histoire de l'Église

DE L'ABBÉ DARRAS

Par Charles DE CASTELMOUR

2 volumes in-8°. Broché. . . . . 10 fr. Relié. . . . . 12 fr.

Histoire Générale de l'Église (Résumé)

Depuis le commencement
de l'ère chrétienne jusqu'au pontificat de Pie IX

Par l'abbé J.-E. DARRAS

14me édition, continuée jusqu'au pontificat de Pie X par Monseigneur Fèvre Membre de l'Académie Thibérine, Vicaire général honoraire, Protonotaire apostolique. 5 volumes in 8°.

Broché. . . . . 24 fr. Relié. . . . . 30 fr.

SAINT THOMAS D'AQUIN

COMMENTAIRES

SUR TOUTES LES ÉPITRES DE SAINT PAUL

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

Accompagnés de sommaires, de notes, d'éclaircissements
Précédés d'une Notice abrégée sur les Travaux évangéliques de l'Apôtre

Par M. l'abbé BRALÉ

Ancien curé et supérieur du petit séminaire, missionnaire apostolique et chanoine titulaire de Troyes

Édition renfermant le texte latin et la traduction

6 volumes in-8°. Broché . . . . **36 fr.** Relié . . . . **45 fr.**

Si l'on ne peut être bon théologien sans avoir lu la *Somme théologique*, il n'est guère possible d'avoir une connaissance approfondie des Epîtres de saint Paul sans la lecture du commentaire de saint Thomas.

Bien des interprètes se sont appliqués à faire ressortir les enseignements du grand Apôtre des nations. Mais aucun ne fait autant que saint Thomas pénétrer son lecteur dans ces mystérieuses profondeurs; aucun n'expose aussi clairement le but de l'Apôtre; aucun ne fait au même degré comprendre la suite de l'enchaînement des raisonnements. Du commencement à la fin de son Commentaire, on le voit constamment ordonner, distribuer, comparer, expliquer, prouver et défendre par la tradition et par la raison toutes les vérités qu'enseigne l'Apôtre, et cela avec cette précision, cette clarté, cette force qu'on trouve dans tous ses écrits. Il voit la fin que se propose l'Apôtre; par son puissant génie, il embrasse l'ensemble de toutes les Epîtres, sans qu'aucun détail lui échappe; en le lisant, on croirait que saint Paul lui a livré le secret de sa pensée.

C'était du reste, après l'Evangile, la partie des écritures que saint Thomas affectionnait plus particulièrement : l'Evangile de saint Jean et les Epîtres de saint Paul sont, avec les écrits de saint Augustin, le fond de sa théologie.

Au surplus, les Epîtres de saint Paul sont assurément le premier et le plus sublime commentaire de l'Evangile. Elles forment un arsenal complet, où les théologiens, les apologistes, les prédicateurs trouvent toutes les armes nécessaires pour défendre le dogme et combattre victorieusement toutes les erreurs. Qui peut nous les expliquer avec plus d'autorité que celui que la sublimité de sa science théologique a fait appeler le prince des théologiens? Qui peut mieux interpréter ce divin commentaire de l'Evangile que l'auteur de cette œuvre merveilleuse qu'on appelle la *Chaîne d'or*?

SAINT THOMAS D'AQUIN

OPUSCULES THÉOLOGIQUES ET PHILOSOPHIQUES

TRADUITS INTÉGRALEMENT EN FRANÇAIS, AVEC LE TEXTE LATIN

Par MM. BANDEL, chanoine de Limoges,
VÉDRINE et FOURNET, prêtres du même diocèse

7 volumes in-8°. . . . . **42 fr.** Relié. . . . . **52 fr. 50**

L'énumération de tous les sujets traités dans les *Opuscules* prendrait trop de place dans un catalogue. Le premier volume seul renferme trois cent trente-huit chapitres, et chacun des autres un nombre à peu près égal. Nous citerons seulement quelques titres comme ceux-ci : *Exposition des deux préceptes de la charité et des dix préceptes de la loi*; *Traité sur les articles de foi et les sacrements*; *Exposition du Symbole, de l'Oraison dominicale, de la Salutation angélique*; *Avantages et devoirs de la vie religieuse*, où le saint Docteur réfute toutes les objections contre ce saint état; *Du Gouvernement des princes*, traité où saint Thomas montre, à la tête de la série des grands hommes si célèbres dans l'ordre des doctrines politiques, que l'état sacerdotal est loin d'être incompatible avec les études politiques; *Explication de la première et de la seconde Décrétale*; *Somme de toute la logique d'Aristote*; de *l'Auguste Sacrement de l'Autel*; *de la Manière de se confesser*; des *Cérémonies de la Messe*; des *Vices et des Vertus*; des *Contrats usuraires*, etc.

Il serait trop long d'énumérer en particulier les réponses à une multitude de questions posées au saint Docteur, soit par Jean de Verceil, soit par des professeurs de divers endroits, sur les anges, Jésus-Christ, l'Eucharistie, la sainte Vierge, les astres, le lieu et les peines de l'Enfer, et la puissance respective des planètes, les éléments et le mouvement des corps, l'entendement humain, etc. Ce détail, je le répète, serait trop long, car saint Thomas était consulté par les savants de tous les pays. Toutes ces questions, si elles sont loin d'avoir l'utilité des Opuscules énumérés ci-dessus, ont l'avantage d'initier le lecteur aux thèses curieuses qu'agitaient les plus profonds esprits du XIII[e] siècle.

CLYPEUS
THEOLOGIÆ THOMISTICÆ

Authore P. F. JOANNE-BAPTISTA GONET, Ordinis FF. Prædicatorum

6 vol. in-4°. Papier vergé. Broché **120 fr.** Relié **150 fr.**

Cet ouvrage est un cours de théologie d'après la doctrine de saint Thomas et dans l'ordre de la *Somme théologique.*

Au siècle dernier, siècle de décadence pour les sciences sacrées, les doctrines thomistes furent l'objet d'attaques nombreuses. Gonet s'en fit le défenseur, et pour les venger contre d'injustes détractions, il lui suffit de les exposer dans toute leur pureté.

Venu après tous les commentateurs de saint Thomas, il a étudié à fond ceux qui avaient paru et ceux qui étaient inédits. Ces derniers, restés dans les bibliothèques des couvents de l'Ordre, etaient fort nombreux. A tous ces travaux il a ajouté les siens propres sur les questions agitées de son temps.

La théologie de Gonet est donc la *Somme* des doctrines thomistes.

Le style de Gonet est d'une remarquable clarté. Lui-même déclare qu'il a voulu que l'esprit comprît ce qu'il dit aussi rapidement que les yeux peuvent le lire.

DOGMATA THEOLOGICA
DIONYSII PETAVII, S. J.

EDITIO NOVA, DISSERTATIONIBUS, AC NOTIS F. ANT. ZACHARIÆ, ALIORUMQUE NECNON ADR. LECLERC SELECTIS NOTIS, ALIISQUE NONNULLIS NUNC PRIMUM EDITIS ILLUSTRATA ET ORNATA, CUI ACCESSIT INDEX GENERALIS, TUM VERBORUM, TUM RERUM LOCUPLETISSIMUS, NUNC PRIMUM IN LUCEM EDITUS,

Curante J.-B. FOURNIALS, can. Albiensi

volumes in-4°. Papier vélin satiné. Broché **100 fr.** Relié **125 fr**

Tomus I. — De Deo, Deique proprietatibus.
— II. — De Prædestinatione ; De Trinitate.
— III. — De Trinitate (continuatio) ; De Angelis.
— IV. — De Angelis (continuatio) ; De sex primorum mundi dierum opificio ; De Pelagianorum semipelagianorumque hæresi ; De Tridentini concilii interpretatione et S. Augustini doctrina.
— V. — De Lege et Gratia ; De Incarnatione.
— VI. — De Incarnatione (continuatio).
— VII. — De Incarnatione (continuatio) ; De potestate consecrandi et sacrificandi sacerdotibus ; De episcoporum dignitate ac postestate ; De ecclesiastica hierarchia ; De Pœnitentia. — INDEX GENERALIS.

S. R. E. CARDINALIS
JOANNIS DE LUGO, S. J.
OPERA OMNIA

DISPUTATIONES SCHOLASTICÆ ET MORALES ; DE VIRTUTE FIDEI DIVINÆ ; DE INCARNATIONE ; — DE SACRAMENTIS ; — DE JUSTITIA ET JURE ; — DE CONTRACTIBUS ; RESPONSA MORALIA ; — CONSTITUTIONES APOSTOLICÆ.

EDITIO NOVA DILIGENTER RECOGNITA

NOTIS ILLUSTRATA ET DOCUMENTIS PLURIBUS QUÆ A MORTE AUCTORIS AD HUNC USQUE DIEM E ROMANA CURIA PRODIERUNT, NEC NON INDICIBUS COPIOSISSIMIS LOCUPLETATA ET ORNATA

Accurante J.-B. FOURNIALS, can. Albiensi

8 vol. in-4°. Papier vergé. Broché. . . **300 fr.** Relié. . . **375 fr.**

Il ne nous reste que peu d'exemplaires de cet ouvrage.

COLLEGII SALMANTICENSIS
CURSUS THEOLOGICUS

JUXTA MIRAM DIVI THOMÆ PRÆCEPTORIS ANGELICI DOCTRINAM EDITIO NOVA, CORRECTA

20 volumes in-4°. Broché. . . . **200 fr.** Relié. . . . **250 fr.**

JOANNIS DUNS SCOTI

DOCTORIS SUBTILIS, ORDINIS MINORUM

OPERA OMNIA

EDITIO NOVA

JUXTA EDITIONEM WADDINGI XII TOMOS CONTINENTEM A PATRIBUS FRANCISCANIS DE OBSERVANTIA ACCURATE REGOGNITA

26 volumes in-4°. Prix broché. . . **800 fr.** Relié. . . **1000 fr.**

Plures jam doctores scholasticos edidimus. Nunc autem de S. theologia nos bene merituros existimavimus, si illius scholæ Principem in lucem revocaremus quæ tot fulgoribus Ecclesiam irradiavit adversariosque ad profondius exactiusque scrutandum adduxit : Subtilem Doctorem dicimus, Joannem Duns Scotum, Immaculatæ B. M. V. Conceptionis et Incarnationis sine peccato defensorem.

Constantinus Sarnanus, S. R. E. Cardinalis :

« Inter quos Joannes Duns Scotus, velut sol, lucidissimum inter radianta sidera astrum, acerrimo ingenii acumine, subtilitate, ac profunditate abditæ et mire reconditæ doctrinæ, præ cæteris omnibus subtilissimus doctor coruscat ; nemini, mea quidem sententia, qui in hoc scientiæ genere ulla ætate floruerit, secundus. Cujus ingenii monumenta (quæ non sine maxima doctorum hominum admiratione diligentissime leguntur), cum et doctrinæ genere, et subtilitate ejusmodi sint, ut optima quæque ingenia exerceant, excitent, acuantque ad subliniorem quamdam divinarum rerum cognitionem ; mirandum non est gravissimos viros in ea sententia fuisse, ut dicerent Scotum unum, non solum coævos suos, sed et priorum posteriorumque sæculorum summos theologos ingenii magnitudine, doctrinæque sublimate sine controversia superasse. Fuit subtilis hic doctor, nobilissimæ Scoticæ sectæ auctor, et dux longe clarissimus : quæ doctrinam suam complexa constanter docet, defendit, amplificat, et ubique sic diffundit ut jam per universum orbem disseminata, nulla ea sit illustrior. Ex hac secta tanquam ex equo trajano plurimi postmodum prodierunt illius scientiæ laudatissimi principes quorum et in dicendo labor innumera doctis viris commoda attulit, et in scribendo industria sacram theologorum scholam ita exornavit, auxitque, majorem ut eruditionis accessionem videatur non posse recipere. »

Gerson : « Placuit hujus Doctoris (Subtilis) inter cæteros meminisse, quia ipse non singularitate contentiosa vincendi, sed humilitate uti mihi visus est ; et Doctoris istius si mentio repellatur ab altero, ipse viderit quam vere et sobrie fecerit. Ego nec scio neque præsumo aliter dicere, quam quod resolutio Scoti et suorum stet cum pietate, fide, etc. »

Petrus Labbe, Bituricus theologus : « Philosophiám sic excoluit (Scotus) ut ejus inventor esse posset, nisi natam invenisset : ita Aristotelis discipulus, ut doceri ab eo Aristoteles vellet si viveret.

« In theologia æquavit D. Thomam, dum superare non potuit, et ne unicus esset theologiæ princeps, eam in duo regna divisit. Mysteria Fidei ita scivit ut pene non crederet, extinxisset scientia Fidem nisi cæca simul et oculata esse posset. Naturam Dei ita descripsit, quasi aspexisset ; arcana sapientiæ divinæ, quasi penetrasset ; delicias alterius vitæ, quasi expertus esset. »

Leornadus Lessius, Soc. Jesu : ... « Nemo enim est qui nesciat Scotum esse cotem ingeniorum et limam subtilioris theologiæ ac philosophiæ, quæ in scholis et eruditis disputationibus maxime triomphare consuevit. »... etc, etc.

Index brevis operum doctoris subtilis, quæ in hac editione continentur :

ŒUVRES
DE S. ALPHONSE DE LIGUORI

Docteur de l'Église

Traduites de l'italien par MM. les abbés VIDAL, DELALLE et BOUSQUET

Traduction soigneusement revue, corrigée et augmentée de nombreuses notes

Par M. l'abbé **PELTIER**, Chanoine honoraire de Reims

20 beaux volumes in-8°, sur papier vergé. . . 120 fr. Relié. . . 150 fr.

Il n'y a pas de saint, dans les temps modernes, dont les écrits soient aussi généralement répandus que ceux de saint Alphonse de Liguori. « Leur simplicité, leur profondeur, leur solidité les rendent également utiles aux savants et aux ignorants. Quiconque s'éveille à la vie religieuse, quiconque veut sérieusement puiser à la source des grâces de l'Eglise, rencontre dans les livres de saint Alphonse le guide qu'il cherche. Prêtres et laïques y trouvent la lumière dont ils ont besoin. Le secret de cette grâce spéciale des écrits de saint Alphonse réside dans les sujets mêmes qu'il traite avec une prédilection marquée et une profondeur spéciale : ce sont les mystères du très saint Sacrement de l'autel et le culte de la très sainte et immaculée Vierge Marie. C'est par là qu'Alphonse est devenu le saint d'un siècle rationaliste par excellence ; car nul autre mystère de l'Église ne garantit aussi sûrement le chrétien contre les atteintes de l'incrédulité et des erreurs du temps que celui du Christ eucharistique (1) ».

Aussi l'Église a-t-elle déclaré que saint Alphonse est un de ces hommes « remarquables par leur piété et leur doctrine, rempli de l'esprit d'intelligence, que Notre-Seigneur Jésus-Christ suscite lorsque les intérêts de son épouse immaculée l'exigent, » et lui a-t-elle décerné le titre de DOCTEUR. « Il composa, disent les Lettres Apostoliques, en date du 7 juillet 1871, un grand nombre de livres pleins d'érudition et de piété, soit pour frayer une route sûre entre les opinions divergentes des théologiens trop laxes ou trop rigides, voie dans laquelle les directeurs des âmes peuvent s'engager sans péril, soit pour former et instruire le clergé, soit pour confirmer la vérité de la foi catholique et la défendre contre les hérétiques de tout genre et de toute dénomination, soit pour soutenir les droits de ce Siège apostolique, soit pour exciter les cœurs des fidèles à la piété. »

(1) *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*

Pour avoir les Œuvres complètes de notre saint Docteur, il faut ajouter aux 20 volumes ci dessus les deux ouvrages suivants :

S. Alphonsi de Ligorio Theologia moralis Editio recentissima, excerptis e novissimis moralibus theologis completa ; decisionibus auctoritatis romanæ recentioribus locupletata ; codicum præcipuorum Europæ collationibus illustrata ; quoad citationes Sacræ Scripturæ et Traditionis recognita ; nulla demum habita textus adulteratione, sed ope tantum intercalationum, adnotationum et appendicum, ad præsentem rerum conditionem accomodata cura et studio. MICH. HEILIG. Editio nova, 10 vol. in-12 . . . . 24 fr.

Homo apostolicus instructus in sua vocatione ad audiendas confessiones, sive Praxis et instructio confessariorum, auctore S. ALPHONSO M. DE LIGORIO. 2 vol. in-8· Papier vergé . . . . 8 fr.

LA SAINTE FAMILLE

Ouvrage composé en latin par le R. P. Pierre MORALÈS,

de la Compagnie de Jésus

Et traduit en français par M. l'abbé BENAC

Premier aumônier au Collège Chaptal

TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

3 volumes in-8°. Prix . . . . 18 fr.

Un juge compétent Mgr Péronne fait ressortir le mérite de cet ouvrage en ces termes :

« C'est, à mon avis, un des exposés les plus complets des perfections et des vertus de la sainte Vierge et de saint Joseph, comme le résumé le plus substantiel de leurs titres à la vénération, à la confiance, à l'amour des enfants de l'Eglise catholique. Cet ouvrage parénétique, divisé en cinq livres subdivisés en plusieurs traités, est une méditation approfondie et aussi pieuse que docte des rapports étroits qui ont uni ici-bas, et qui unissent maintenant dans les cieux, les trois termes de cette Trinité terrestre comme l'appelle, notre savant auteur : Jésus, Marie, Joseph.

« Rien, dans cet ouvrage, n'est laissé à l'arbitraire. Les vertus, les titres, les louanges de Marie et de Joseph n'y sont pas appuyés sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide, tirée des Écritures divines et des Pères, leurs fidèles interprètes. Toutes les conséquences que tirent du récit évangélique les saints docteurs, les théologiens et les écrivains ascétiques, que le Père Moralès connaissait à fond, découlent du texte comme le ruisseau de sa source, et nulle part on ne voit plus clairement toute l'étendue, toute la richesse d'une seule parole de l'Evangile fécondée par la science théologique et par la méditation.

« Aussi, je le dis sans crainte d'être démenti, cet ouvrage, inconnu d'un grand nombre de prédicateurs des Stations des mois de Marie et de saint Joseph, leur découvrira des horizons nouveaux, avec de véritables trésors de doctrine et de piété. »

DIVERSES COLLECTIONS Arthur SAVAÈTE

Le Père Aubry et la réforme des Études ecclésiastiques, par Mgr Justin Fèvre . 3 fr. »»
Désolation dans le Sanctuaire (La), par Mgr Justin Fèvre . . . . 3 fr. »»
Abomination dans le Saint Lieu (L'), par Mgr Justin Fèvre. . . . . 3 fr. »»
Charles Périn, le créateur de l'économie politique chrétienne, *du même* . . 3 fr. 5o
Mystères sataniques de Lourdes (Les) à travers les âges par Mgr Léopold Goursat. in-8. . . . . 3 fr. 5o
L'Histoire du droit canon gallican, par le R. P. At. In-8 . . . . . 3 fr. 5o
M. Emile Ollivier, sa vie, ses œuvres, son action politique, par Mgr Justin Fèvre. 3 fr. 5o
Le Juif sectaire, par l'abbé Vial. 3 fr. 5o
Jésus-Christ, prototype de l'Humanité, par C. N. et Mgr Justin Fèvre. . . 3 fr. 5o
Origines de Notre-Dame de Lourdes (Les), par l'abbé Paulin Moniquet. 3 fr. 5o
Roman d'un Jésuite (Le), par Beugny d'Hagueruc . . . . 3 fr. 5o
La Dame blanche du Val d'Halid, par Arthur Savaète. . . . . 3 fr. 5o
La Main noire, suite du précédent, par Arthur Savaète. . . . . . . 3 fr. 5o
Grandeur et décadence des Français, par Gaston Routier . . . . . 3 fr. 5o
Le Mont Saint-Michel, « au Péril de la Mer », illustré, par E. Goethals . 3 fr. 5o
Etude critique sur Bossuet, par le chanoine Davin. In-8 . . . . 5 fr. »»
Les Juifs devant l'Eglise et l'histoire, par le R. P. Constant. In-8. . . 5 fr. »»
Joseph Reinach historien, revision de l'histoire de l'affaire Dreyfus, par Dutrait-Crozon, préface par Charles Maurras. In-8. 5 fr. »»
Chinois et Chinoiseries, illustré, par Pol Korigan. In-8 . . . . 5 fr. »»
Rivales amies (Les), roman par Arthur Savaète. In-8 . . . . 5 fr. »»
Voyage chez les Anciens, ou l'économie rurale dans l'antiquité, par le chanoine Beaurredon. In-8 . . . . 5 fr. »»
Rôle de la Papauté dans la Société, (Le), par le chanoine Fournier. In 8. 5 fr. »»
Bulgarie aux Bulgares (La), par l'abbé Dupuy-Peyou, illustré. In-8 . . 5 fr. »»
Tyrol, Histoire et Légende (poésies), illustré, par le R. P. Ch. Clair S.-J. In 8. 5 fr. »»
L'Allemagne, tome I. Le Catholicisme, par Mgr Justin Fèvre. In-8 . . . . 6 fr. »»
L'Allemagne, tome II. Le Protestantisme et l'Empire. In-8 . . . . 6 fr. »»
Le Pape et la Liberté, par le P. Constant. In-8 . . . . 6 fr. »»
Le Cardinal Gousset, sa vie et ses œuvres, son influence, par M. le chanoine Gousset, In-8 avec portrait . . . . . . 6 fr. »»
Les Vengeurs de la main noire, illustré, par Arthur Savaète. In-8 . . . 7 fr. 5o
Fleur merveilleuse de Woxindon (La), par le P. Spillmann, traduit de l'allemand. In 8 . . . . 7 fr. 5o
Origine et Progrès de l'éducation en Amérique, par Charles Barneaud. In-8. 7 fr. 5o
Alphonse XIII, roi d'Espagne, illustré, par Gaston Routier. In 8 jésus. . 7 fr. 5o
Sainte Marie-Madeleine d'après les Ecritures et la Tradition; sa vie et son culte par l'abbé M. Sicard. 2 vol. in-8 . . 8 fr. »»
Histoire de St-Vincent Ferrier, par le P. Fages. 2 forts vol. ill. Prix . . 15 fr. »»
Les Représentants du Peuple en mission près les armées 1793-1897, d'après le dépôt de la Guerre, les séances de la Convention, les archives nationales, par Bonnal de Ganges, conservateur des archives au dépôt de la Guerre, 4 vol. in-8 . . . . . 32 fr. »»
Soirées Franco-Russes. — 1re Soirée : Mort tragique de Louis II. — 2e Soirée : Le drame de Meyerling. — 3e Soirée : Boërs et Afrikanders ; les 3 Soirées réunies en un seul vol. avec portrait de l'auteur, par Arthur Savaète. In-8 . . . . 8 fr. »»
La 4e Soirée : Choses d'Orient . . 5 fr. »»
Origines et Responsabilités de l'insurrection vendéenne, par Dom Chamard. In-8 . . . . 8 fr. »»
Histoire de l'Abbaye Royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, par Fourier-Bonnard. In-8. 10 fr. »»
Mgr D'Hulst, recueil de souvenirs, avec un portrait, couvert. parchemin. In-8. 10 fr. »»
La Papauté devant l'histoire, par le chanoine Fr. Fournier, Dr en théologie ; édition luxueuse et illustrée du portrait de l'auteur, de celui de tous les papes avec leurs armoiries respectives, figurines, lettrines, culs-de lampe. 2 forts volumes grand in-4 de plus de 900 pages chacun, 5o fr. ; reliés. . . 60 fr. »»
La chasse à travers les Ages, par le comte de Chabot, couronné par l'Académie, prix à l'Exposition 1900, édition rare et recherchée. Prix broché, 5o fr. ; papier Japon. 15o fr. »»
La sainte Bible à l'usage des familles, par Mgr Guérin, illustré par la Société de Saint Jean. 3 forts vol. grand in-8, 36 fr. ; le tome I, seul a paru jusqu'ici. Prix 12 fr. »»

A LA MÊME LIBRAIRIE

Acta Sanctorum des Bollandistes; **Gallia Christiana, Histoire littéraire de la France, Les Monumenta ecclesiæ liturgica** des Pères Bénédictins, etc., etc. **Demander catalogue général.**

I

J.

Cl

Ri
S
Voy
rur
Be
Rôle
(L
Bul
Du
Tyro
par
L'Al
Mg
L'All
l'En
Le Pa
In-8
Le Ca
son i
In-8

